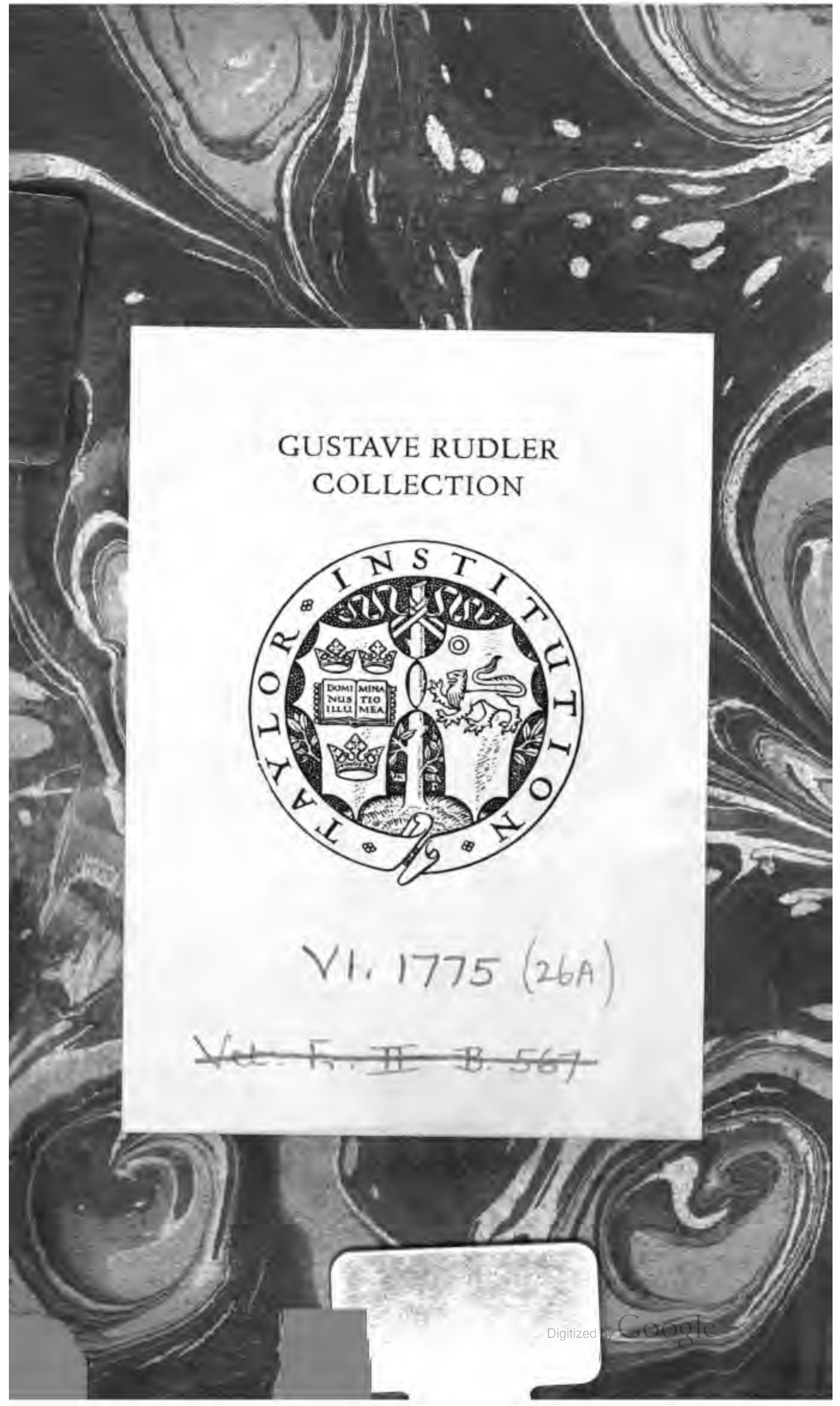
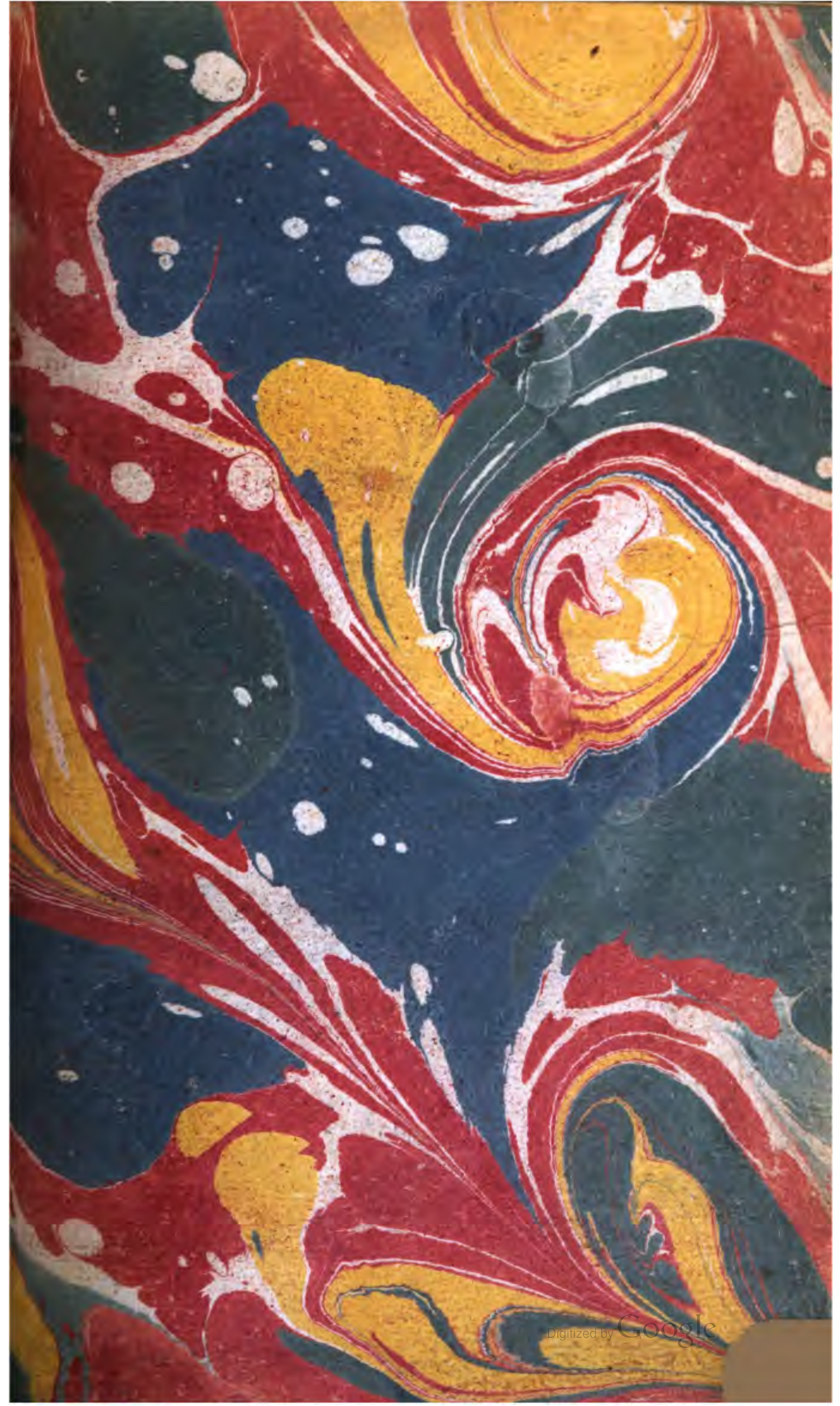



GUSTAVE RUDLER
COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
VI. 1775 (26A)
Vet. F. II B. 567



TOME VINGT-SIXIÉME.

# QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

---

TOME SECOND.

---

*M. DCC. LXXV.*



# QUESTIONS SUR *L'ENCYCLOPÉDIE.*

## ARISTOTE.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fût un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très instruit, & rival de *Démosthène* en éloquence.

### DE SA LOGIQUE.

La *logique* d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

„ Ne dites-vous pas que la mort est le contraire „ de la vie? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de „ l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du vi- „ vant? — le mort — & qui naît du mort? — le vi- „ vant. — C'est donc des morts que naissent toutes „ les choses vivantes. Par conséquent les ames exis- „ tent dans les enfers après la mort.

Il falait des règles ſûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* faſcinait les eſprits.

Il était néceſſaire de démontrer que *Platon* donnait un ſens louche à toutes ſes paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a ceſſé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort, mais il eſt né d'un homme en vie qui eſt mort depuis.

Par conſéquent votre concluſion que toutes les choſes vivantes naiſſent des mortes eſt ridicule. De cette concluſion vous en tirez une autre qui n'eſt nullement renfermée dans les prémiſſes, *Donc les ames ſont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts ſont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre juſteſſe. Il falait dire, ce qui penſe eſt ſans parties, ce qui eſt ſans parties eſt indeſtructible ; donc ce qui penſe en nous étant ſans parties eſt indeſtructible.

Ou bien, le corps meurt parce qu'il eſt diviſible, l'ame n'eſt point diviſible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en eſt de même de tous les raiſonnemens captieux des Grecs. Un maître enſeigne la rhétorique à ſon diſciple, à condition que le diſciple le payera à la première cauſe qu'il aura gagnée.

Le diſciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à ſon maître ; il lui dit, Je ne vous dois

jamais rien, car si je perds ma cause je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & disait, Si vous perdez, payez, & si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encor de cause gagnée ;
Donc il n'y a point eu encor d'échéance,
Donc le disciple ne doit rien encor.

Mais *encor* ne signifie pas *jamais*. Le disciple faisait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encor d'échéance.

Il falait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux ; qu'il les fasse scier en deux, & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité, il est évident que voilà une équivoque très criminelle.

*Aristote*, par les règles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuſe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque ſur l'Acadie.

Il eſt vrai que le bon ſens naturel, & l'habitude de raiſonner, ſe paſſent des règles d'*Ariſtote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juſte, peut bien chanter ſans les règles de la muſique; mais il vaut mieux la ſavoir.

### DE SA PHYSIQUE.

On ne la comprend guères, mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon tems. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont, *la matière*, *la privation*, *la forme;* il ſemble qu'il diſe une bêtiſe énorme; ce n'en eſt pourtant point une. La matière, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matière eſt indifférente à devenir roſe ou poirier. Mais quand elle eſt poirier ou roſe, elle eſt privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très intelligible, & rien qui ſoit impertinent.

L'*acte de ce qui eſt en puiſſance* paraît ridicule, & ne l'eſt pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'eſt tout ce que cette expreſſion d'*acte en puiſſance* ſignifie. Ainſi il n'y avait point de ridicule, chez les Grecs, à dire que le mouvement était un acte de puiſſance, puiſque la matière

peut être mue. Et il eſt fort vraiſemblable qu'*Ariſtote* entendait par-là que le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière.

*Ariſtote* dut faire néceſſairement une très mauvaiſe phyſique de détail ; & c'eſt ce qui lui a été commun avec tous les philoſophes, juſqu'au tems où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boiles*, l'académie *del Cimento* commencèrent à faire des expériences. La phyſique eſt une mine, dans laquelle on ne peut deſcendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils ſont reſtés ſur le bord de l'abîme ; & ont raiſonné ſur ce qu'il contenait, ſans le voir.

### TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LES ANIMAUX.

Ses *Recherches ſur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Ariſtote* ſe ſervit de ſes yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie. Ce fut un fruit de ſes conquêtes. Ce héros y dépenſa des ſommes qui effrayeraient tous les gardes du tréſor-royal d'aujourd'hui, & c'eſt ce qui doit immortaliſer la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déja parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux ſciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il conſulte continuellement des ames juives pour faire couler la ſubſtance de ſes ſujets dans ſon coffre des danaïdes, dont elle ſort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* faiſait venir chez *Ariſtote*, éléphans, rinocerots, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par hazard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt ſous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

## DU MONDE ÉTERNEL.

*Ariſtote* ſoutient expreſſément dans ſon livre du *Ciel* (Chap. XI.) que le monde eſt eternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le definit, (*a*) *Un*, *éternel*, *immobile*, *indiviſible*, *ſans qualités.*

Il falait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière emanée du ſoleil, & auſſi ancienne que cet aſtre.

A l'égard des ſphères céleſtes, il eſt auſſi ignorant que tous les autres philoſophes. *Copernic* n'était pas venu.

## DE SA MÉTAPHYSIQUE.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'eſt-ce que DIEU ſelon lui, & qu'eſt-ce que l'ame ? L'ame eſt une entelechie. Mais que veut dire entelechie ? C'eſt, dit-il, un principe & un acte, une puiſſance nutritive, ſentante & raiſonnable. Cela ne veut dire autre choſe, ſinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de ſentir & de raiſonner. Le comment & le pourquoi ſont un peu difficiles à ſaiſir. Les Grecs ne ſavaient pas plus ce que c'eſt qu'une entelechie, que les Topinambous & nos docteurs ne ſavent ce que c'eſt qu'une ame.

## DE SA MORALE.

La morale d'*Ariſtote* eſt comme toutes les autres, fort bonne, car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroaſtre*, de *Pythagore*, d'*Ariſtote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, ſont abſolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaiſſance du bien avec quelque inclination pour le mal.

(*a*) Liv. VII. ch. XII. (*b*) Liv. II. ch. II.

*Ariſtote* dit, qu'il faut trois choſes pour être vertueux, la nature, la raiſon & l'habitude; rien n'eſt plus vrai. Sans un bon naturel la vertu eſt trop difficile; la raiſon le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes auſſi familières qu'un exercice journalier auquel on s'eſt accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre leſquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hoſpitalité. Ce qui était le ſacré lien de la ſociété chez les anciens, n'eſt parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il eſt rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'ayent preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus; n'ayent preſque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encor avec très grande raiſon qu'*Ariſtote* met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéïſme & la ſuperſtition.

## DE SA RHÉTORIQUE.

C'eſt probablement ſa *rhétorique* & ſa *poëtique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans ſon livre de l'*orateur*, dit, *perſonne n'eut plus de ſcience, plus de ſagacité, d'invention & de jugement:* Quintilien va juſqu'à louer non-ſeulement l'étendue

de ſes connaiſſances, mais encor la ſuavité de ſon élocution, *eloquendi ſuavitatem.*

*Ariſtote* veut qu'un orateur ſoit inſtruit des loix, des finances, des traités, des places de guerre, des garniſons, des vivres, des marchandiſes. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Veniſe, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Ariſtote* inutiles; elles le ſont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaiſſe les paſſions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une ſeule fineſſe de l'art qui lui échappe. Il recommande ſurtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet ſur l'eſprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit ſur cette matière, qu'il écrivait ſa rhétorique longtems avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il eſt de leur intérêt de s'oppoſer aux intérêts du roi de Perſe, & d'empêcher qu'il ne ſe rende maitre de l'Egypte, il devrait d'abord faire ſouvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en ſa puiſſance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en uſe ainſi. Gardez-vous de ſouffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va juſqu'à permettre, dans les diſcours devant les grandes aſſemblées, les paraboles & les fables. Elles ſaiſiſſent toûjours la multitude; il en rapporte

de très ingénieuſes, & qui ſont de la plus haute antiquité, comme celle du cheval qui implora le ſecours de l'homme pour ſe venger du cerf, & qui devint eſclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre ſecond, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Aſie, ſur l'étendue de la puiſſance des Dieux.

*S'il eſt vrai*, dit-il, *que les Dieux mêmes ne peuvent pas tout ſavoir*, *quelqu'éclairés qu'ils ſoient*, *à plus forte raiſon les hommes.* Ce paſſage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniſcience à la divinité. On ne concevait pas que les Dieux puſſent ſavoir ce qui n'eſt pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraiſſait impoſſible de le connaître. C'eſt l'opinion des ſociniens d'aujourd'hui ; mais revenons à la rhétorique d'*Ariſtote*.

Ce que je remarquerai le plus dans ſon chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'eſt le bon ſens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en proſe. Il veut du patétique, mais il bannit l'enflure ; il proſcrit les épithètes inutiles. En effet, *Démoſthène* & *Cicéron* qui ont ſuivi ſes préceptes, n'ont jamais affecté le ſtile poëtique dans leurs diſcours. Il faut, dit *Ariſtote*, que le ſtile ſoit toûjours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut faire paſſer de faux ſyſtêmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits eſprits ſont trompés par cet appas, & les bons eſprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraiſon funèbre s'eſt emparée du ſtile poëtique en proſe. Mais ce genre conſiſtant preſque

tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poësie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, & qui abusa de cette facilité. On fit grace à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, & plus encor en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut appercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens & le bon goût d'*Aristote*, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

## POËTIQUE.

Où trouver dans nos nations modernes un physicien, un geomètre, un métaphysicien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poësie? Ils sont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioste*, du *Tasse*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire, „ comme on „ dit *beauté poëtique*, on devrait dire aussi *beauté* „ *géométrique*, & *beauté médecinale*. Cependant on „ ne le dit point; & la raison en est qu'on sait bien „ quel est l'objet de la géométrie & quel est l'objet de la médecine; mais on ne sait pas en quoi „ consiste l'agrément qui est l'objet de la poësie. On „ ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il „ faut imiter; & faute de cette connaissance on a

„ inventé de certains termes bizarres, *ſiècle d'or*,
„ *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel aſtre*, &c.
„ Et on appelle ce jargon *beauté poëtique*. "

On ſent aſſez combien ce morceau de *Paſcal* eſt pitoyable. On ſait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appellons *beau* que ce qui cauſe à notre ame & à nos ſens du plaiſir & de l'admiration. C'eſt ainſi que raiſonne *Ariſtote* : & *Paſcal* raiſonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel aſtre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu ſavoir ce que c'eſt, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſoumis à ſes loix;
Et la garde qui veille, aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan*,

Que te ſert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toûjours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.
Que ſert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouïr le ſoleil
Des tréſors du Pactole?
La gloire qui les ſuit après tant de travaux,
Se paſſe en moins de tems que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait ſurtout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

*Nicole* écrivit contre le théatre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut ſecondé par un nommé

*Dubois*, qui était aussi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas jusqu'à *Montesquieu*, qui dans son livre amusant des Lettres Persanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne sont rien en comparaison d'un homme qui imite avec esprit & avec succès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été lu. „ *Qu'est-ce que les poëmes épiques ?* dit-il, *je* „ *n'en sais rien ; je méprise les lyriques autant que* „ *j'estime les tragiques.* " Il devait pourtant ne pas tant mépriser *Pindare* & *Horace*. Aristote ne méprisait point Pindare.

*Descartes* fit à la vérité pour la reine *Christine* un petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannelée.

*Mallebranche* ne distinguait pas le *Qu'il mourût* de Corneille, d'un vers de *Jodele* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Aristote* qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'est dans le chapitre quatrième de sa *poëtique* que *Boileau* a puisé ces beaux vers.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux ;
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable :
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote*. „ L'imitation & l'har-„ monie ont produit la poësie..... nous voyons avec

„ plaisir dans un tableau des animaux affreux, des „ hommes morts ou mourans que nous ne regarderions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la nature. „ Plus ils sont bien imités, plus ils nous causent de „ satisfaction. "

Ce quatriéme chapitre de la poëtique d'*Aristote* se retrouve presque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les loix qu'il donne dans les chapitres suivans, sont encor aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions, a été fort combattue; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toûjours de l'héroïsme dans la tragédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

## ARMES, ARMÉES, &c.

C'Est une chose très digne de considération, qu'il y ait eu & qu'il y ait encor sur la terre des sociétés sans armées. Les bracmanes, qui gouvernèrent longtems presque toute la grande Kersonèse de l'Inde; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Pensilvanie; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique; les Samoyèdes, les Lappons, les Kanshkadiens n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les bracmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques ; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encor, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne sait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué ; ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'est qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorèrent & armes & Dieux des armées, & bataillons & escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils sont fidèles à leur institution.

Ce n'est que chez les chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de St. Jean, chevaliers Teutons, chevaliers porte-glaives. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées, ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. *Confutzée* dit, (*a*) qu'encor de son tems chaque

(*a*) *Confucius* liv. III. part. I.

gouverneur de province fourniſſait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient ſur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation Juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des âneſſes quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, (*b*) étaient montés chacun ſur un âne. *Saul*, depuis roi de Juda, n'avait que des âneſſes; & les fils de *David* s'enfuirent tous ſur des mules lors qu'*Abſalon* eut tué ſon frère *Ammon*. Abſalon n'était monté que ſur une mule, dans la bataille qu'il livra contre les troupes de ſon père; ce qui prouve, ſelon les hiſtoires juives, que l'on commençait alors à ſe ſervir de jumens en Paleſtine, ou bien qu'on y était déja aſſez riche pour acheter des mules des pays voiſins.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange Macédonienne qu'*Aléxandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie Romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel tems les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé longtems ſur les diſpoſitions des armées Romaines & Grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

(*b*) Juges ch. X. v. 4.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet* bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du Dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſeré cent gravures où ſe voyent des plans de bataille & des ſiéges en taille-douce. Le DIEU des Juifs était le DIEU des armées; mais *Calmet* n'était pas ſon ſecrétaire : il n'a pu ſavoir que par révelation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philiſtins furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces eſtampes de carnage, deſſinées au hazard, enchérirent ſon livre de cinq ou ſix louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'eſt une grande queſtion ſi les Francs, que le jéſuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, ſe ſervaient de fléches dans leurs armées, s'ils avaient des caſques & des cuiraſſes.

Suppoſé qu'ils allaſſent au combat preſque nuds & armés ſeulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée & d'un couteau, il en réſultera que les Romains, maîtres des Gaules ſi aiſément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les ſujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea enſuite, ainſi que tout change.

Dans le tems des chevaliers, écuyers & varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Eſpagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainſi que les chevaux. Les fantaſſins étaient des ſerfs qui faiſaient

faiſaient plutôt les fonctions de pionniers que de ſoldats. Mais les Anglais eurent toûjours dans leurs gens de pied de bons archers, & c'eſt en grande partie ce qui leur fit gagner preſque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guères que des expériences de phyſique! un ſoldat ſerait bien étonné ſi quelque ſavant lui diſait: „ Mon „ ami, tu es un meilleur machiniſte qu'*Archimède*. „ Cinq parties de ſalpêtre, une partie de ſoufre, „ une partie de carbo ligneus, ont été préparées cha- „ cune à part. Ton ſalpêtre diſſous avec du nitre bien „ filtré, bien évaporé, bien cryſtalliſé, bien remué, „ bien ſeché, s'eſt incorporé avec le ſoufre purifié „ & d'un beau jaune. Ces deux ingrédiens mêlés „ avec le charbon pilé, ont formé de groſſes boules „ par le moyen d'une eſſence de vinaigre, ou de ſel „ ammoniac, ou d'urine. Ces boules ont été rédui- „ tes *in pulverem pirium* dans un moulin. L'effet de „ ce mêlange eſt une dilatation qui eſt à-peu-près „ comme quatre mille eſt à l'unité, & le plomb qui „ eſt dans ton tuyau fait un autre effet qui eſt le pro- „ duit de ſa maſſe multiplié par ſa vîteſſe.

„ Le premier qui devina une grande partie de ce „ ſecret de mathématique, fut un bénédictin nommé „ *Roger Bacon*. Celui qui l'inventa tout entier fut „ un autre bénédictin Allemand nommé *Shwartz*, „ au quatorziéme ſiécle. Ainſi, c'eſt à deux moines „ que tu dois l'art d'être un excellent meurtrier, ſi „ tu tires juſte & ſi ta poudre eſt bonne.

„ C'eſt en vain que *Du Cange* a prétendu qu'en „ 1338 les régiſtres de la chambre des comptes de „ Paris font mention d'un mémoire payé pour de la „ poudre à canon: n'en crois rien, il s'agit là de l'ar- „ tillerie, nom affecté aux ancienne machiness de guer- „ re & aux nouvelles.

„ La poudre à canon fit oublier entiérement le „ feu grégeois dont les Maures faisaient encor quel- „ que usage. Te voilà enfin dépositaire d'un art qui „ non-seulement imite le tonnerre, mais qui est beau- „ coup plus terrible. "

Ce discours qu'on tiendrait à un soldat, serait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus, les nations hyperborées avaient subjugué presque tout l'hémisphère, & pouraient revenir encor, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'était la force du corps, l'agilité, une espèce de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme qui décidaient de la victoire, & par conséquent du destin des états. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guères plus de discipline dans les armées du Nord, au tems de la décadence de l'empire Romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière munie de canon, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas longtems, une armée de Russes victorieux, se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps, peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière

toute la colonne Anglaise déja maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps-à-corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la bayonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence ; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne ; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour-à-tour aux coups de feu. On voit souvent, sur les aîles, des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles au-delà. Les ennemis victorieux assiégent une ville qui leur coûte quelquefois plus de tems, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très rarement rapides. Et au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées, sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle, ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les guerres moins funestes, quoi qu'elles le soient encor prodigieusement.

Les Grecs dans tous les tems, les Romains jusqu'au tems de *Sylla*, les autres peuples de l'occident & du

ſeptentrion, n'eurent jamais d'armée ſur pied continuellement ſoudoiée; tout bourgeois était ſoldat, & s'enrôlait en tems de guerre. C'était préciſément comme aujourd'hui en Suiſſe. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le tems des revues; ſi elle a la guerre, vous y voyez tout-d'un-coup quatre-vingt mille ſoldats en armes.

Ceux qui uſurpèrent la puiſſance ſuprême depuis *Sylla*, eurent toûjours des troupes permanentes ſoudoiées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens aſſujettis, encor plus que pour ſubjuguer les autres nations. Il n'y a pas juſqu'à l'évêque de Rome qui ne ſoudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des apôtres que le ſerviteur des ſerviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome!

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'eſt à *great ſtanding army*, une grande armée ſur pied.

Les janiſſaires ont fait la grandeur des ſultans, mais auſſi ils les ont étranglés. Les ſultans auraient évité le cordon ſi, au-lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne eſt qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

---

# AROT ET MAROT,

## ET COURTE REVUE DE L'ALCORAN.

CEt article peut ſervir à faire voir combien les plus ſavans hommes peuvent ſe tromper, & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui eſt rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

„ Ce font les noms de deux anges, que l'impof-
„ teur *Mahomet* difait avoir été envoyés de Dieu
„ pour enfeigner les hommes & pour leur ordonner
„ de s'abftenir du meurtre, des faux jugemens &
„ de toutes fortes d'excès. Ce faux prophête ajou-
„ te, qu'une très belle femme ayant invité ces deux
„ anges à manger chez elle, elle leur fit boire du
„ vin, dont étant échauffés, ils la follicitèrent à l'a-
„ mour; qu'elle feignit de confentir à leur paffion,
„ à condition qu'ils lui apprendraient auparavant les
„ paroles par le moyen defquelles ils difaient que
„ l'on pouvait aifément monter au ciel; qu'après avoir
„ fu d'eux ce qu'elle leur avait demandé, elle ne
„ voulut plus tenir fa promeffe, & qu'alors elle fut
„ enlevée au ciel, où ayant fait à Dieu le récit de
„ ce qui s'était paffé, elle fut changée en l'étoile du
„ matin, qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, & que
„ les deux anges furent févérement punis. C'eft de-
„ là, felon *Mahomet*, que Dieu prit occafion de
„ défendre l'ufage du vin aux hommes. Voyez *Al-*
„ *coran.* "

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trou-vera pas un feul mot de ce conte abfurde & de cette prétendue raifon de *Mahomet*, de défendre le vin à fes fectateurs. *Mahomet* ne profcrit l'ufage du vin qu'au fecond & au cinquiéme fura, ou chapitre: *Ils t'interrogeront fur le vin & fur les liqueurs fortes: & tu répondras que c'eft un grand péché.*

*On ne doit point imputer aux juftes qui croyent & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bû du vin & d'avoir joué aux jeux de bazard, avant que les jeux de bazard fuffent défendus.*

Il eft avéré chez tous les mahométans, que leur prophête ne défendit le vin & les liqueurs que pour conferver leur fanté, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'ufage de toute

liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la ſanté & la raiſon.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui deſcendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme Arabe, après avoir bû du vin avec elle, n'eſt dans aucun auteur mahométan. Elle ne ſe trouve que parmi les impoſtures que pluſieurs auteurs chrêtiens, plus indiſcrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion muſulmane, par un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne ſont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'eſt un nommé *Silburgius*, qui dit dans un vieux livre que perſonne ne lit, qu'il anathématiſe les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa ſont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainſi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'eſt ainſi qu'en ont uſé preſque ſans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous ſur le mahométiſme, juſqu'au tems où le ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, & où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus inſtructive.

*Gagnier* lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophête. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac* : il oſe même citer le ſura ou chapitre 53 ; mais ni dans ce ſura 53, ni dans aucun autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au ciel.

C'eſt *Aboulfeda*, qui plus de ſept cent ans après *Mahomet* rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée,

à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits, qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inſéra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'eſt point dans l'Alcoran ; mais il eſt d'un ſtile bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuſe différence. Voici comme il commence.

„ Une certaine nuit je m'étais endormi entre les „ deux collines de Safa & de Merwa. Cette nuit „ était très obſcure & très noire ; mais ſi tranquille „ qu'on n'entendait ni les chiens aboyer ni les coqs „ chanter. Tout-d'un-coup l'ange *Gabriel* ſe pré„ ſenta devant moi dans la forme en laquelle le DIEU „ très-haut l'a créé. Son teint était blanc comme „ la neige, ſes cheveux blonds treſſés d'une façon „ admirable, lui tombaient en boucles ſur les épau„ les ; il avait un front majeſtueux, clair & ſerein, „ les dents belles & luiſantes & les jambes teintes „ d'un jaune de ſaphir ; ſes vêtemens étaient tout „ tiſſus de perles & de fil d'or très pur. Il portait „ ſur ſon front une lame ſur laquelle étaient écrites „ deux lignes toutes brillantes & éclatantes de lu„ mière ; ſur la première il y avait ces mots : *il n'y* „ *a point de* DIEU *que* DIEU ; & ſur la ſeconde ceux„ ci : *Mahomet eſt l'apôtre de* DIEU. A cette vue je „ demeurai le plus ſurpris & le plus confus de tous „ les hommes. J'apperçus autour de lui ſoixante & „ dix mille caſſolettes ou petites bourſes pleines de „ muſc & de ſafran. Il avait cinq cent paires d'aî„ les, & d'une aîle à l'autre il y avait la diſtance „ de cinq cent années de chemin.

„ C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit voir à
„ mes yeux. Il me pouſſa & me dit : *lève-toi ; ô*
„ *homme endormi.* Je fus ſaiſi de frayeur & de trem-
„ blement, & je lui dis en m'éveillant en ſurſaut :
„ *qui es-tu ?* DIEU *veuille te faire miſéricorde. Je*
„ *ſuis ton frère Gabriel*, me répondit-il ; *ô mon cher*
„ *bien-aimé Gabriel*, lui dis-je, *je te demande par-*
„ *don. Eſt-ce une révélation de quelque choſe de nou-*
„ *veau, ou bien une menace affligeante que tu viens*
„ *m'annoncer ? C'eſt quelque choſe de nouveau*, reprit-
„ il ; *lève-toi, mon cher & bien-aimé. Attache ton*
„ *manteau ſur tes épaules, tu en auras beſoin : car il*
„ *faut que tu rendes viſite à ton ſeigneur cette nuit.*
„ En même tems *Gabriel* me prit par la main ; il
„ me fit lever, & m'ayant fait monter ſur la jument
„ Alborac, il la conduiſit lui-même par la bride, &c. "

Enfin il eſt avéré chez les muſulmans que ce chapitre, qui n'eſt d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du prophête. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés les *lettres de St. Paul à Sénèque*, & les *lettres de Sénèque à Paul*, les *actes de Pilate*, la *vie de la femme de Pilate*, les *lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-CHRIST, *& la réponſe de* JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*Hiſtoire du défi de St. Pierre à Simon le magicien*, les *prédictions des ſibylles*, le *Teſtament des douze patriarches*, & tant d'autres livres de cette eſpèce ?

Nous répondrions à ce Turc qu'il eſt fort mal inſtruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'eſt regardé par nous comme authentique. Le Turc nous fera la même réponſe, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux. Il nous dira que ce n'eſt qu'une fraude pieuſe des derniers tems, & que ce voyage n'eſt point dans l'Alcoran. Je ne compare point ſans doute ici la

vérité avec l'erreur, le chriſtianiſme avec le mahométiſme, l'Evangile avec l'Alcoran ; mais je compare fauſſe tradition à fauſſe tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été pouſſé ſi loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU ſont froides ; qu'il le ſait parce qu'il les a touchées, que DIEU ſe fait porter en chaiſe ; que dans l'arche de Noé, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

*Grotius* reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au-lieu de ſouffrir le ſupplice. Il ne ſonge pas que ce ſont des communions entières des premiers chrêtiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conſervée dans la Syrie & dans l'Arabie juſqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans ſon oreille, & qu'il faiſait accroire à ſes ſectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU ?

N'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons perſuadés de la fauſſeté de ſa ſecte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, ſans que nous perdions notre tems à calomnier les mahométans qui ſont établis du mont Caucaſe au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contr'eux, & ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples, que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin & des liqueurs dont nous faiſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de ſon revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de ſouffrir dans les premiers

tems de la puberté une opération douloureuse, de faire au milieu des sables arides un pélérinage qui est quelquefois de cinq cent lieuës, & de prier DIEU cinq fois par jour, même en faisant la guerre ?

Mais, dit-on, il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde, & ils auront dans l'autre des femmes célestes. *Grotius* dit en propres mots : *il faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'étourdissement pour admettre des rêveries aussi grossières & aussi sales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Koran des mains de l'ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur ; c'était un imposteur qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi, ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs serrails. Il est dit que *Salomon* avait trois cent femmes & sept cent concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le sura ou chapitre quatre. Où est donc la saleté ?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté ? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'Etre éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir, & d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la Ma-

jesté suprême, de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes Ecritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à-peu-près l'état où seront les justes, lorsqu'après leur résurrection, ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps sera continuellement satisfait. Nos pères de l'église n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. *St. Irénée* dit, (*a*) que chaque sep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs pères de l'église en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouïraient de tous leurs sens. *St. Thomas* dit, (*b*) que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le crystal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

*St. Augustin* dans sa *doctrine chrétienne* dit, (*c*) que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant & du discours.

Un de nos grands théologiens Italiens nommé *Plazza*, dans sa *dissertation sur le paradis*, (*d*) nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitarre & de chanter, ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans

(*a*) Liv. V. ch. XXXIII.
(*b*) *Commentaire sur la Genèse*, Tom. II. liv. IV.
(*c*) Ch. II & III. n. 149.
(*d*) Page 506.

excès : *tres nobilitates, illecebra ſine titillatione, blanditia ſine mollitudine & voluptas ſine exuberantiâ.*

*St. Thomas* aſſure que l'odorat des corps glorieux ſera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus glorioſis erit odor in ſuâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repreſſus.* (*e*) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette queſtion.

*Suarez*, dans ſa *ſageſſe*, s'exprime ainſi ſur le goût : Il n'eſt pas difficile de faire que quelque humeur ſapide agiſſe dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement : *non eſt Deo difficile facere ut ſapidus humor ſit intra organum guſtûs qui ſenſum illum poſſit intentionaliter afficere.* (*f*)

Enfin, *St. Proſper*, en réſumant tout, prononce que les bienheureux ſeront raſſaſiés ſans dégoût, & qu'ils jouiront de la ſanté ſans maladie : *ſaturitas ſine faſtidio & tota ſanitas ſine morbo.* (*g*)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans ayant admis l'uſage des cinq ſens dans leur paradis. Ils diſent, que la première béatitude ſera l'union avec DIEU ; elle n'exclut pas le reſte.

Le paradis de *Mahomet* eſt une fable ; mais encor une fois, il n'y a ni contradiction ni ſaleté.

La philoſophie demande des idées nettes & préciſes ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, & il étalait des raiſonnemens apparens, dont la fauſſeté ne peut ſoutenir un examen réfléchi.

On pourait faire un très gros livre de toutes les imputations injuſtes dont on a chargé les mahomé-

(*e*) *Supplément*, part. III. q. 84. (*f*) Liv. XVI. ch. XX.
(*g*) N. 232.

tans. Ils ont ſubjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chaſſer, que de leur dire des injures.

L'impératrice de Ruſſie donne aujourd'hui un grand exemple, elle leur enlève Azoph & Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Georgie; elle pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux remparts d'Erzerum; elle envoye contr'eux, par une entrepriſe inouïe, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, & d'autres qui couvrent le Pont-Euxin; mais elle ne dit point, dans ſes manifeſtes, qu'un pigeon ſoit venu parler à l'oreille de *Mahomet.*

# ARRÊTS NOTABLES,

## SUR LA LIBERTÉ NATURELLE.

ON a fait en pluſieurs pays, & ſurtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatiſme, ou même l'erreur & la faibleſſe ont commis avec le glaive de la juſtice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pouraient à peine expier, & qui feront frémir tous les ſiécles à venir. Tels ſont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou*; contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines, contre le roi d'Angleterre *Charles I* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtiſe, la ſuperſtition; & ceux-là ſont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe, il faut ranger principalement les procès de sortilège ; & ne jamais oublier qu'encor de nos jours en 1750, la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme sorcière une religieuse fille de qualité, au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas, que je répéte ici cette avanture dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vîte.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au-lieu de brâiller, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il est, (ce qu'on fait très bien sans lui) criât, C'est aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg & tous ses habitans furent réduits en cendre. C'est ce 14 Mai, à quatre heures & demie du soir, que *Henri IV* fut assassiné pour cette seule raison qu'il n'était pas assez soumis au pape ; c'est à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté sous le nom de *justice*.

Ces avertissemens continuels seraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple, je propose que chaque année les deux plus forts gosiers qu'on puisse trouver à Paris & à Toulouse, prononcent dans tous les carrefours ces paroles : „ C'est à pareil jour que cinquante maîtres des requêtes rétablirent la mémoire de *Jean Calas* d'une voix unanime, & obtinrent pour la famille des libéralités du roi même, au nom duquel *Jean Calas* avait été injustement condamné au plus horrible supplice. "

Il ne ferait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans :

„ Meſſieurs, craignez de ſéduire le miniſtre par de „ faux expoſés, & d'abuſer du nom du roi. Il eſt „ dangereux de le prendre en vain. Il y a dans le „ monde un maître *Gerbier* qui défend la cauſe de „ la veuve & de l'orphelin opprimés ſous le poids „ d'un nom ſacré. C'eſt celui-là même qui a obtenu „ au barreau du parlement de Paris l'aboliſſement de „ la ſociété de JESUS. Ecoutez attentivement la le- „ çon qu'il a donnée à la ſociété de St. Bernard, con- „ jointement avec maître *Loiſeau* autre protecteur „ des veuves. "

Il faut d'abord que vous ſachiez que les révérends pères bernardins de Clervaux poſſèdent dix-ſept mille arpens de bois, ſept groſſes forges, quatorze groſſes métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, & même des droits dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va juſqu'à deux cent mille livres de rentes. Le tréſor eſt immenſe; le palais abbatial eſt celui d'un prince; rien n'eſt plus juſte; c'eſt un faible prix des grands ſervices que les bernardins rendent continuellement à l'état.

Il arriva qu'un jeune homme de dix-ſept ans, nommé *Caſtille*, dont le nom de batême était *Bernard*, crut par cette raiſon qu'il devait ſe faire bernardin; c'eſt ainſi qu'on raiſonne à dix-ſept ans, & quelquefois à trente: il alla faire ſon noviciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il falut prononcer ſes vœux, la grace lui manqua; il ne les ſigna point, s'en alla & redevint homme. Il s'établit à Paris, & au bout de trente ans, ayant fait une petite fortune, il ſe maria & eut des enfans.

Le révérend père procureur de Clervaux nommé *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille de joie que ce *Caſtille* avait été autrefois bernardin, complote de le revendiquer en qualité de déſerteur, quoi qu'il ne fût point réelle-

ment engagé ; de faire paſſer ſa femme pour une concubine, & de placer ſes enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'aſſocie avec un autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont au bureau des lettres de cachet, expoſent leurs griefs au nom de *St. Bernard*, obtiennent la lettre, viennent ſaiſir *Bernard Caſtille*, ſa femme & leurs enfans, s'emparent de tout le bien, & vont le manger où vous ſavez.

*Bernard Caſtille* eſt enfermé à Orval dans un cachot, où il meurt au bout de ſix mois, de peur qu'il ne demande juſtice. Sa femme eſt conduite dans un autre cachot à Ste. Pélagie, maiſon de force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

Les choſes reſtent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce tems la dame *Caſtille* obtient ſon élargiſſement. DIEU eſt juſte. Il donne un ſecond mari à cette veuve. Ce mari nommé *Launai*, ſe trouve un homme de tête qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les ſcélérateſſes employées contre ſa femme. Ils intentent tous deux un procès aux moines. (*a*) Il eſt vrai que frère *Mayeur* qu'on appelle *Dom Mayeur*, n'a pas été pendu ; mais le couvent de Clervaux en a été pour quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent, qui n'aime mieux voir pendre ſon procureur, que de perdre ſon argent.

Que cette hiſtoire vous apprenne, meſſieurs, à uſer de beaucoup de ſobriété en fait de lettres de cachet. Sachez que maître *Elie de Beaumont*, (*b*) ce célèbre défenſeur de la mémoire de *Calas*, & maître *Target* cet autre protecteur de l'innocence opprimée, ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui qui avait

(*a*) L'arrêt eſt de 1764.

(*b*) L'arrêt eſt de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens des provinces.

avait arraché par ses intrigues une lettre de cachet pour faire enlever la comtesse de *Lancize* mourante, la traîner hors du sein de sa famille, & lui dérober tous ses titres.

Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend des battemens de mains du fond de la grand'-chambre aux portes de Paris. Prenez garde à vous, messieurs, ne demandez pas légérement des lettres de cachet.

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé, qu'est-ce qu'une lettre de cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

## ART DRAMATIQUE,

### OUVRAGES DRAMATIQUES,

### TRAGEDIE, COMEDIE, OPERA.

*PAnem & circenses* est la devise de tous les peuples. Au-lieu de tuer tous les Caraïbes, il falait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibeciére, & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux; & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies, & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Thespis*, ensuite on eut ses *Eschyles*, & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides*; après quoi tout dégénéra: c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théatre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires

ſur ce théatre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eſchyle*, *Ménandre* & *Ariſtophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'eſt aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaiſſance de tous les autres arts. Il eſt vrai qu'ils commencèrent dès le treizième ſiécle, & peut-être auparavant, par des farces malheureuſement tirées de l'ancien, & du nouveau Teſtament ; indigne abus qui paſſa bientôt en Eſpagne, & en France ; c'était une imitation vicieuſe des eſſais, que *St. Grégoire* de Nazianze avait faits en ce genre, pour oppoſer un théatre chrêtien au théatre payen de Sophocle & d'Euripide. *St. Grégoire* de Nazianze mit quelque éloquence, & quelque dignité dans ces piéces ; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes, & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Triſſino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da' gothi*, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y obſerva les trois unités, de lieu, de tems, & d'action. Il y introduiſit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette piéce fut repréſentée à Vicence, & la ville conſtruiſit exprès un théatre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau ſiécle accoururent aux repréſentations, & prodiguèrent les applaudiſſemens que méritait cette entrepriſe eſtimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de ſa préſence la *Rozemonde* du *Rucellaï* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement ; mais, ce qui eſt étrange, preſque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers eſt difficile, tant l'art de ſe rendre maître

du cœur eſt donné à peu de génies ; le *Toriſmond* même du *Taſſe* fut encor plus inſipide que les autres,

On ne connut que dans le *Paſtor fido* du *Guarini* ces ſcènes attendriſſantes, qui font verſer des larmes, qu'on retient par cœur malgré ſoi ; & voilà pourquoi nous diſons, *retenir par cœur ;* car ce qui touche le cœur, ſe grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait longtems auparavant rétabli la vraie comédie ; comme *Triſſino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (*a*) quand toutes les autres nations de l'Europe croupiſſaient dans l'ignorance abſolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare, ce prélat avait fait jouer ſa *Calendra ;* piéce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuſes, ainſi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel.*

Les Italiens ſeuls furent donc en poſſeſſion du théatre pendant près d'un ſiécle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'hiſtoire, des mathématiques, de tous les genres de poëſie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de miſérables farces, comme on ſait, pendant tout le quinziéme, & ſeiziéme ſiécles,

Les Eſpagnols, tout ingénieux qu'ils ſont, quelque grandeur qu'ils ayent dans l'eſprit, ont conſervé juſqu'à nos jours cette déteſtable coutume d'introduire les plus baſſes bouffonneries dans les ſujets les plus

(*a*) NB. Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans ſon *Traité de la poëſie.*

sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

## DU THÉATRE ESPAGNOL.

Les *autos sacramentales* ont deshonoré l'Espagne beaucoup plus longtems que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos *moralités*, la *mère sotte* n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid, il y a très peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cent.

Une de ses plus fameuses piéces, imprimée à Valladolid sans date, & que j'ai sous mes yeux, est la *dévotion de la missa*. Les acteurs sont un roi de Cordouë mahométan, un ange chrêtien, une fille de joie, deux soldats bouffons & le diable. L'un de ces deux bouffons, est un nommé *Pascal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* soldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivar*, & croyent en avoir bon marché, parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théatre, & de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe, la bataille se donne ; & le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat dans le même tems qu'il sert la messe. *Oh oh*, dit-il, *je sais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le sacrement, auquel ce drôle a tant de dévotion.* Mais le diable ne savait pas que l'ange chrêtien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordouë eſt battu, comme on peut bien le croire; *Paſcal* épouſe ſa vivandière, & la piéce finit par l'éloge de la meſſe.

Partout ailleurs, un tel ſpectacle aurait été une prophanation que l'inquiſition aurait cruellement punie; mais en Eſpagne c'était une édification.

Dans un autre acte ſacramental JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, diſputent ſur la controverſe, ſe battent à coups de poing, & finiſſent par danſer enſemble une ſarabande.

Pluſieurs piéces de ce genre finiſſent par ces mots, *ite comedia eſt.*

D'autres piéces, en très grand nombre, ne ſont point ſacramentales, ce ſont des tragicomédies, & même des tragédies; l'une eſt *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Abſalon.* On a joué *le ſoleil ſoumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *maître d'hôtel de* DIEU, la *dévotion aux trépaſſés.* Et toutes ces piéces ſont intitulées *la famoſa comedia.*

Qui croirait que dans cet abîme de groſſiéretés inſipides, il y ait de tems en tems des traits de génie, & je ne ſais quel fracas de théatre qui peut amuſer & même intéreſſer?

Peut-être quelques-unes de ces piéces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eſchyle*, dans leſquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrêtienne le fut en France & en Eſpagne.

Qu'eſt-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Promethée* ſur un rocher, par ordre de *Jupiter?* qu'eſt-ce que la force & la vaillance qui ſervent de garçon-

bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théatre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théatre d'Athènes? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ces cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides?* La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux; c'est la même irregularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'*Héraclius* de Calderon, intitulé *Toute la vie est un mensonge, & tout est une vérité*, antérieure de près de vingt années à l'*Héraclius* de Corneille. L'énorme démence de cette piéce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits:

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théatre grossier & absurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y soumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étaient des barbares. (*b*)
L'abus régne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit ;
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence. (*c*)
Je me vois obligé de ſervir l'ignorance,
D'enfermer ſous quatre verrous (*d*)
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut, pour ſon argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût eſpagnol ne pénétra point à la vérité en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand, c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations ſans ſuite, ſans liaiſon, ſans intrigue, ſans intérêt, dans une langue non encor formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un ſtile inſupportable ; & ces platitudes furent jouées ſur des tréteaux au-lieu de théatre.

## DU THÉATRE ANGLAIS.

Le théatre anglais au contraire, fut très animé, mais le fut dans le goût eſpagnol ; la bouffonnerie fut

(b) *Mas come le ſervieron muchos barbaros*
*Che enſeñaron el bulgo a ſus rudezas ?*
(c) *Muere ſin fama è galardon.*
(d) *Encierro los preceptos con ſeis llaves. &c.*

jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome, de Venise, en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théatre avec des princes ; & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jetté les yeux sur une édition de *Shakespear*, donnée par le sieur *Samuel Jonhson.* J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés, que dans les piéces de ce grand Shakespear, *un sénateur Romain fasse le bouffon, & qu'un roi paraisse sur le théatre en yvrogne.*

Je ne veux point soupçonner le sieur *Jonhson* d'être un mauvais plaisant, & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'yvrognerie parmi les beautés du théatre tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaison serait plus juste s'il parlait d'un peintre qui, dans un sujet noble, introduirait des grotesques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté sur un âne ; & la femme de *Darius* buvant avec des gougeats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe ; & s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourait leur appliquer ce vers de *Virgile.*

*Et penitus toto divisos orbe Britannos.*

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules César* de Shakespear, dans le deuxiéme tome des œuvres de *Corneille.*

C'est là que *Cassius* dit que *César demandait à boire quand il avait la fievre*, c'est là qu'un savetier dit à

un tribun, *qu'il veut le ressemeler ;* c'est là qu'on entend César s'écrier, *qu'il ne fait jamais de tort que justement ;* c'est là qu'il dit que le danger & lui sont nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger fait bien que *César* est plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du *Maure de Venise.* Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie.* C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théatre tragique de Londre. Le génie de *Shakespear* ne pouvait être que le disciple des mœurs & de l'esprit du tems.

### SCÈNE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEAR.

*Cléopatre* ayant résolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue & qui ne fait point du mal ?

LE PAYSAN.

En vérité, je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est immortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs, hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette

à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh! comme elle mourut vite de la morſure de la bête! quels tourmens elle reſſentit! elle a dit de très bonnes nouvelles de ce ver; mais qui croit tout ce que les gens diſent ne ſera jamais ſauvé par la moitié de ce qu'ils font; cela eſt ſujet à caution. Ce ver eſt un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je ſouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaiſir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, madame? vous devez penſer que ce ver vous traitera de ſon mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous? il ne faut ſe fier à mon ver que quand il eſt entre les mains des gens ſages; car, en vérité, ce ver-là eſt dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'eſt fort bien fait: ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriſſe.

CLÉOPATRE.

Ne mangerait-il rien?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je sois si simple ; je sais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je sais bien qu'une femme est un plat à présenter aux Dieux, pourvu que le diable n'en fasse pas la sauce : mais, par ma foi, les diables sont des fils de putain qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien ; va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon soir, je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

## SCÈNE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE HENRI V.

HENRI.

Belle Catherine, très belle, (e)
Vous plairait-il d'enseigner à un soldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle,
Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ?

LA PRINCESSE CATHERINE.

(f) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(g) Oh belle Catherine ! ma foi vous aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française, *Me goûtes-tu, Catau ?*

(e) En vers anglais. (f) En prose anglaise.
(g) En prose.

CATHERINE.

*Pardonnez-moi*, (*b*) je n'entends pas ce que veut dire vous goûter. (*i*)

HENRI.

Goûter, c'eſt reſſembler ; un ange vous reſſemble, Catau ; vous reſſemblez à un ange.

CATHERINE (*à une eſpèce de dame d'honneur qui eſt auprès d'elle.*)

(*k*) Que dit-il ? que je ſuis ſemblable à des anges ?

LA DAME D'HONNEUR.

(*l*) Oui vraiment, ſauf votre honneur ; ainſi dit-il.

HENRI.

(*m*) C'eſt ce que j'ai dit, chère Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon-dieu ! les langues des hommes ſont pleines de tromperies ?

HENRI.

(*n*) Que dit-elle, ma belle ; que les langues des hommes ſont pleines de fraudes ?

LA DAME D'HONNEUR.

(*o*) Oui, que les langues des hommes eſt plein de fraudes, c'eſt-à-dire, des princes.

(*b*) En proſe anglaiſe.
(*i*) *Goûter*, *like*, ſignifie auſſi en anglais *reſſembler*.
(*k*) En français.
(*l*) En français.
(*m*) En anglais.
(*n*) En anglais.
(*o*) En mauvais anglais.

HENRI.

(*p*) Eh bien, la princeſſe en eſt-elle meilleure Angiaiſe ? Ma foi, Catau, mes ſoupirs ſont pour votre entendement, je ſuis bien aiſe que tu ne puiſſe pas parler mieux anglais ; car ſi tu le pouvais, tu me trouverais ſi franc roi, que tu penſerais que j'ai vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu ? réponds. Réponds, tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, lady ?

CATHERINE.

(*q*) Sauf votre honneur, moi entendre bien.

HENRI.

Croi-moi, ſi tu voulais me faire rimer, ou me faire danſer pour te plaire, Catau, tu m'embarraſſerais beaucoup ; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles, ni méſure ; & pour ce qui eſt de danſer, ma forcé n'eſt pas dans la meſure ; mais j'ai une bonne meſure en force ; je pourais gagner une femme au jeu du cheval-fondu, ou à ſaute-grenouille.

On croirait que c'eſt-là une des plus étranges ſcènes des tragédies de *Shakeſpear ;* mais dans la même piéce, il y a une converſation entre la princeſſe de France *Catherine*, & une de ſes filles d'honneur Anglaiſes, qui l'emporte de beaucoup ſur tout ce qu'on vient d'expoſer.

*Catherine* apprend l'anglais ; elle demande, comment on dit le pied & la robe ? la fille d'honneur lui répond, que le pied c'eſt *foot*, & la robe c'eſt *coun :* car alors on prononçait *coun :* & non pas *gown*. Catherine entend ces mots d'une manière un peu

(*p*) En anglais. (*q*) Me underſtand well.

ſingulière ; elle les répète à la françaiſe ; elle en rougit. *Ah !* dit-elle en français, *ce ſont des mots impudiques, & non pour les dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrais répéter ces mots devant les ſeigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répète encor avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très longtems ſur le théatre de Londres, en préſence de la cour.

## DU MÉRITE DE SHAKESPEAR.

Il y a une choſe plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'eſt que *Shakeſpear* eſt un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très au-deſſous d'arlequin, pour le plus mépriſable bouffon qui ait jamais amuſé la populace. C'eſt pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'eſt la vérité, c'eſt la nature elle-même qui parle ſon propre langage ſans aucun mêlange de l'art. C'eſt du ſublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la *Mort de Céſar*, *Brutus* reproche à *Caſſius* les rapines qu'il a laiſſé exercer par les ſiens en Aſie, il lui dit ; *Souvien-toi des ides de Mars, Souvien-toi du ſang de Céſar. Nous l'avons verſé parce qu'il était injuſte. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit Céſar d'avoir favoriſé les brigands de la république, ſouillerait ſes mains lui-même par la corruption ?*

*Céſar*, en prenant enfin la réſolution d'aller au ſénat où il doit être aſſaſſiné, parle ainſi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De*

*tout ce qui m'a jamais ſurpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puiſque la mort eſt inévitable, qu'elle vienne.*

*Brutus*, dans la même piéce, après avoir formé la conſpiration, dit, *Depuis que j'en parlai à Caſſius pour la première fois, le ſommeil m'a fui, entre un deſſein terrible & le moment de l'exécution ; l'intervalle eſt un ſonge épouvantable. La mort & le génie tiennent conſeil dans l'ame. Elle eſt bouleverſée, ſon intérieur eſt le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui eſt dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation ſcrupuleuſe à l'excès ſur les bienſéances.

Demeure, il faut choiſir de l'être & du néant.
Ou ſouffrir, ou périr ; c'eſt-là ce qui m'attend.
Ciel qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique azile ;
Après des longs tranſports c'eſt un ſommeil tranquile.
On s'endort, & tout meurt : mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie,
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité,
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourait ſans toi ſupporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie,
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs,
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs,

Et montrer les langueurs de ſon ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités,
Mais le ſcrupule parle & nous crie; arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrêtien timide.

Que peut-on conclure de ce contraſte de grandeur & de baſſeſſe, de raiſon ſublime & de folies groſſières, enfin de tous les contraſtes que nous venons de voir dans *Shakeſpear*? Qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du tems d'*Adiſſon*.

D'ADISSON.

Cet homme célèbre qui fleuriſſait ſous la reine *Anne*, eſt peut-être celui de tous les écrivains Anglais qui ſut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le ſtile, une imagination ſage dans l'expreſſion, de l'élégance, de la force & du naturel dans ſes vers & dans ſa proſe. Ami des bienſéances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'eſt ainſi que ſon *Caton* eſt compoſé.

Ce ſont, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, & des ſentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théatre en Europe où la ſcène de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adreſſe, de caractères bien développés, de beaux contraſtes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire qui connaît les traductions de cette piéce, applaudit aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinquiéme acte, lorſqu'il paraît ayant ſur ſa table une épée nue & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès-longtems en français; nous devons les placer ici.

Oui,

Oui, Platon, tu dis vrai ; notre ame eſt immortelle ;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des ſiécles ſans fin, je ſens que tu m'entraînes ;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes ;
Et m'ouvrir loin d'un corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot conſolant & terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible,
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons ; s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux,
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char,
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte,
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil ;
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil,

La piéce eut le grand ſuccès que méritaient ſes beautés de détail, & que lui aſſuraient les diſcordes de l'Angleterre, auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une alluſion très frappante. Mais la conjoncture de ces alluſions étant paſſée, les vers

n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles & juſtes, & la piéce étant froide, on n'en ſentit plus guères que la froideur. Rien n'eſt plus beau que le ſecond chant de *Virgile*; récitez-le ſur le théatre, il ennuiéra : il faut des paſſions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités groſſières, mais attachantes de *Shakeſpear*.

## DE LA BONNE TRAGÉDIE FRANÇAISE.

Je laiſſe là tout ce qui eſt médiocre, la foule de nos faibles tragédies effraye ; il y en a près de cent volumes : c'eſt un magaſin énorme d'ennui.

Nos bonnes piéces, ou du moins, celles qui ſans être bonnes, ont des ſcènes excellentes, ſe réduiſent à une vingtaine tout au plus ; mais auſſi, j'oſe dire, que ce petit nombre d'ouvrages admirables eſt au-deſſus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, ſans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'eſt une entrepriſe ſi difficile d'aſſembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire entrer & ſortir qu'à propos ; de faire verſer des larmes pour eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne ſoit ni ampoulé ni familier ; d'être toûjours décent & toûjours intéreſſant ; qu'un tel ouvrage eſt un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette eſpèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, ſans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur ſur ceux qui ne parlent qu'à l'eſprit ? quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire, Voilà qui eſt beau, mais il ne fera point verſer des larmes. Quatre ou cinq ſcènes bien raiſonnées, fortement penſées, majeſtueuſement écrites, s'attirent une eſpèce

de vénération ; mais c'eſt un ſentiment qui paſſe vîte, & qui laiſſe l'ame tranquille. Ces morceaux ſont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'eſt pas aſſez, il faut plus que de la beauté. Il faut ſe rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les régles de la poëſie, & toutes celles du théatre, qui ſont preſque ſans nombre.

Voyons quelles piéces nous pourions propoſer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phèdre* comme le modéle le plus parfait, quoique le rôle de Phèdre ſoit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant, & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Théſée* eſt trop faible, qu'*Hippolite* eſt trop français, qu'*Aricie* eſt trop peu tragique, que *Teramène* eſt trop condamnable de débiter des maximes d'amour à ſon pupille ; tous ces défauts ſont, à la vérité, ornés d'une diction ſi pure & ſi touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la piéce ; mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puiſſe faire aucun juſte reproche.

Ne ſera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide ? dès le premier vers je me ſens intéreſſé & attendri ; ma curioſité eſt excitée par les ſeuls vers que prononce un ſimple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en faiſait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux ſeuls, & les miens ſont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

*Agamemnon* plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point; il se dit à lui-même en soupirant,

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

Quels sentimens! quels vers heureux! quelle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse qui a bien voulu donner des règles de poësie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grace: mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

*Voilà qui est naturel*, dit-il; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre.* Oui, monsieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie: sachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bas & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vîte son audience pour revenir à *Iphigénie.*

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, & qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame? l'intérêt, l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la

troiſiéme ſcène, quand *Agamemnon* ſe trouve entre *Achille* & *Ulyſſe*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encor à la ſcène qui ſuit. C'eſt *Ulyſſe* qui veut perſuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce perſonnage d'*Ulyſſe* eſt odieux; mais, par un art admirable, *Racine* ſait le rendre intéreſſant.

Je ſuis père, ſeigneur, & faible comme un autre;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte, *Iphigénie* eſt condamnée à la mort. *Iphigénie* qui ſe flatte avec tant de raiſon d'épouſer *Achille*: elle va être ſacrifiée ſur le même autel où elle doit donner la main à ſon amant.

*Nubendi tempore in ipſo,*
*Tantum religio potuit ſuadere malorum.*

## SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE.

C'eſt avec une adreſſe bien digne de lui que *Racine*, au ſecond acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourait ſouffrir *Eriphile* ſa rivale. Ce perſonnage eſt abſolument néceſſaire à la piéce, puis qu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'eſt elle qui, ſans le ſavoir, inſpire des ſoupçons cruels à *Clitemneſtre*, & une juſte jalouſie à *Iphigénie*; & par un art encor plus admirable, l'auteur fait intéreſſer pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toûjours été malheureuſe, elle ignore ſes parens, elle a été priſe dans ſa patrie miſe en cendre: un oracle funeſte la trouble; & pour comble de maux, elle a une paſſion involontaire pour ce même *Achille* dont elle eſt captive.

Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,
Je demeurai longtems sans lumière & sans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ;
Je frémissais, Doris, & d'un vainqueur sauvage
Craignais (*r*) de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toûjours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer —
J'oubliai ma colère, & ne sus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne faisait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure.

*Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :* personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brêves & de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse, & qui le font entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie !* Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même, de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur.' *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer*, *pour vous*

(*r*) Des puristes ont prétendu qu'il falait *je craignais ;* ils ignorent les heureuses libertés de la poësie ; ce qui est une négligence en prose, est très souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du stile.

*plaire.* Tout eſt noble dans la piéce françaiſe, mais d'une ſimplicité attendriſſante ; & la ſcène finit par ces mots terribles : *Vous y ſerez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant eſt dans *Euripide*, on le répète ſans ceſſe. Non, il n'y eſt pas. Il faut ſe défaire enfin, dans un ſiécle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toûjours le théatre ancien des Grecs aux dépens du théatre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide.*

IPHIGÉNIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre ſéjour (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs ?)

AGAMEMNON.

Laiſſez cela ; il ne convient pas à une fille de ſavoir ces choſes.

IPHIGÉNIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entrepriſe.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faſſe un ſacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais c'eſt un ſoin dont les prêtres doivent ſe charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puis que vous ſerez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel ?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuse que moi ; mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste & ta main, puis que tu dois être si longtems absente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens, & *Hélène* me causent ! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embrassant. Et vous, fille de *Léda*, excusez-moi si l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clitemnestre* de la généalogie d'Achille, & Clitemnestre lui demande si les noces de *Pelée* & de *Thétis* se firent au fond de la mer ?

*Brumoy* a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les piéces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez.

AGAMEMNON.

Vous *y serez, ma fille*.

Comment se peut-il faire qu'aprés cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encor des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théatre frappans ? C'est-là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

ACTE TROISIÉME.

Aprés des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la piéce,

*Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage; *Eriphile* eſt préſente, & le contraſte de ſa douleur, avec l'allégreſſe de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la ſituation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon*, il vient dire que tout eſt prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la ſacrifier....

Achille, Clitemneſtre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un ſeul vers tous leurs ſentimens différens, & Clitemneſtre tombe aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord;
Et votre nom, ſeigneur, l'a conduit à la mort.
Ira-t-elle des Dieux, implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul, vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon aſile, ſes dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les tems & de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne ſentiraient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide*, mais elle y eſt comme le marbre dans la carrière, & c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théatre des Grecs*, fait cette critique; (*s*) „ Suppoſons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde & qu'il

(*s*) Page 11. de l'édition *in*-4°.

„ assistât à la représentation de l'*Iphigénie* de Mr. *Racine*.... ne serait-il point révolté de voir *Clitemnestre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, & de mille „ autres choses, soit par rapport à nos usages qui nous „ paraissent plus polis que ceux de l'antiquité, soit „ par rapport aux bienséances ? &c.

Remarquez, lecteurs, avec attention, que Clitemnestre se jette aux genoux d'Achille dans *Euripide*, & que même il n'est point dit qu'Achille la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, Euripide se ferait conformé aux usages de la France, & Racine à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

## ACTE QUATRIÈME.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Achille*, *Clitemnestre*, & *Iphigénie*, est encor supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théatre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon* accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clitemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée,

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLITEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, madame, & l'autel eſt paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, ſeigneur, de la victime.

Ces mots, *vous ne me parlez point de la victime*, ne ſont pas aſſurément dans *Euripide*. On ſait de quel ſublime eſt le reſte de la ſcène, non pas de ce ſublime de déclamation ; non pas de ce ſublime de penſées recherchées, ou d'expreſſions giganteſques, mais de ce qu'une mère au deſeſpoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princeſſe qui ſent tout ſon malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi, *Achille* déploye la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, ſans qu'*Agamemnon* perde rien de ſa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pouront pas dire de lui ce qu'ils diſent d'Hippolite, de Xiphares, d'Antiochus roi de Comagène, de Bajazet même ; ils les appellent, *monſieur Bajazet*, *monſieur Antiochus*, *monſieur Xiphares*, *monſieur Hippolite* ; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon tems, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation ; aux exemples même de *Corneille* qui ne compoſa jamais aucune tragédie ſans y mettre de l'amour, & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste. Théodore* qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies prophanes ſans galan-

terie. La nation était si accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du siécle où nous sommes, on reçut avec applaudissement une *Electre* amoureuse & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on sifflait l'*Electre* de *Longepierre*, non-seulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine*, & jusqu'à nos derniers tems, les personnages essentiels au théatre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuse*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

*Achille* aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme sa femme, mais il est beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'est tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été Français.

## ACTE CINQUIÉME.

Mr. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théatre. „ Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à former, „ c'est que *Racine* n'ait point composé sa piécc „ dans un tems où le théatre fût comme aujourd'hui, dégagé de la foule des spectateurs, qui „ inondaient autrefois le lieu de la scène; ce poëte „ n'aurait pas manqué de mettre en action la catastrophe, qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vû „ d'un côté un père consterné, une mère éperdue, „ vingt rois en suspens, l'autel, le bucher, le prêtre, le couteau, la victime; eh! quelle victime! de „ l'autre, *Achille* menaçant, l'armée *en émeute*, le „ sang de toutes parts prêt à couler; *Eripbile* alors „ serait survenue; *Calchas* l'aurait désignée pour l'u-

„ nique objet de la colère céleste ; & cette princesse „ s'emparant du couteau sacré, aurait expiré bien- „ tôt sous les coups qu'elle se ferait *portés*. "

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en effet le sujet d'un très beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant ; mais il serait bien difficile que sur le théatre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toûjours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue, & ne se battant point, vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie, *Agamemnon* roi des rois n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoit*.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs au-lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théatre, ( ce que j'ai quelque peine à croire ) il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému, il vole au-devant du coup qu'on va porter, il saigne de la blessure, on se plait avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez si vous voulez ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une personne indifférente ; le public sera très indifférent à cette mort ; on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatriéme acte ; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort, *Eriphile* est oubliée & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'on avait essayé à Paris le spectacle que Mr. *Luneau de Boisjermain*

avait proposé, & qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théatrales.

## D'ATHALIE.

Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est-là que la catastrophe est admirablement en action. C'est-là que se fait la reconnaissance la plus intéréssante; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théatre; le fils des rois est sauvé, & est reconnu roi: tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette piéce, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres piéces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad*; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement sa reine, il fait égorger par des prêtres, cette femme âgée de quatre-vingt ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joad, *qu'elle voulait élever comme son propre fils*.

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet d'ailleurs respectable ne permet pas les critiques qu'on pourait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois posé, on convient que la piéce est ce que nous avons de plus parfaitement

conduit, de plus ſimple & de plus ſublime. Ce qui ajoute encor au mérite de cet ouvrage, c'eſt que de tous les ſujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce pluſieurs endroits de la tragédie de la *Ligue*, faite par le conſeiller d'état *Mathieu*, hiſtoriographe de France ſous *Henri IV*, écrivain qui ne faiſait pas mal des vers pour ſon tems. *Conſtance* dit dans la tragédie de *Mathieu*,

> Je redoute mon Dieu; c'eſt lui ſeul que je crains.
> . . . . . . . . . . . . . .
> On n'eſt point délaiſſé quand on a Dieu pour père.
> Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
> Il donne la pâture aux jeunes paſſereaux,
> Aux bêtes des forêts, des prés & des montagnes:
> Tout vit de ſa bonté.

*Racine* dit,

> Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin?
> Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,
> Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.

Le plagiat paraît ſenſible, & cependant ce n'en eſt point un; rien n'eſt plus naturel que d'avoir les mêmes idées ſur le même ſujet. D'ailleurs, *Racine* & *Mathieu* ne ſont pas les premiers qui ayent exprimé des penſées dont on trouve le fond dans pluſieurs endroits de l'Ecriture.

### DES CHEFS-D'ŒUVRE TRAGIQUES FRANÇAIS.

Qu'oſerait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie*? nous mettrions une grande

partie de *Cinna*, les ſcènes ſupérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte*; la fin de *Rodogune*; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* qui l'emporte ſur tous les rôles, celui d'*Acomat* auſſi beau en ſon genre, les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque* toute entière, à une ſcène près de pure coquetterie. Les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout oppoſés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres piéces ; mais après vingt bonnes tragédies, ſur plus de quatre mille, qu'avons-nous ? Rien. Tant mieux. Nous avons dit ailleurs, Il faut que le beau ſoit rare, ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

## COMÉDIE.

En parlant de la tragédie, je n'ai point oſé donner de règles ; il y a plus de bonnes diſſertations que de bonnes piéces ; & ſi un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui ſuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans ſon *art poëtique*, & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guères au-delà de l'hiſtorique. Je demanderai ſeulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font ſouvent qu'en proſe ? N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup plus aiſé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réuſſir ſans beaucoup de travail ? *Fenelon* fit ſon *Télémaque* en proſe, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi ſe croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui pour avoir lu la poëtique d'*Ariſtote*, penſait être le maitre de *Corneille*, fit une tragédie en proſe, dont

la représentation ne put être achevée, & que jamais personne n'a lue.

*La Motte* s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poësie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie, *Molière* avait écrit son *Avare* en prose, pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le *Convive de Pierre*, qu'on a si mal-à-propos appellé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve, si plaisante, tant de traits de cette piéce, sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fausse de penser qu'il y a des plaisanteries de prose & des plaisanteries de vers. Tel bon conte, dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que monsieur & madame de *Sottenville*, & madame la comtesse d'*Escarbagnas*, ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes piéces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les personnages ont des caractères fortement dessinés, tel que le *Misantrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle *des maris*, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, les vers me paraissent absolument nécessaires; & j'ai toujours été de l'avis de Michel Montagne, qui dit, *que la sen-*

*tence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, enlève son ame d'une plus rapide secousse.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on sait assez que dans ses bonnes pieces, il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit,

Aussi-tôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

*Put plus*, est un peu rude à l'oreille, mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une seule piéce supportable jusqu'au *Joueur* du trésorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule piéce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le *Glorieux* de *Destouches*, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du *glorieux*, qui est le sujet de la piéce.

Rien n'étant si difficile que de faire rire les honnêtes gens, on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques, qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise; ce fut une espèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite, celui d'intéresser; & dès qu'on intéresse on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de semer leurs pié-

ces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies, qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades :* on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bon homme & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, ſe donnait des airs de ſeigneur; & ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raiſon. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés ſans ſe plaindre, payait ſes dettes ſecrétement quand il avait joué & perdu ſur ſa parole; & lui faiſait tenir des petits préſens très galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendait notre jeune homme encor plus fat; le marin revenait à la fin de la piéce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit, nommée Mlle. *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourait faire une comédie très intéreſſante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en expoſant ſur le théatre le contraſte d'un jeune homme qui croirait en effet que c'eſt un ridicule d'aimer ſa femme; & une épouſe reſpectable, qui forcerait enfin ſon mari à l'aimer publiquement. Elle preſſa l'auteur d'en faire une piéce régulière, noblement écrite; mais ayant été refuſée, elle demanda permiſſion de donner ce ſujet à Mr. de *la Chauſſée*, jeune homme qui faiſait fort bien des vers, & qui

avait de la correction dans le stile. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode.*

Cette piéce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard*; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre :

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le patétique; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes patétiques ne puissent faire un très bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence*; il y en a dans *Molière*; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé, mais cette facilité même le dégrade; en un mot les Français ne surent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi : on donna des piéces barbares, & le théatre tomba; mais il peut se relever.

## DE L'OPÉRA.

C'est à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France; car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les

ċinq auteurs que ce miniſtre faiſait travailler comme des commis aux drames, dont il formait le plan, & où il gliſſait ſouvent nombre de très mauvais vers de ſa façon : & ce fut lui encor qui ayant perſécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inſpirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuſe opiniâtreté qui lui fit compoſer les admirables ſcènes des *Horaces* & de *Cinna.*

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le miniſtre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de muſiciens Italiens, des décorateurs & un orcheſtre; on repréſenta au Louvre la tragi-comédie d'*Orphée* en vers italiens & en muſique : ce ſpectacle ennuya tout Paris. Très peu de gens entendaient l'italien, preſque perſonne ne ſavait la muſique, & tout le monde haïſſait le cardinal : cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut ſifflee : & bientôt après, les plaiſans de ce tems-là, firent *le grand ballet & le branle de la fuite de Mazarin, danſé ſur le théatre de la France par lui-même & par ſes adhérens.* Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui on avait eu des ballets en France dès le commencement du ſeizième ſiécle; & dans ces ballets il y avait toûjours eu quelque muſique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guères autre choſe qu'un plein chant grégorien. Les filles d'*Achelois*, les ſirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuſe*; mais c'étaient d'étranges ſirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne ſe rebuta pas du mauvais ſuccès de ſon opéra italien; & lorſqu'il fut tout-puiſſant, il fit revenir ſes muſiciens Italiens, qui chantèrent *le Nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes

en 1654. *Louis XIV* y danſa ; la nation fut charmée de voir ſon roi, jeune, d'une taille majeſtueuſe & d'une figure auſſi aimable que noble, danſer dans ſa capitale après en avoir été chaſſé : mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la ſeconde fois.

*Mazarin* perſiſta, il fit venir en 1660 le *ſignor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xerxès* en cinq actes ; les Français bâillèrent plus que jamais & ſe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort du *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à preſque autant de chanſons qu'on en avait fait contre lui pendant ſa vie.

Cependant les Français voulaient auſſi dès ce temslà même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un ſeul homme dans le pays qui ſût faire un trio, ou jouer paſſablement du violon ; & dès l'année 1659 un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert* intendant de douze violons de la reinemère, qu'on appellait *la muſique de France*, firent chanter dans le village d'Iſſi une paſtorale qui, en fait d'ennui, l'emportait ſur les *Hercole amante*, & ſur les *Nozze di Peleo*.

En 1669 le même abbé *Perrin*, & le même *Cambert*, s'aſſocièrent avec un marquis de *Sourdiac* grand machiniſte, qui n'était pas abſolument fou, mais dont la raiſon était très particulière, & qui ſe ruina dans cette entrepriſe. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On repréſenta enſuite *les peines & les plaiſirs de l'amour*, & enfin *Lulli* violon de Mademoiſelle, devenu ſurintendant de la muſique du roi, s'empara du jeu-de-paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable, ſe conſola dans Pa-

ris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'*Enéide* de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéïde.

*Arduus effractoque illisit in ossa cerebro*
*Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.*

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort, en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satyres de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croyent des génies & font les importans.

Pour *Cambert* il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais, qui la trouvèrent excellente.

*Lulli* qu'on appella bientôt *monsieur de Lulli*, s'associa très habilement avec *Quinault* dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appella jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu-de-paume de Belair en 1672, les *fêtes de l'Amour & de Bacchus*, composées par ce poëte aimable; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace :

*Donec gratus eram tibi*
*Nec quisquam potior brachia candide*
*Cervici juvenis dabat,*
*Persarum vigui rege beatior.*
. . . . . . . . . . . . . . . .

Cette ode en effet est très gracieusement rendue en français; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.
. . . . . . . . . . . . . . .
Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.
. . . . . . . . . . . . . . .
Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le dragon ne fait-il point le mort?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* & de *Cadmus*, Quinault sut insérer des morceaux admirables de poësie. *Lulli* sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française; & comme il était d'ailleurs très plaisant, très débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, & par conséquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les satyres de *Boileau*. *Quinault* avec tout son mérite resta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.

De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre,
Cherche à souffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
. . . . . . . .
Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves répandues dans les piéces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le Dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il falait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation ; & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidélement les paroles, il falait encor des acteurs ; il s'en forma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Etaient des lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire, *Quinault*, qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le font : cela eſt ſi vrai, qu'à peine depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, à peine y eut-il à l'opéra cinq ou ſix ſcènes de récitatif tolérables. *Rameau* même n'en a pas fait trois, tant il eſt vrai que preſque tous les arts ſont nés & morts dans le beau ſiécle de *Louis XIV*.

Les ariettes de *Lulli* furent très faibles, c'était des *barcaroles* de Veniſe. Il falait, pour ces petits airs, des chanſonnettes d'amour auſſi molles que les notes. *Lulli* compoſait d'abord les airs de tous ces divertiſſemens. Le poëte y aſſujettiſſait les paroles; *Lulli* forçait *Quinault* d'être inſipide. Mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault*, n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare*, plus fières & plus harmonieuſes que ce couplet de l'opéra de *Proſerpine* ?

Les ſuperbes géants, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils ſont enſévelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux :
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage expirante,
Jupiter eſt victorieux ;
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.
Chantons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Broſſette* a beau dire. L'ode ſur la priſe de Namur, *avec ſes monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, eſt auſſi mauvaiſe que ces vers de *Quinault* ſont bien faits. Le ſévère auteur de l'*Art poëtique*, ſi ſupérieur dans ſon ſeul

genre, devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien; homme d'ailleurs aimable dans la société, homme qui n'offensa jamais personne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatriéme acte de *Roland*, & toute la tragédie d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour le *Tasse*, dont ces deux opéra sont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

## DU RÉCITATIF DE LULLI.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encor quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal *Delphini*.

*Sunt breves mundi rosæ*
*Sunt fugitivive flores*
*Frondes veluti annosæ*
*Sunt labiles honores.*

*Velocissimo cursu*
*Fluunt anni*
*Sicut celeres venti,*
*Sicut sagittæ rapidæ,*
*Fugiunt, evolant, evanescunt.*
*Nil durat æternum sub cælo.*
*Rapit omnia rigida sors,*
*Implacabili, funesto telo*
*Ferit omnia livida mors,*
*Est sola in cælo quies.*
*Jucunditas sincera,*
*Voluptas pura,*
*Et sine nube dies &c.*

*Beaumaviel* chantait ſouvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard*; rien ne me ſemblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif eſt une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le ſentiment.

Si une actrice en graſſéiant un peu, en adouciſſant ſa voix, en minaudant, chantait:

Ah! je le tiens, je tiens ſon cœur perfide.
Ah! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli*; & elle pourait, en faiſant ralentir un peu la meſure, chanter ſur les mêmes notes:

Ah! je les vois, je vois vos yeux aimables.
Ah! je me rends à leurs attraits.

*Pergoleſe* a exprimé dans une muſique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaſerſe* de Metaſtaſio:

*Va ſolcando un mar crudele*
*Senza vele*
*Senza ſarte.*
*Freme l'onda, il ciel s'imbruna,*
*Creſce il vento, e manca l'arte.*
*E il voler della fortuna*
*Son coſtretto a ſeguitar &c.*

Je priai une des plus célèbres virtuoſes de me chanter ce fameux air de *Pergoleſe*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *creſce il vento*. Je me préparais à toute l'horreur d'une tempête. J'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grace l'haleine imperceptible des doux zéphirs.

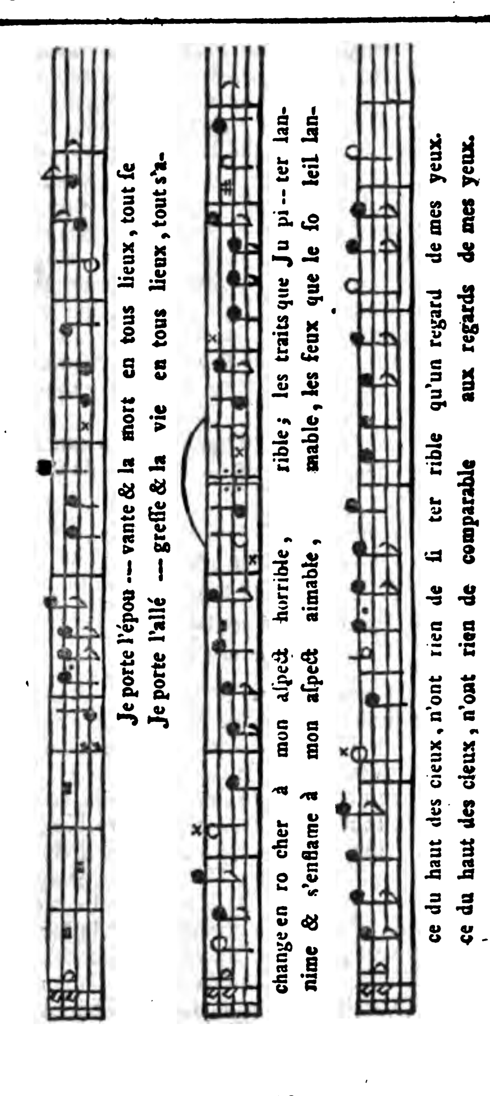
Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expreſſion*, qui eſt d'un aſſez mauvais auteur de quelques opéra, & de

quelques comédies. „En général la musique vocale de „ *Lulli*, n'est autre, on le répète, que le pur récitatif, & n'a pas elle-même aucune expression du „ sentiment que les paroles de *Quinault* ont peint. „ Ce fait est si certain, que sur le même chant qu'on „ a si longtems cru plein de la plus forte expression, „ on n'a qu'à mettre des paroles qui forment un sens „ tout-à-fait contraire; & ce chant poura être appliqué à ces nouvelles paroles aussi-bien pour le moins „ qu'aux anciennes. Sans parler ici du premier chœur „ du prologue d'*Amadis*, où Lulli a exprimé *éveillons-nous* comme il aurait falu exprimer *endormons-nous*, on va prendre pour exemple, & pour preuve, „ un de ses morceaux de la plus grande réputation.

„ Qu'on lise d'abord les vers admirables que *Quinault* met dans la bouche de la cruelle, de la barbare *Méduse*.

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui „ serait l'expression véritable de ces paroles, ne saurait servir pour d'autres qui présenteraient un sens „ absolument contraire; or le chant que *Lulli* met „ dans la bouche de l'horrible *Méduse*, dans ce morceau & dans tout cet acte, est si agréable, par „ conséquent si peu convenable au sujet, si fort en „ contre-sens, qu'il irait très bien pour exprimer le „ portrait que l'amour triomphant ferait de lui-même. „ On ne représente ici, pour abréger, que la parodie „ de ces cinq vers, avec les accompagnemens, leur „ chant & la basse. On peut être sûr que la parodie „ très aisée à faire du reste de la scène, offrirait partout une démonstration aussi frappante.


Je porte l'épou -- vante & la mort en tous lieux, tout ſe
Je porte l'allé -- greſſe & la vie en tous lieux, tout s'a-
change en ro cher à mon aſpect horrible, rible; les traits que Ju pi -- ter lan-
nime & s'enflame à mon aſpect aimable, mable, les feux que le ſo leil lan-
ce du haut des cieux, n'ont rien de ſi ter rible qu'un regard de mes yeux.
ce du haut des cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance ; j'ai consulté des oreilles très exercées, & je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'allégresse & la vie*, au-lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse & qu'on ne corrompe cette musique par une expression doucereuse ; & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant du musicien.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous* que par un dessein formé de tourner tout en ridicule ; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui ; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que Lulli avait exprimé, *l'épouvante & la mort*, comme *l'allégresse & la vie*, & le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment Lulli a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire,

*Il meglio e l'inimico del bene.*

## ART POËTIQUE.

LE savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit, dans son excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables ... „ *Si on en excepte ce* Perrault „ *& quelques autres, dont le versificateur* Boileau „ *n'était pas en état d'apprécier le mérite*, " &c. (feuillet 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault* ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens : mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu ; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront paſſer le ſiécle de *Louis XIV* à la poſtérité. Ses dernières ſatyres, ſes belles épitres, & ſurtout ſon *Art poëtique*, ſont des chefs-d'œuvre de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium & fons*. L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſurtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux-à-deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, & où les rimes agréables & nobles ſont en trop petit nombre, où un mot hors de ſa place, une ſyllabe dure gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves : mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien, s'il eſt ſeul.

L'*Art poëtique* de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toûjours agréablement des choſes vraies & utiles, parce qu'il donne toûjours le précepte & l'exemple, parce qu'il eſt varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue..... *ſait d'une voix légère paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.*

Ce qui prouve ſon mérite chez tous les gens de goût, c'eſt qu'on ſait ſes vers par cœur ; & ce qui doit plaire aux philoſophes, c'eſt qu'il a preſque toûjours raiſon.

Puiſque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes ſur les anciens, on oſerait préſumer ici que l'*Art poëtique* de *Boileau* eſt ſupérieur à celui d'*Horace*. La méthode eſt certainement une beauté dans un poëme didactique ; *Horace*

*race* n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche ; puisque son poëme est une épitre familière aux *Pisons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques* : mais c'est un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'*Art poëtique* latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toûjours sur le ton libre & familier de ses autres épitres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie ; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très bon ; celui de *Boileau* paraît encor meilleur. Et si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, & de surmonter toutes les difficultés du théatre, l'*Art poëtique* de *Despréaux* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poësie. Il faut que la littérature soit comme la maison de Mécène, ... *est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres Persanes* si aisées à faire, & parmi lesquelles il y en a de très jolies, d'autres très hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles ; cet auteur, dis-je, très recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du stile, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poësie à pleines mains*, *& que la poësie lyrique est une harmonieuse extravagance*, &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre ; nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Montesquieu* en imagina-

tion & en philoſophie, penſait ſur la poëſie bien différemment.

Si *Monteſquieu* avait eu autant de juſtice que d'eſprit, il aurait ſenti malgré lui que pluſieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaiſanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du *Siamois* de *Dufréni*, & que les détails de ce qui ſe paſſe dans le ſerrail d'*Usbeck* à Iſpahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injuſtices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

## ARTS, BEAUX-ARTS.

(*Article dédié au Roi de Pruſſe.*)

SIRE,

LA petite ſociété d'amateurs dont une partie travaille à ces rapſodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majeſté de l'art de la guerre. C'eſt un art héroïque, ou ſi l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions ſans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes ſignalé en étant l'hiſtorien de votre patrie, & le ſeul hiſtorien Brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poëſie qui a fait vos amuſemens & votre gloire quand vous avez bien voulu compoſer des vers français ; la muſique, où vous avez réuſſi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Aulètes* eût jamais oſé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Enſuite viennent les arts, où l'eſprit & la main ſont preſque également néceſſaires, comme la ſculpture,

la peinture, tous les ouvrages dépendans du deffein, & furtout l'horlogerie, que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaiffez, Sire, les quatre fiécles des arts; prefque tout naquit en France & fe perfectionna fous *Louis XIV*; enfuite plufieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le refte de l'Europe au tems fatal de la deftruction du célèbre édit de *Henri IV*, énoncé *irrévocable*, & fi facilement révoqué. Ainfi le plus grand mal que *Louis XIV* put faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre fon intention; & ce que vous en avez dit dans vôtre hiftoire du Brandebourg, en eft une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le banniffement de fix à fept cent mille citoyens utiles, par fon irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de fortir, *par fa grandeur qui l'attachait au rivage*, (*a*) tandis que fes troupes paffaient le Rhin à la nage, fi on n'avait pour monumens de fa gloire que les prologues de fes opéra fuivis de la bataille d'Hochftet, fa perfonne & fon règne figureraient mal dans la poftérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par fon goût & par fa munificence, fes bienfaits répandus avec profufion fur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naiffant à fa voix dans fon royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables conftruits, les deux mers unies par des travaux immenfes &c., forcent encor l'Europe à regarder avec refpect *Louis XIV* & fon fiécle.

Ce font furtout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produifit alors à la fois, qui ren-

(*a*) Boileau, *Paffage du Rhin*.

dirent ces tems éternellement mémorables. Le fiécle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en réjaillit fur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Arcangel. Il n'eft prefque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établiffemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire ? rien. Ils ont dévafté trois empires & vingt royaumes. Mais une feule ville de l'ancienne Grèce aura toûjours plus de réputation que tous les Ottomans enfemble.

Voyez ce qui s'eft fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du fiécle où nous fommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils font anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* & d'*Homère*.

La ftatue que l'impératrice de Ruffie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit, J'attends celle de *Catherine*; mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

## QUE LA NOUVEAUTÉ DES ARTS NE PROUVE POINT LA NOUVEAUTÉ DU GLOBE.

Tous les philofophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraiffent nouveaux. Il n'y a pas jufqu'à l'art de faire du pain qui ne foit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité femble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il eft, ou fuppofe de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guères anéantir des arts devenus néceffaires. Je fuppofe qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des faute-

relles des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monœmugi, les Nosseguais, les Maracates, qu'ils ayent traversé l'Abissinie, la Nubié, l'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure, toute notre Europe, qu'ils ayent tout renversé, tout saccagé, il restera toûjours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers; les arts nécessaires subsisteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chûte de l'empire Romain; l'art de l'écriture même devint très rare; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que longtems après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entiérement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain, supposons encor plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre & du papier; qui peut vivre dix ans sans manger de pain & sans écrire ses pensées, peut durer un siécle, & cent mille siécles sans ces secours.

Il est très clair que l'homme & les autres animaux peuvent très bien subsister sans boulangers, sans romanciers & sans théologiens, témoin toute l'Amérique, témoins les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous, ne prouvé donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédécesseurs en rêveries, qui supposait que par hazard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. Pomponace disait, *Se il mondo non è eterno, per tutti santi e molto vecchio.*

## DES PETITS INCONVÉNIENS ATTACHÉS AUX ARTS.

Ceux qui manient le plomb & le mercure sont sujets à des coliques dangereuses, & à des tremblemens de nerfs très fâcheux. Ceux qui se servent de plumes & d'encre, sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas, Sire, cette race d'animaux ; elle est chassée de vos états, aussi-bien que de ceux de l'impératrice de Russie & du roi de Suède, & du roi de Dannemarck mes autres protecteurs. L'ex-jésuite *Paulian*, & l'ex-jésuite *Nonotte* qui cultivent, comme moi, les beaux-arts, ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Crapak ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit, & sous celui de leur génie, qui est encor plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands-hommes, je suis anéanti.

## ASMODÉE.

AUcun homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges, que par les Perses & les Caldéens, pendant la captivité. C'est-là qu'ils apprirent, selon *Dom Calmet*, qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée* s'appellait *Hashmodai*, ou *Chammadai*. „ On sait, dit Calmet, (*a*) qu'il y a des diables de plusieurs sortes ; les uns sont princes & „ maîtres démons, les autres subalternes & sujets. "

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent suc-

(*a*) Dom Calmet dissertation sur Tobie, pag. 205.

cessivement la belle *Sara* native de Rages, à quinze lieuës d'Ecbatane? Il falait que les Mèdes fussent sept fois plus manicheens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Habsmodai* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfaisant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon Mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs? C'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadai*, était juif aussi; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve*; qu'il aimait passionnément les femmes; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

En effet, le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la version grecque, qu'Asmodée était amoureux de Sara.: *oti daimonion phi'ei autein.* C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture même se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure (*b*) *que les enfans de* DIEU, *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, (*c*) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux ensemble.*

(*b*) Genèse chap. VI. (*c*) Ch. VI. v. 16. 17. & 18.

Il femble qu'avec une telle inftruction on n'ait plus befoin d'aucun autre fecours pour chaffer *Afmodée* ; mais *Raphaël* ajoute, qu'il y faut le cœur d'un poiffon grillé fur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce fecret infaillible pour chaffer le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chaffer les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poiffon fur le gril ? Pourquoi ne fe fervit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Broffier*, des religieufes de Loudun, des maîtreffes d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* & du frère *Girard*, & de mille autres poffédées dans le tems qu'il y avait des poffedées ?

Les Grecs & les Romains, qui connaiffaient tant de philtres pour fe faire aimer, en avaient auffi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus-caftus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieufes, fur lefquelles il a eu peu d'effet. Il y a longtems qu'*Apollon* fe plaignait à *Daphné* que tout médecin qu'il était, il n'avait point encor éprouvé de fimple qui guérît de l'amour.

*Hei mihi ! quod nullis amor eft medicabilis herbis.* (*d*)
D'un incurable amour remèdes impuiffans

On fe fervait de fumée de foufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette eft inutile.

*Nec fugiat vivo fulphure victus amor.* (*e*)
Le foufre, croyez-moi, ne chaffe point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poiffon fut plus efficace contre *Afmodée*. Le R. P. *Dom Calmet* en eft fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir fur un pur efprit. Mais il pou-

(*d*) *Ov. Met.* liv. I. (*e*) *De Rem. Amor*, liv. I.

vait ſe raſſurer, en ſe ſouvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très déliés, des corps auſſi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poiſſon rôti. Ces corps reſſemblaient à une fumée ; & la fumée d'un poiſſon grillé agiſſait ſur eux par ſympatie.

Non-ſeulement *Aſmodée* s'enfuit ; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il eſt encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce ſerpent par morceaux, & ſur le champ tous les tronçons ſe rejoignent ; il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* ; il faut bien que je le cite auſſi. On croit qu'on poura joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guion* imprimera.

## ASPHALTE,

### LAC ASPHALTIDE, SODOME.

MOt caldéen qui ſignifie une eſpèce de *bitume*. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arroſe l'Euphrate ; nos climats en produiſent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suiſſe ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine ; peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babilone ; & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris jusqu'à l'entrée du Delta; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide connu par le nom de *Sodome*, fut longtems renommé pour son bitume; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage; soit que la mine qui est sous les eaux, ait diminué, soit que la qualité s'en soit altérée, ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses, & même de grosses masses qui surnagent; on les ramasse, on les méle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon; car tous les baumes qu'on employe pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres, c'est-à-dire, ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

*Flavien Joseph* qui était du pays, dit (*a*) que de son tems le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère, que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au-lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Joseph* con-

(*a*) Liv, IV. chap. XXVII.

ſiſte à donner une cauſe très fauſſe d'un phénomène qui peut être très vrai.

Quant à la diſette de poiſſons, elle eſt croyable. L'aſphalte ne parait pas propre à les nourrir ; cependant il eſt vraiſemblable que tout n'eſt pas aſphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieuës de long, & qui, en recevant à ſa ſource les eaux du Jourdain, doit recevoir auſſi les poiſſons de cette rivière : mais peut-être auſſi le Jourdain n'en fournit pas ; & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac ſupérieur de Tibériade.

*Joſeph* ajoute que les arbres qui croiſſent ſur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence ; mais qui s'en vont en pouſſière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'eſt pas ſi probable, & pourait faire croire que *Joſeph* n'a pas été ſur le lieu même, ou qu'il a exagéré ſuivant ſa coutume & celle de ſes compatriotes. Rien ne ſemble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain ſulfureux & ſalé, tel que celui de Naples, de Catane, & de Sodome.

La ſainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La phyſique en cette occaſion rend témoignage à l'ancien Teſtament, quoiqu'il n'ait pas beſoin d'elle, & qu'ils ne ſoient pas toûjours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus conſidérables que Sodome & Gomore.

Mais la rivière du Jourdain ayant néceſſairement ſon embouchure dans ce lac ſans iſſue, cette mer Morte ſemblable à la mer Caſpienne, doit avoir exiſté tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où eſt ce lac de Sodome. Auſſi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le con-

traire : DIEU *fit pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel ; Et Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomore & toute la terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise* (*b*).

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomore, Zéboin, Adama, & Segor fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs Arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans des plaisirs infames qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse ; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle, (*c*) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & de Gomore prirent la fuite & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encor une autre objection. *Isaïe* & *Jérémie* disent (*d*) que Sodome & Gomore ne seront jamais rebâties. Mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomore sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

(*b*) Genèse chap. XIX.
(*c*) Genèse ch. XIV v. 10.

(*d*) Isaïe chap. XIII. Jérémie chap. II.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques Arabes y habitent encor, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très mauvaise eau ; qu'ils peuvent en corriger l'acreté en la filtrant ; que Sodome & Gomore dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encor que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle fut changée en statue de sel* ; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit (*e*) qu'il a vu cette statue. *St. Justin* & *St. Irénée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encor de leur tems.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit ; c'est

(*e*) Antiq. liv. I. chap. II.

la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très bien faites qui pouront longtems subsister. Mais il faut avouer que *St. Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

*St. Irénée* ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encor plus énergiquement :

*Dicitur & vivens alio sub corpore sexus*
*Mirifice solito dispungere sanguine menses.*

C'est ce qu'un poëte du tems de *Henri II* a traduit ainsi dans son stile gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse ; & cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

(*f*) Liv. IV. chap. II.

Quoi qu'il en ſoit, aucun de nos voyageurs ne s'eſt encor aviſé d'examiner le terrain de Sodome, ſon aſphalte, ſon ſel, ſes arbres & leurs fruits, de peſer l'eau du lac, de l'analyſer, de voir ſi les matières ſpécifiquement plus peſantes que l'eau ordinaire y ſurnagent; & de nous rendre un compte fidèle de l'hiſtoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jéruſalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce déſert eſt devenu infeſté par des Arabes vagabonds, qui courent juſqu'à Damas, qui ſe retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du pacha de Damas n'a pu encor réprimer. Ainſi les curieux ſont fort peu inſtruits de tout ce qui concerne le lac Aſphaltide.

Il eſt bien triſte pour les doctes que parmi tous les ſodomites que nous avons, il ne s'en ſoit pas trouvé un ſeul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

## ASSASSIN.

NOm corrompu du mot *Ebiſſeſſin.* Rien n'eſt plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain, que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue abſolument étrangère, & de tromper enſuite leurs compatriotes en ſe trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume: il faut des ſiécles pour la détruire.

Il y avait du tems des croiſades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands éliſaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchaſſiſſin.* On prétend que ce mot honorifique *chik* où *chek*, ſignifie *vieux* originairement, de même que parmi

nous le titre de *ſeigneur* vient de *ſenior*, *vieillard*, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toûjours déféré aux vieillards chez preſque tous les peuples. Enſuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *ſeigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & nous appellons un bambin de quatre ans, *Monſieur le comte*, c'eſt-à-dire, *Monſieur le vieux*.

Les croiſés nommèrent le vieux des montagnards Arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très grand prince, parce qu'il avait fait tuer & voler ſur le grand chemin un comte de Montferrat, & quelques autres ſeigneurs croiſés. On nomma ces peuples *les aſſaſſins*, & leur chik, *le roi du vaſte pays des aſſaſſins.* Ce vaſte pays contient cinq à ſix lieues de long ſur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible ſemé de rochers, comme l'eſt preſque toute la Paleſtine, mais entrecoupé de prairies aſſez agréables, & qui nourriſſent de nombreux troupeaux, comme l'atteſtent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces aſſaſſins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puiſqu'il y avait alors un ſoudan de Damas qui était très puiſſant.

Nos romanciers de ces tems-là, auſſi chimériques que les croiſés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des aſſaſſins en 1236 craignant que le roi de France *Louis IX* dont il n'avait jamais entendu parler, ne ſe mît à la tête d'une croiſade & ne vînt lui ravir ſes états, envoya deux grands ſeigneurs de ſa cour des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour aſſaſſiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres ſeigneurs pour contremander l'aſſaſſinat: je dis en pleine mer; car ces deux

deux émirs envoyés pour tuer *Louis*, & les deux autres pour lui ſauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croiſés, ce qui redouble encor le merveilleux de l'entrepriſe. Il falait que les deux premiers euſſent trouvé un vaiſſeau de croiſes tout prêt pour les tranſporter amicalement, & les deux autres encor un autre vaiſſeau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette avanture, les uns après les autres, quoique *Joinville* contemporain, qui alla ſur les lieux, n'en diſe mot.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Le jéſuite *Maimbourg*, le jéſuite *Daniel*, vingt autres jéſuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne ſoit pas jéſuite, répètent cette abſurdité. L'abbé *Velly*, dans ſon *Hiſtoire de France*, la redit avec complaiſance, le tout ſans aucune diſcuſſion, ſans aucun examen, & ſur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ ſoixante ans après cette belle avanture, dans un tems où l'on ne compilait l'hiſtoire que ſur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choſes vraies & utiles, l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe; mais on ſaurait plus & mieux.

On a pendant ſix cent ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enyvrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur faiſait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne,
Se rendit craint par un moyen nouveau,
Craint n'était-il pour l'immenſe campagne
Qu'il poſſédât, ni pour aucun monceau

D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses,
Qui de maints faits courageux étaient causes.
Il choisissait entr'eux les plus hardis,
Et leur faisait donner du paradis,
Un avant-goût à leurs sens perceptible.
( Du paradis de son législateur )
Rien n'en a dit ce prophête menteur,
Qui ne devînt très croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
On les faisait boire tous de façon
Qu'ils s'enyvraient, perdaient sens & raison.
En cet état privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence,
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boisson cuvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse ;
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enyvrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisait aussi-tôt reporter

Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de femblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les fupplices,
Ils fiffent chofe agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occafion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à fa dévotion,
Déterminés ; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le fien ici-bas.

Tout cela eft fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes hiftoriques qui n'auraient été bonnes que là.

# ASSASSINAT.

## SECTION SECONDE.

L'Affaffinat étant, après l'empoifonnement, le crime le plus lâche & le plus puniffable, il n'eft pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme, dont la raifon fingulière n'a pas toûjours été d'accord avec la raifon des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il fe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiftoire de fon pays ; il eft bien éloigné de lui infpirer l'amour de fon roi & de fa patrie, il fe borne à en faire un garçon menuifier. Il veut que ce gentilhomme menuifier, quand il a reçu un démenti ou un foufflet,

au-lieu de les rendre & de se battre, *assassine prudemment son homme.* Il est vrai que Molière en plaisantant dans l'*Amour peintre*, dit, qu'*assassiner est le plus sûr*; mais l'auteur du roman prétend, que c'est le plus raisonnable & le plus honnête. Il le dit très sérieusement; & dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution, (*e*) le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, consiste à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

Nous doutons que les péres de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque*: mais aussi il faut avouer que notre siécle s'est fort écarté en tout du grand siécle de *Louis XIV*.

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appellé *philosophie*, & que deux ou trois dames appellaient *éloquence*.

---

## ASSEMBLÉE.

TErme général qui convient également au prophane, au sacré, à la politique, à la société, au jeu, à des hommes unis par les loix; enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

(*a*) *Emile* tom. III. page 261.

Cette expreſſion prévient toutes les diſputes de mots, & toutes les ſignifications injurieuſes par leſquelles les hommes ſont dans l'habitude de déſigner les ſociétés dont ils ne ſont pas.

L'aſſemblée légale des Athéniens s'appellait *Egliſe*. (Voyez *Egliſe*.)

Ce mot ayant été conſacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*égliſe* à l'aſſemblée des proteſtans ; on diſait *une troupe de huguenots ;* mais la politeſſe banniſſant tout terme odieux, on ſe ſervit du mot *aſſemblée* qui ne choque perſonne.

En Angleterre l'égliſe dominante donne le nom d'aſſemblée, *Meeting*, aux égliſes de tous les non-conformiſtes.

Le mot d'*aſſemblée* eſt celui qui convient le mieux, quand pluſieurs perſonnes en aſſez grand nombre ſont priées de venir perdre leur tems dans une maiſon dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cauſe, on ſoupe, on danſe, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *aſſemblée ;* c'eſt un rendez-vous d'amis, & les amis ne ſont jamais nombreux.

Les aſſemblées s'appellent en italien *converſatione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* eſt proprement ce que nous entendions par *réduit ;* mais réduit étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On liſait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que pluſieurs ſeigneurs de la plus grande conſidération étaient venus prendre du chocolat chez la princeſſe *Borgheſe*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertiſſait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi ſuivant chez ſon excellence la marquiſe de *Santa-fior*.

Mais on s'apperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes, qui signifient en effet *redoutables*, & dont on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici;* on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous:* mais il est plus fait pour une petite compagnie, & surtout pour deux personnes.

## ASTRONOMIE,

### ET QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ASTROLOGIE.

MR. *Du Val* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui en s'abaissant vers le couchant semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encor plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparution totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer; c'était beaucoup; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel & sans autre maître que

ses yeux. Il s'apperçut que les étoiles ne changeaient point entr'elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune; il l'observa toutes les nuits, elle disparut longtems à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au-lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa pas; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices.

Il me semble qu'on pourait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entr'elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St. Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très bien en peu de tems les routes de la course apparente du soleil & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra surtout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins faits par un astronome il

y a environ cinquante ans, & qui ne ſont pas aſſez connus.

*Delta aries, perſeum taurus, geminique capellam,*
*Nil cancer, plauſtrum leo, virgo comam, atque bootem*
*Libra anguem, anguiferum fert ſcorpius, Antinoum arcus,*
*Delphinum Caper, amphora equos, Cepheida piſces.*

Les ſyſtêmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puiſqu'ils ſont faux; ils ne peuvent jamais ſervir qu'à expliquer quelques paſſages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le ſecond livre des *Métamorphoſes* d'*Ovide*, le ſoleil dit à Phaëton:

*Adde quod aſſidua rapitur vertigine cœlum,*
*Nitor in adverſum nec me qui cætera, vincit*
*Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.*

Un mouvement rapide emporte l'empirée,
Je réſiſte moi ſeul; moi ſeul je ſuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courſe aſſurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faiſait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures, d'un mouvement impoſſible, & du ſoleil qui entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant inſenſiblement d'occident en orient par un mouvement propre qui n'a aucune cauſe, ne ferait qu'embarraſſer un jeune commençant.

Il ſuffit qu'il ſache que ſoit que la terre tourne ſur elle-même & autour du ſoleil, ſoit que le ſoleil achève ſa révolution en une année, les apparences ſont à-peu-près les mêmes, & qu'en aſtronomie on eſt obligé de juger par ſes yeux avant que d'examiner les choſes en phyſicien.

Il connaîtra bien vîte la cauſe des éclipſes de lune & de ſoleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois.

Il lui femblera d'abord que le foleil fe trouvant chaque mois en oppofition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipfe de lune & une de foleil. Mais dès qu'il faura que ces deux aftres font rarement fur la même ligne avec la terre, il ne fera plus furpris.

On lui fera aifément comprendre comment on a pu prédire les éclipfes en connaiffant la ligne circulaire, dans laquelle s'accompliffent le mouvement apparent du foleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les obfervateurs ont fu, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux aftres fe font rencontrés précifément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures. Après quoi ces aftres paraiffent recommencer le même cours; de forte qu'en faifant les corrections néceffaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédifait au jufte quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipfe de lune ou de foleil. Ces premiers élémens entrent aifément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La préceffion des équinoxes même ne l'effrayera pas. On fe contentera de lui dire que le foleil a paru avancer continuellement dans fa courfe annuelle d'un degré en foixante & douze ans vers l'orient, & que c'eft ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité.

*Contrarius evehor orbi.*

**Ma carrière eft contraire au mouvement des cieux.**

Ainfi le bélier dans lequel le foleil entrait autrefois au commencement du printems, eft aujourd'hui à la place où était le taureau; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un refpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du foleil dans le bélier au premier jour du printems.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les institutions de Mr. le *Monnier* & tous les articles de Mr. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du soleil dans les autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne parait pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siécle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si longtems infecté le genre-humain, & qui est encor fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge; ainsi il aurait falu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les loix de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leurs sots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toûjours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades, ni stationnaires: & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'astro-

logie ait dominé juſqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes diſtingués par leurs connaiſſances, & ſurtout très profonds dans l'hiſtoire, entêtés toute leur vie d'une erreur ſi mépriſable ? Mais cette erreur était ancienne, & cela ſuffit.

Les Egyptiens, les Caldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir ; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les ſerpens, on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon ſecret. C'eſt ainſi que les alchymiſtes parlent de la pierre philoſophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, diſent-ils, c'eſt que nous ne ſommes pas encor aſſez au fait ; mais il eſt certain qu'elle eſt dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude, plus de deux cent familles ſe ſont ruinées en Allemagne & en France.

## DIGRESSION SUR L'ASTROLOGIE, SI IMPROPREMENT NOMMÉE *JUDICIAIRE*.

Ne vous étonnez donc point ſi la terre entière a été la dupe de l'aſtrologie. Ce pauvre raiſonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'eſt ni d'un philoſophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

*Cela eſt faux & abſurde : donc cela ſera vu par la multitude.* Voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encor moins que tant d'hommes, d'ailleurs très élevés au-deſſus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés ſur le moindre de leurs intérêts, ayent été ſi ridiculement ſéduits par cette impertinence de l'aſtrologie.

Ils étaient très orgueilleux & très ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux : le reste de l'univers était de la canaille, dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *vous en parlez fort à votre aise, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince ; & par conséquent pensait que le Zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'assiégeait une ville, il ne livrait une bataille qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conseil un fripon d'Italien, nommé Jean-Baptiste *Seni*, auquel il entretenait un carrosse à six chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. Jean-Baptiste *Séni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain *Ferdinand II*, & que lui *Séni* s'en retournerait à-pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjecture. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon. Vous pourez parier dix mille contre un qu'il sera mangé ; mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les avantures d'*Hercule*, de *Jonas* & de *Roland le fou*, qui restèrent si longtems dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal *d'Ailli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possedés, & par quel genre de mort il devait finir. Mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après-coup.

Nous verrons ailleurs que dans une secte, qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture*. Car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes de voir présent ce qui n'est pas.

# ATHÉISME.

## SECTION PREMIÈRE.

*De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.*

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome*, sur les athées & sur les idolâtres; sentiment soutenu autrefois par *St. Thomas*, *St. Grégoire* de Nazianze, *St. Cyprien* & *Tertullien*; sentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux payens, *ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos Dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames?* sentiment établi longtems auparavant par Plutarque qui dit, *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de* Plutarque *que si on disait, il y a un* Plutarque *inconstant, colère & vindicatif*; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouïssant par le jésuite *Richeome*; & rendu encor plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

„ Il y a deux portiers à la porte d'une maison; „ on leur demande, peut-on parler à votre maître? „ il n'y est pas, répond l'un; il y est, répond l'au-

„ tre ; mais il eſt occupé à faire de la fauſſe mon-
„ noie, de faux contrats, des poignards & des poi-
„ ſons, pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir
„ ſes deſſeins. L'athée reſſemble au premier de ces
„ portiers, le payen à l'autre. Il eſt donc viſible que
„ le payen offenſe plus grièvement la Divinité que
„ ne fait l'athée.

Avec la permiſſion du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Pour que le premier portier reſſemble aux athées, il ne faut pas qu'il diſe, Mon maître n'eſt point ici ; il faudrait qu'il dît, Je n'ai point de maître ; celui que vous prétendez mon maître n'exiſte point ; mon camarade eſt un ſot, qui vous dit que monſieur eſt occupé à compoſer des poiſons & à aiguiſer des poignards pour aſſaſſiner ceux qui ont exécuté ſes volontés. Un tel être n'exiſte point dans le monde.

*Richeome* a donc fort mal raiſonné, & *Bayle* dans ſes diſcours un peu diffus, s'eſt oublié juſqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

*Plutarque* ſemble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui aſſurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* eſt un homme inſociable. Que lui importe en effet qu'on diſe qu'il n'eſt pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétriſſe pas ſa réputation. Il n'en eſt pas ainſi de l'Etre-ſuprême.

*Plutarque* n'entame pas encor le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de ſavoir qui offenſe le plus l'Etre-ſuprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il eſt impoſſible de ſavoir autrement que par la révélation, ſi DIEU eſt offenſé des vains diſcours que les hommes tiennent de lui.

Les philoſophes, ſans y penſer, tombent preſque toûjours dans les idées du vulgaire, en ſuppoſant que DIEU eſt jaloux de ſa gloire, qu'il eſt colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéreſſant pour l'univers entier, eſt de ſavoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un DIEU rémunérateur & vengeur, qui récompenſe les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes ſecrets, que de n'en admettre aucun.

*Bayle* s'épuiſe à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux Dieux de l'antiquité. Ses adverſaires lui répondent par des lieux communs qui ne ſignifient rien. Les partiſans de *Bayle* & ſes ennemis, ont preſque toûjours combattu ſans ſe rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère; *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il falait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il eſt très certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le Dieu que les Romains appellaient, *Deus optimus maximus*, très bon, très grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*; ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

*Cicéron* ne dit point que *Mercure* excita *Verres* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que Jupiter *très bon & très juſte*, & les Dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent très longtems les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au

changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinte.*

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* deshonorait la Divinité. On a donc longtems disputé sur une chimère ; & c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister ; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, & une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein ; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cent paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & surtout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entiérement sauvages, on a déja dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théïstes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite ;* ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister, on peut dire, ils vivent en société, & ils sont sans DIEU ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares antropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toûjours si, quand vous avez prêté

prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne crussent en DIEU.

## SECTION SECONDE.

*Des athées modernes. Raisons des adorateurs de* DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers, de poulies qui agissent suivant les loix de la méchanique, de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces loix, l'éloquent, mais le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, l'étrange *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon* qui ne savait

pas ſeulement la trigonométrie ſphérique, a-t-il eu cependant un génie aſſez beau, un inſtinct aſſez heureux pour appeller DIEU l'*éternel géomètre*; pour ſentir qu'il exiſte une intelligence formatrice ? *Spinoſa* lui-même l'avoue. Il eſt impoſſible de ſe débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous preſſe de tous côtés.

## RAISONS DES ATHÉES.

J'ai cependant connu des mutins qui diſent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement ſeul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous ſommes. Ils vous diſent hardiment, la combinaiſon de cet univers était poſſible puiſqu'elle exiſte ; donc il était poſſible que le mouvement ſeul l'arrangeât. Prenez quatre aſtres ſeulement, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & la *Terre*, ne ſongeons d'abord qu'à la place où ils ſont, en faiſant abſtraction de tout le reſte, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de *Jupiter*; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que *Jupiter*, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & notre globe, ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin *Saturne*, il n'y aura que ſept cent vingt hazards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles, ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept cent vingt jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſécondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les

êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toûjours une unité en faveur de la formation du monde, (tel qu'il est) par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

*Réponse.*

Toute cette supposition me paraît prodigieusement chimérique pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, *Spinosa* lui-même, admet cette intelligence; c'est la base de son systême. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où *Spinosa* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toûjours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais, où eſt l'éternel géomètre ? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace ? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes ? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité ? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.

NOUVELLE OBJECTION D'UN ATHÉE MODERNE.

„ Peut-on dire que les parties des animaux ſoient „ conformées ſelon leurs beſoins : quels ſont ces be- „ ſoins ? la conſervation & la propagation. Or faut- „ il s'étonner que des combinaiſons infinies que le „ hazard a produites, il n'ait pu ſubſiſter que celles „ qui avaient des organes propres à la nourriture „ & à la continuation de leur eſpèce ? toutes les au- „ tres n'ont-elles pas dû néceſſairement périr ?

*Réponſe.*

Ce diſcours rebattu d'après *Lucrèce*, eſt aſſez réfuté par la ſenſation donnée aux animaux & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaiſons *que le hazard a produites*, produiraient-elles cette ſenſation & cette intelligence ? (ainſi qu'on vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui, ſans doute, les membres des animaux ſont faits pour tous leurs beſoins avec un art incompréhenſible, & vous n'avez pas même la hardieſſe de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous ſentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La diſpoſition d'une aîle de mouche, les organes d'un limaçon ſuffiſent pour vous atterrer.

*Objection.*

„ Les phyſiciens modernes n'ont fait qu'étendre „ ces prétendus argumens, ils les ont ſouvent pouſſés „ juſqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé

„ DIEU dans les plis de la peau du rhinoceros : on
„ pouvait, avec le même droit, nier son existence à
„ cause de l'écaille de la tortue.

*Réponse.*

Quel raisonnement ! La tortue & le rhinoceros, & toutes les différentes espèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cause, le même dessein, le même but qui sont la conservation, la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à des *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

*Objection.*

„ A quoi sert la beauté & la convenance dans la
„ construction du serpent ? Il peut, dit-on, avoir des
„ usages que nous ignorons. Taisons-nous donc au
„ moins ; & n'admirons pas un animal que nous ne
„ connaissons que par le mal qu'il fait.

*Réponse.*

Taisez-vous donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons & les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur, ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question, c'est celle

du mal moral & du mal physique. Il y a longtems qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens ? Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Aracné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinosa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique, que dire & que faire ? Se consoler par la jouïssance du bien physique & moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encor un mot sur cet article. L'athéïsme est le vice de quelques gens d'esprit ; & la superstition le vice des sots. Mais les fripons ! que sont-ils ? des fripons.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici une piéce de vers chrêtiens, faits à l'occasion d'un livre d'athéïsme sous le nom des *trois imposteurs*, qu'un Mr. de *Trawsmandorf* prétendit avoir retrouvé.

ÉPITRE À L'AUTEUR DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS.*

Insipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois imposteurs,
D'où vient que sans esprit tu fais le quatriéme ?
Pourquoi pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu son auteur ? . . .
Corrige le valet, mais respecte le maître :
Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre ;

Reconnaissons ce Dieu quoique très mal servi.
De lézards & de rats mon logis est rempli,
Mais l'architecte existe, & quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de son empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, & que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles?
Tes amis au besoin plus sûrs & plus utiles?
Ta femme plus honnête? & ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laissons aux humains la crainte & l'espérance.
Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Césars avilis la grandeur usurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en sandale, excrément des humains,

Trempant dans notre sang leurs détestables mains ;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines ;
Et de Paris sanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens.
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguai toûjours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en sut gré ; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.
J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit opposer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le scandale au scandale,
Parmi les factions, ardens à se jetter,
Ils condamnaient le pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems désolée.
Ils ont troublé la terre & je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés,
Cessez impertinens, cessez infortunés ;
Très sots enfans de Dieu, chérissez-vous en frères :
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés,
En ont poussé des cris du sage méprisés ;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme,
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
Je vois venir de loin ces tems, ces jours sereins,
Où la philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,

Il n'aménera plus deux témoins à sa suite, (a)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot poura se marier:
Des trésors de Lorette amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourrie:
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.
Entre les beaux esprits on verra l'union;
Mais qui poura jamais souper avec Fréron?

## SECTION TROISIÉME.

*Des injustes accusations, & de la justification de* Vanini.

Autrefois quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'athéïsme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les sots.

*Anaxagore* ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon*, monté sur un quadrige? on l'appelle *athée*, & il est contraint de fuir.

*Aristote* est accusé d'athéïsme par un prêtre; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a dé plus odieux.

(a) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins, qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

*Ariſtophane*, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne ſongeant pas que *Socrate* était Grec auſſi) *Ariſtophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'eſt ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ſes farces à la foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus mépriſable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le ſage Plutarque dit de ce farceur: „ Le langage d'*Ariſtophane* ſent ſon miſérable charlatan; ce ſont les pointes les plus baſſes & les plus dégoûtantes; il n'eſt pas même plaiſant pour le peuple, & il eſt inſupportable aux gens de jugement & d'honneur; on ne peut ſouffrir ſon arrogance, & les gens de bien déteſtent ſa malignité. "

C'eſt donc là, pour le dire en paſſant, le *Tabarin* que madame *Dacier* admiratrice de *Socrate*, oſe admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poiſon, dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on repréſentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruſſes que la Grèce aurait autrefois appellés *barbares*, & qui la protègent aujourd'hui, n'auraient ni empoiſonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiſſons tout l'eſpace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus ſa-

ges que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire Romain. Dès que l'empereur *Fréderic II* a des querelles avec les papes, on l'accuse d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois imposteurs*, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de *l'Hôpital* se déclare-t-il contre les persécutions; on l'accuse aussi-tôt d'athéïsme. (*b*) *Homo doctus, sed verus atheos.* Un jésuite, autant au-dessous d'*Aristophane*, qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère*; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite *Garasse*, en un mot, trouve partout des *athéïstes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéïste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*; parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, *Vanini* n'était point athée, comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux; *& utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéïsme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée; „ DIEU est „ son principe & sa fin, père de l'une & de l'autre, „ & n'ayant besoin ni de l'une, ni de l'autre; Eter- „ nel sans être dans le tems; présent partout sans

(b.) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

„ être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé, ni
„ futur; il est partout, & hors de tout; gouvernant
„ tout, & ayant tout créé; immuable, infini sans par-
„ ties; son pouvoir est sa volonté, &c. "

*Vanini* se piquait de renouveller ce beau sentiment de *Platon*, embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéïsme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini*; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute lui valut la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon* ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'athéïsme.

Ce *Francon*, ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini*, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'église un DIEU en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Etre suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont* qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son *Histoire de France*,

aujourd'hui si oubliée ; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité*, *ou par crainte*, *plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont ?* Il est évident que sur la réponse de *Vanini*, on devait l'absoudre de l'accusation d'athéïsme. Mais qu'arriva-t-il ? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très aisé & très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprêtant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort, il falait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer, que Vanini *était parti de Naples avec douze de ses apôtres*, *pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme.* Quelle pitié ! Comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéïsme ? Personne, avant le père *Mersenne*, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

*Bayle* lui-même, dans ses *Pensées diverses*, parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister* ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siécle après sa mort, le savant *La Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéïsme, dans son livre *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

## SECTION QUATRIÉME.

### *De* Bonaventure Des-Périers, *accusé d'athéïsme.*

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposa toûjours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse*, & le jésuite *Hardouin* trouvent partout des athéïstes. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles, criant toûjours qui vive, l'ennemi est aux portes, graces soient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si longtems au sujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Des-Périers*, vivait au commencement du seiziéme siécle. Ce *Des-Périers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Des-Périers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien :* il composa quatre dialogues très insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'*Actéon*. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; aussi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé : & chaque fainéant d'y trouver des allusions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire *Morin* mis en prison, & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans le palais de *Marguerite*. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées; chacun le dit, chacun le crut : *credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *cimbalum mundi* est le précurseur de *Spinosa.*

Nous avons encor un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très digne des armes de Bourges : ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impostoribus*, l'autre le *cimbalum mundi.* Eh ! mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu ?

Le minime *Mersenne*, ce facteur de *Descartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de Bonaventure Des-Périers, *c'est un monstre & un fripon, d'une impiété achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Prosper Marchand* le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéïsme : on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

## DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de *Théophile*, très célèbre dans son tems ; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faisant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation ; très instruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit, & surtout chez cet illustre & malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échaffaut.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites, & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son tems, la dispute s'aigrit.

grit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poëte & Gascon, *genus irritabile vatum & Vasconum.* Il fit une petite piéce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

**Cette grande & noire machine,**
**Dont le souple & le vaste corps**
**Etend ses bras jusqu'à la Chine.**

*Théophile* même les rappelle dans une épitre en vers, écrite de sa prison au roi *Louis XIII.* Tous les jésuites se déchainèrent contre lui. Les deux plus furieux, *Garasse* & *Guerin*, deshonorèrent la chaire & violèrent les loix en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucault*, intenta un procès criminel à *Théophile*, & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéïsme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encor assouvie! *Voisin* paya un lieutenant de la connétablie nommé *le Blanc* pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait, C'est un athée que nous allons brûler. De-là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac.* Il y resta une année entière, pendant laquelle

les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volsey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse & Théophile sont des *belistres d'atheistes & de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son tems comme le misérable ex-jésuite *Nonotte* a écrit dans le sien: la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satyrique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Ausone*, de l'archevêque de Bénévent *la Caza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St. Gelais* & de *Mélin de St. Gelais* son fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rousseau*, & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, d'un nommé *Frenide*, & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

## DE DES-BARREAUX.

Le conseiller au parlement *Des-Barreaux* qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile*, & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrace, passa constamment pour un athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui sur l'avanture de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret manger gras un samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres jetter le plat par la fenêtre, en disant, *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéïsme. C'est sans doute une très grande irrévérence, c'est insulter l'église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de *Boileau*, qui dans sa *Satyre des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est tems, ren-moi guerre pour guerre ;
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'est pas tolérable ; *ren-moi guerre*, n'est pas français ; *guerre pour guerre* est très plat ; & *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'abbé de

*Lavau*; & *Des-Barreaux* fut toûjours très fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée élevé dans St. Euſtache à l'honneur de *Lulli*.

. . . . . . . . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

## DE LA MOTTE LE VAYER.

Le ſage *La Motte le Vayer*, conſeiller d'état, précepteur de *Monſieur* frère de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encor peu de philoſophie en France. Le traité de *la vertu des payens*, & les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les janſéniſtes ſurtout qui ne regardaient après *St. Auguſtin* les vertus des grands-hommes de l'antiquité, que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchainèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis; Socrate*, *Confucius*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, *ont été des ſcélérats*, *puiſqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer *La Motte le Vayer* dans la galerie du Louvre, dit tout haut, Voilà un homme ſans religion. *Le Vayer*, au-lieu de le faire punir, ſe retourna vers cet homme, & lui dit, *Mon ami*, *j'ai tant de religion que je ne ſuis pas de ta religion.*

## DE ST. EVREMONT.

On a donné quelques ouvrages contre le chriſtianiſme ſous le nom de *St. Evremont*, mais aucun n'eſt

de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne, & sa mort toute philosophique, servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie & presque tous les faits de la sainte Ecriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le systême chrétien sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, *St. Evremont* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste ; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr : ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies, & les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les tems brillans de *Louis XIV* ; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appellé *athéiste*, sont d'infames calomniateurs.

## DE FONTENELLE.

*Bernard de Fontenelle*, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à sou-

tenir. Il fit insérer en 1686, dans la *République des Lettres* de Bayle, une rélation de l'isle de Borneo fort ingénieuse ; c'était une allégorie sur Rome & Genève ; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, *Mero* & *Enegu*. Mero était une magicienne tyrannique ; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il falait avant de venir lui baiser les pieds, adorer des os de morts ; & souvent, quand on voulait déjeûner, elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortilèges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contr'elle ; & sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son royaume.

*Bayle* n'entendit pas d'abord la plaisanterie ; mais l'abbé *Terson* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles* de Vandale, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappellant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait falu choisir un *athéiste* entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend com-

bien la philoſophie eſt dangereuſe quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui eſt l'un & l'autre, a malheureuſement l'oreille du prince. C'eſt un danger auquel bien des gens de mérite ont été expoſés.

## DE L'ABBÉ DE ST. PIERRE.

L'*Allégorie du mahométiſme* par l'abbé de St. Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont pluſieurs paſſent pour des rêveries, ſont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé ; mais tout s'y reſſent d'un pur théïſme. Cependant, il ne fut point perſécuté, c'eſt qu'il écrivait d'une manière à ne rendre perſonne jaloux : ſon ſtile n'a aucun agrément ; il était peu lu, il ne prétendait à rien : ceux qui le liſaient ſe moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, ſurtout quand les jéſuites régnaient encore.

## DE BARBEIRAC.

*Barbeirac* eſt le ſeul commentateur dont on faſſe plus de cas que de ſon auteur. Il traduiſit & commenta le fatras de *Puffendorf ;* mais il l'enrichit d'une préface qui fit ſeule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux ſources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les péres de l'égliſe n'ont pas toûjours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorſqu'ils diſent que le lambeau de drap rouge expoſé à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, eſt viſiblement le ſang de JESUS-CHRIST ; que *Moïſe* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, eſt la croix ſur laquelle JESUS expire ; que les baiſers de la Sunamite ſont le mariage de JESUS-CHRIST avec ſon égliſe ; que la grande porte de l'arche de Noé déſigne le corps humain, & la petite porte déſigne l'anus. &c. &c.

*Barbeirac* ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, & surtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, & il s'indigne qu'ils ayent quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

*Barbeirac* eut de violens adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit: mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'église; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique; il leur préfère si hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que DIEU est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter; c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des *athéistes*.

## DE FRÉRET.

L'illustre & profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa

probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec *St. Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du tems d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter sa naissance au tems du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui ayent eu cette opinion singulière; Mr. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Thessalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables; c'est que les premiers pères de l'église citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *St. Jacques*, & que *Justin* est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux systême était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de *Justin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophête débiter les feuilles de son Koran, & qui les virent après sa mort rédigées solemnellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Al-*

*coran, & vous avez eu cinquante Evangiles : nous avons précieusement conservé l'original, & vous avez choisi au bout de quelques siécles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion piéce-à-piéce, la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Graces au ciel, nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que *Fréret* avance était vrai ? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles : *St. Irénée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'*Abadie.* Cet *Abadie* prétend que les premiers chrêtiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnait que les premiers chrêtiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrêtiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles ; premiérement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs ayent été interrogés par les magistrats sur les évangiles ; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie*, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins ; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses ; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le St. Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; aussi-tôt ils tombèrent, & il ne resta que les vérita-

bles. J'avoue enfin que l'église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement *Fréret* va trop loin ; il renverse tout l'édifice au-lieu de le réparer ; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU, sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs ; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme mylord *Bolingbroke* ; il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très instruit, très conséquent, & très modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, & les buchers des Cevennes, & près de cent mille ames péries dans cette province sous nos yeux ; les massacres des Vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du tems de *Charles Borromée*, les massacres des anabatistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des luthériens & des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du tems de *Charles I* massacré lui-même ; les massacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* son père, les massacres de la St. Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu'à l'entrée de *Hen-*

*ri IV* dans Paris ; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement ; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main : sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Constantin*, & sans compter encore plus de vingt schismes, & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoisonnemens, les assassinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse les *Néron*, & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne presque perpétuelle de guerres de religion pendant quatorze cent années, n'a jamais subsisté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de sang pour des argumens de théologie.

On est forcé d'accorder à Mr. *Fréret* que tout cela est vrai. Mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées ; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, & n'en sont pas l'esprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve ? On en pourait inférer tout au plus, avec les jansénistes, que JESUS-CHRIST n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs, *pro vobis & pro multis*. Mais sans comprendre les hauts mystères, contentons-nous de les adorer, & surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéïste.

## DE BOULANGER.

Nous aurions plus de peine à justifier le Sr. *Boulanger*, directeur des ponts & chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode & la

profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant *Fréret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance ; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames persécuteurs ; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles & cimentés du sang des hommes ; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre ; ce chaos énorme d'absurdités & de crimes, remue l'imagination du Sr. *Boulanger* avec une telle puissance qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les buchers de l'inquisition, & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excusable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéïsme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût & il adorât l'Etre éternel ; il pourait dire dans sa douleur, Mes pères & mes frères ont été des monstres, mais DIEU est DIEU.

## ATOMES.

EPicure aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après Epicure *Lucrèce*, qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & ( ce qui attira l'admiration de Rome ) à les exprimer en vers ;

*Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admirent les atomes & le vide: *Gaſſendi* ſoutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reſte de cartéſianiſme combattait pour le plein; en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le ſyſtême raiſonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gaſſendi* & de *Newton*, changea d'avis ſur le vide quand il fut brouillé avec *Newton* ſon maître. Le plein eſt aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau* qui était un homme de très grand ſens, a dit avec beaucoup de raiſon,

Que Rohaut vainement ſéche pour concevoir,
Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

Le vide eſt reconnu, on regarde les corps les plus durs comme des cribles; & ils ſont tels en effet. On admet des atomes, des principes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens & des eſpèces; qui font que le feu eſt toûjours feu ſoit qu'on l'apperçoive, ſoit qu'on ne l'apperçoive pas; que l'eau eſt toûjours eau, la terre toûjours terre, & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiſeau.

*Epicure* & *Lucrèce* avaient déja établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes:

*Sunt igitur ſolida pollentia ſimplicitate*,
Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ſerait qu'un chaos; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires; ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lors qu'ensuite *Epicure* nous dit que ses atomes ont décliné par hazard dans le vide, que cette déclinaison a formé par hazard les hommes & les animaux, que les yeux par hazard se trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes, que les oreilles n'ont point été données pour entendre; mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servis fortuitement pour écouter: cette démence qu'on appellait *physique*, a été traitée de ridicule à très juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis longtems ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits plus soumis ont adopté la création dans le tems, & les plus hardis ont admis la création de tout tems; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre, de l'Etre suprême & universel; mais tous ont rejetté le concours fortuit des atomes, tous ont reconnu que le hazard est un mot vide de sens. Ce que nous appellons *hazard* n'est, & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encor les philosophes de penser, que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes, un effet du hazard? ni *Spinosa*, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son *poëme de la religion*,

O toi qui follement fais ton Dieu du hazard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?

Ces vers font affurémennt en pure perte; perfonne ne fait fon Dieu du hazard, perfonne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondiffant fon ciment ait élevé fon hardi bâtiment par hazard.* On dit au contraire, qu'*elle fait fon nid par les loix de la néceffité*, qui eft l'oppofé du hazard. Le poëte *Rouffeau* tombe dans le même défaut dans une épitre à ce même *Racine*.

De là font nés Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces fyftêmes fi beaux,
Qui dirigeant fur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eft compofé que d'un concours divers
De corps muets, d'infenfibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce verfificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent fur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers eft compofé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentiffent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces infenfibles atômes qui forment des fantômes conduits par le hazard?* C'eft ne connaître ni fon fiécle, ni la philofophie, ni la poëfie, ni fa langue, que de s'exprimer ainfi. Voilà un plaifant philofophe! l'auteur des *Epigrammes fur la fodomie & la beftialité* devait-il écrire fi magiftralement & fi mal fur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accufer des philofophes d'un libertinage d'efprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atomes: la feule queftion qu'on agite aujourd'hui confifte à favoir fi l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divifées pour fervir d'élémens inaltérables; ou fi tout fe divife

divise continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier systême semble rendre raison de tout ; & le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On sait que *Robert Boyle* à qui la physique eut tant d'obligations dans le siécle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chymiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton* abusé par *Boyle* comme *Boyle* l'avait été par son chymiste, avait déja pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres : & c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toûjours un peu de son humidité, & faisait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *manum emendatricem desideraret.*

*Leibnitz* se récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raison cette fois contre Newton. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atomes insécables, indestructibles, ainsi que *Gassendi* & *Boerhaave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre, ses élémens se seraient divisés & perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé*, sans parties. Vous le divisez par la pensée ; car si vous le divisiez réellement, il ne serait plus atome.

Vous pouvez divifer un grain d'or en dix-huit millions de parties vifibles; un grain de cuivre diffous dans l'efprit de fel ammoniac, a montré aux yeux plus de vingt-deux milliards de parties; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atome échappe au microfcope; vous ne divifez plus que par imagination.

Il en eft de l'atome divifible à l'infini comme de quelques propofitions de géométrie. Vous pouvez faire paffer une infinité de courbes entre le cercle & fa tangente; oui, dans la fuppofition que ce cercle & cette tangente font des lignes fans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établiffez de même que des afymptotes s'approcheront fans jamais fe toucher; mais c'eft dans la fuppofition que ces lignes font des longueurs fans largeur, des êtres de raifon.

Ainfi vous repréfentez l'unité par une ligne, enfuite vous divifez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plait; mais cette infinité de fractions ne fera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'eft pas démontré en rigueur que l'atome foit indivifible; mais il paraît prouvé qu'il eft indivifé par les loix de la nature.

## AVARICE.

AVarities, amor habendi, defir d'avoir, avidité, convoitife.

A proprement parler, l'*avarice* eft le defir d'accumuler foit en grains, foit en meubles, ou en fonds, ou en curiofités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnoie.

Nous n'appellons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carroſſe, & qui n'en prêtera pas deux à ſon ami; ou bien qui ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne deſtinées pour ſa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il ſaura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous aviſez pas d'exiger qu'il vous en préſente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entrepriſes gagne deux millions chaque année, & qui ſe trouvant enfin riche de quarante-trois millions ſans compter ſes maiſons de Paris & ſon mobilier, dépenſa pour ſa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des ſeigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne paſſa point dans l'eſprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute ſa vie de la ſoif d'avoir. Le démon de la convoitiſe l'avait perpétuellement tourmenté. Il accumula juſqu'au dernier jour de ſa vie. Cette paſſion toûjours ſatisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépenſait pas la vingtiéme partie de ſon revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faſte.

Un père de famille qui ayant vingt mille livres de rente n'en dépenſera que cinq ou ſix, & qui accumulera ſes épargnes pour établir ſes enfans, eſt réputé par ſes voiſins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre verd*, *vilain*, *feſſe-Mathieu*, *gagne-denier*, *grippe-ſou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviſer.

Cependant, ce bon bourgeois eſt beaucoup plus honorable que le Créſus dont je viens de parler; il dépenſe cinq fois plus à proportion. Mais voici la

raiſon qui établit entre leurs réputations une ſi grande différence.

Les hommes ne haïſſent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apoticaire, le marchand de vin, l'épicier, le ſellier, & quelques demoiſelles gagnent beaucoup avec notre Créſus, qui eſt le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ſerré, ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui ſe privent du néceſſaire, ſont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voiſin, diſait il n'y a pas longtems, On en veut toûjours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

## AUGURE.

NE faut-il pas être bien poſſedé du démon de l'étymologie pour dire avec *Pezron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*? *Au*, ſelon ces ſavans, devait ſignifier *le foie* chez les Baſques & les Bas-Bretons; parce que *aſu*, qui (diſent-ils) ſignifiait *gauche*, devait auſſi déſigner le foie qui eſt à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique, dont il ne nous reſte aucun monument. C'eſt puiſſamment raiſonner.

On a pouſſé ſa curioſité abſurde (car il faut appeller les choſes par leur nom) juſqu'à faire venir du caldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont

prouvé que ſur les bords du Tibre on emprunta des expreſſions du patois des ſauvages de la Biſcaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reſte plus qu'à dire que les differens ramages des oiſeaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres eſpèces d'oiſeaux ont été produites.

La folie religieuſe des augures était originairement fondée ſur des obſervations très naturelles & très ſages. Les oiſeaux de paſſage ont toûjours indiqué les ſaiſons; on les voit venir par troupes au printems, & s'en retourner en automne. Le coucou ne ſe fait entendre que dans les beaux jours: il ſemble qu'il les appelle; les hirondelles qui raſent la terre annoncent la pluie; chaque climat a ſon oiſeau qui eſt en effet ſon augure.

Parmi les obſervateurs il ſe trouva ſans doute des fripons qui perſuadèrent aux ſots qu'il y avait quelque choſe de divin dans ces animaux, & que leur vol préſageait nos deſtinées, qui étaient écrites ſous les aîles d'un moineau tout auſſi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'hiſtoire allégorique & intéreſſante de *Joſeph* vendu par ſes frères, & devenu premier miniſtre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ſes rêves, infèrent que *Joſeph* était ſavant dans la ſcience des augures, de ce que l'intendant de *Joſeph* eſt chargé de dire à ſes frères: (*a*) *Pourquoi avez-vous volé la taſſe d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures?* Joſeph ayant fait venir ſes frères devant lui, leur dit: *Comment avez-*

(*a*) Gen. ch. XLIV. v. 5. & ſuivans.

*vous pu agir ainſi ? ignorez-vous que perſonne n'eſt ſemblable à moi dans la ſcience des augures ?*

*Juda* convient au nom de ſes frères, (*b*) que *Joſeph eſt un grand devin ; que c'eſt* DIEU *qui l'a inſpiré ;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos ſerviteurs.* Ils prenaient alors *Joſeph* pour un ſeigneur Egyptien. Il eſt évident, par le texte, qu'ils croyaient que le DIEU des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce miniſtre le vol de ſa taſſe.

Voilà donc les augures, la divination très nettement établie dans le livre de la Geneſe, & ſi bien établie qu'elle eſt défendue enſuite dans le Lévitique, où il eſt dit : (*c*) *Vous ne mangerez rien où il y ait du ſang ; vous n'obſerverez ni les augures, ni les ſonges ; vous ne couperez point votre chevelure en rond ; vous ne vous raſerez point la barbe.*

A l'égard de la ſuperſtition de voir l'avenir dans une taſſe, elle dure encore : cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, ſe tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum noſtrum ;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choſes qu'on veut. On choiſit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils ayent leurs cheveux ; une tête raſée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France ſous la régence du duc d'*Orléans*, & encor plus dans les tems précédens.

Pour les augures ils ont péri avec l'empire Romain ; les évêques ont ſeulement conſervé le bâton augural qu'on appelle *croſſe*, & qui était une marque diſtinctive de la dignité des augures ; & le ſymbole du menſonge eſt devenu celui de la vérité.

(*b*) Gen. ch. XLIV. v. 16. (*c*) Ch. XIX. v. 26 & 27.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers tems. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir : car les ames faibles qui pratiquent encor tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces prophanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du collège des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures. Mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron* à la fin de son livre dit, qu'il faut *détruire la superstition & non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choses célestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la superstition ; car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un oiseau, un caldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hazard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le sommeil même qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.*

*Cicéron* croyait ne parler qu'à quelques Romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les siécles.

La plûpart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* & *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *St. Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* surnommé *Auguste* eut la faiblesse de croire qu'un poisson, qui sortait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la

bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, & que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appellait *Nicolas*, qui ſignifie *vainqueur des peuples*, Octave ne douta plus de la victoire; & qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne & au poiſſon ſautant. Il aſſure même que ces ſtatues furent placées dans le Capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains, & que ſon âne, ſon ânier, & ſon poiſſon n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très bien qu'en mépriſant toutes les ſottiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare & diſſimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de St. Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le tems de lire & de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

---

## AUGUSTE OCTAVE.

ON a demandé ſouvent ſous quelle dénomination, & à quel titre *Octave* citoyen de la petite ville de Veletri, ſurnommé *Auguſte*, fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas, & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à *Jules Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours; la crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la république. Treize conſulats, le tribunat renouvellé en ſa faveur de dix ans en dix ans, le nom de *prince du ſénat*, celui d'*empereur* qui d'abord ne ſignifiait que général d'armée, mais au-

quel il ſut donner une dénomination plus étendue ; ce ſont là les titres qui ſemblèrent légitimer ſa puiſſance. Le ſénat ne perdit rien de ſes honneurs, & conſerva même toûjours de très grands droits. *Auguſte* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire ; mais il retint pour lui les principales : enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet ſouverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que *Jules Céſar* ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, *Auguſte* fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome ; mais il l'était dans les provinces, il y avait des temples & des prêtres : l'abbaye d'Eney à Lyon était un beau temple d'*Auguſte*. *Horace* lui dit :

*Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.*

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes, d'aſſez bons courtiſans pour avoir dans leurs maiſons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguſte*. Il fut donc en effet canoniſé de ſon vivant ; & le nom de *Dieu* devint le titre ou le ſobriquet de tous les empereurs ſuivans.

*Caligula* ſe fit Dieu ſans difficulté ; il ſe fit adorer dans le temple de *Caſtor* & de *Pollux*, ſa ſtatue était poſée entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faiſans, des poules de Numidie ; juſqu'à ce qu'enfin on l'immola lui même. *Néron* eut le nom de *Dieu* avant qu'il fût condamné par le ſénat à mourir par le ſupplice des eſclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *Dieu* ſignifiât chez ces monſtres ce qu'il ſignifie parmi nous. Le blaſphême ne pouvait être porté juſques-là : *divus* voulait dire préciſément *ſanctus*.

De la liste des proscriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin jusqu'à la Divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu, si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins, *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république Romaine périt ; car *César* n'avait été dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années.

## DES MŒURS D'AUGUSTE.

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des loix, fut longtems un des plus infames débauchés de la république Romaine. Son épigramme sur *Fulvie* faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

*Quod futuit glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam*
*Fulvia constituit, se quoque uti futuam.*
*Aut futue aut pugnemus, ait : quid quod mihi vitâ*
*Charior est ipsâ mentula ? signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sextes Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum insectatus est*. Antoine avant le triumvirat déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

*Lucius César* lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusques à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très consi-

dérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc Epistolam cum leges non inieris Testullam, aut Terentillam; aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas.* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

*Dum nova divorum cænat adulteria.*

Enfin, on le désigna publiquement sur le théatre par ce fameux vers :

*Vides ne ut cinædus orbem digito temperet ?*
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia*, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle : & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*, autre

monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* disait,

> *Res italas armis tuteris, moribus ornes,*
> *Legibus emendes, &c.*

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands Dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

> *An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ*
> *Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquiéme chant :

> „ *Non fu si santo ne bénigno Augusto,*
> „ *Come la tromba di Virgilio suona ;*
> „ *L'aver avuto in poësia buon gusto,*
> „ *La proscriptione iniqua gli perdona &c.*

> Tyran de son pays, & scélérat habile,
> Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers ;
> Mais il avait du goût, il se connut en vers.
> Auguste au rang des Dieux est placé par Virgile.

## DES CRUAUTÉS D'AUGUSTE.

Autant qu'*Auguste* se livra longtems à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de trois cent sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers & plus de cent péres de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement

différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer ſur la roue.

*Octave*, immédiatement avant la guerre de Pérouſe, donna à ſes ſoldats véterans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainſi il récompenſait le meurtre par la déprédation.

Il n'eſt que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate juſqu'au fond de l'Eſpagne, par un homme ſans pudeur, ſans loi, ſans honneur, ſans probité, fourbe, ingrat, avare, ſanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier ſupplice au premier de ſes crimes.

Cependant on admire encor le gouvernement d'*Auguſte*, parce que Rome goûta ſous lui la paix, les plaiſirs & l'abondance: *Sénèque* dit de lui, *clementiam non voco laſſam crudelitatem.* Je n'appelle point clémence la laſſitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguſte* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus néceſſaire, & qu'il vit qu'étant maître abſolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juſte. Mais il me ſemble qu'il fut toûjours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la ſtatue de *Céſar*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Céſarion*, fils de *Céſar* & de *Cléopatre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour ſoupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard ſous ſa robe, il le fit appliquer en ſa préſence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeller *tyran* par ce ſénateur, il lui arracha lui-même les yeux; ſi on en croit *Suétone*.

On fait que *Céfar*, fon père adoptif, fut affez grand pour pardonner à prefque tous fes ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Augufte* ait pardonné à un feul. Je doute fort de fa prétendue clémence envers *Cinna. Tacite*, ni *Suétone* ne difent rien de cette avanture. *Suétone* qui parle de toutes les confpirations faites contre *Augufte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La fingularité d'un confulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les hiftoriens contemporains. *Dion Caffius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; & ce morceau de *Sénèque* reffemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiftorique. De plus, *Sénèque* met la fcène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraifemblance à cette avanture. Aucune de nos hiftoires romaines compilées à la hâte & fans choix, n'a difcuté ce fait intéreffant. L'hiftoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés auffi fautive que tronquée : l'efprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il fe peut que *Cinna* ait été foupçonné ou convaincu par *Augufte* de quelque infidélité, & qu'après l'éclairciffement, *Augufte* lui eût accordé le vain honneur du confulat : mais il n'eft nullement probable que *Cinna* eût voulu par une confpiration s'emparer de la puiffance fuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme confidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un fimple courtifan fubalterne ait eu la folie de vouloir fuccéder à un fouverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'eft nullement probable qu'*Augufte* l'eût fait conful immédiatement après la confpiration.

Si l'avanture de *Cinna* eft vraie, *Augufte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raifons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris fur lui

un grand afcendant, & qui lui perfuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ferait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générofité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouïr en paix du fruit de fes rapines, & de ne pas affaffiner tous les jours les fils & les petits-fils des profcrits quand ils font à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il eft à remarquer que la poftérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduifit même une coutume dans les complimens qu'on faifait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur fouhaiter d'être plus heureux qu'*Augufte*, & meilleurs que *Trajan*.

Il eft donc permis aujourd'hui de regarder *Augufte* comme un monftre adroit & heureux.

*Louis Racine*, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de fes talens, femble s'oublier un peu quand il dit dans fes réflexions fur la poëfie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Augufte, qu'ils épuifèrent leur art pour empoifonner Augufte par leurs louanges.* Ces expreffions pouraient faire croire que les éloges fi baffement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* favait très bien qu'*Augufte* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, fe fervant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à fon feul intérêt, n'enfanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les loix, la religion & les plaifirs que pour être le maître, & facrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir feulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames ferviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montauron*, & d'avoir dit à ce receveur; *ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est surtout cette générosité avec laquelle*... car enfin, quoi qu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens Romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine* en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* & la lâcheté du siécle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit carême de Massillon. *On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père Massillon, *est modus in rebus*, & c'est ce qui manque net à tous les faiseurs de sermons.

## AUGUSTIN.

CE n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'église que je considère ici *St. Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me ſemble que *St. Auguſtin* avait environ quatorze ans lorſque ſon père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'uſage & la bienſéance qu'un père ſe baignât avec ſon fils; & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers Romains ne ſe baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût ſcrupuleux obſervateur des bienſéances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'yvoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine; ſa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques avaient leurs chambres ſéparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faiſait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit eſpérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empreſſa même d'aller conter cette nouvelle à *Ste. Monique* ſa femme.

*St. Auguſtin* qui était un enfant très libertin, avait l'eſprit auſſi prompt que la chair. Il dit, (*a*) qu'ayant à peine vingt ans il apprit ſans maître la géométrie, l'arithmétique & la muſique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choſes, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les eſprits ſont plus avancés que chez nous?

(*a*) *Confeſſion* liv. IV. chap. XVI.

Où font à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la musique, sans aucun secours, & qui soient péres à quatorze ans?

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appellé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre astronome, qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siécles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom, parce qu'elle élève son sommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès, & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siécles. Les choses sont bien changées. Le pays de *St. Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde, il est professeur de rhétorique; il se fait manichéen; du manichéïsme il passe au christianisme. Il se fait batiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus:* il devient évêque; il devient père de l'église. Son *systême sur la grace* est respecté onze cent ans comme un article de foi. Au bout d'onze cent ans, des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le systême de *St. Augustin* mot pour mot, sous le nom de *Jansénius*, de *St. Cyran*, d'*Arnaud*, de *Quesnel*. (Voyez *Grace.*) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est

pas aussi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent sur la terre ?

## AVIGNON.

AVignon & son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie & le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douziéme siécle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de *Charlemagne* par les femmes.

*Raimond VI* comte de Toulouse, dont les ayeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses états par une croisade que les papes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était, que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à-peu-près comme on pense depuis plus de deux cent ans en Angleterre, en Suède, en Dannemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au nom de DIEU les états du comte de Toulouse au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appellée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toûjours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI* fut traîné à une église de St. Giles devant un légat nommé *Milon*, nud jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisiéme diacre chan-

tait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses états, subit cette ignominie en pure perte. Il lui falut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges; il vit ses villes en cendre, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père; mais étant fils d'un hérétique il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales, c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises les dimanches & les jours de fêtes au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St. Louis*, y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

*Raimond VII* vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cent à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cent à celle de Belleperche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'église négociait toûjours.

Il eſt très-remarquable que dans l'inſtrument de cette paix, le comte de Toulouſe met toûjours le légat avant le roi. „ Je jure & promets au légat & „ au roi d'obſerver de bonne foi toutes ces choſes, „ & de les faire obſerver par mes vaſſaux & ſu- „ jets, &c.

Ce n'était pas tout, il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaiſſin au-delà du Rhône, & la ſuzeraineté de ſoixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que dans un inſtrument public l'aveu d'avoir exterminé tant de chrêtiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner ſans le conſentement de l'empereur *Fréderic II.* Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Fréderic II* ne ratifia jamais cette extorſion.

*Alphonſe*, frère de *St. Louis*, ayant épouſé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la courônne de France, ainſi qu'il avait été ſtipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaiſſin, qui eſt dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Fréderic II* au comte de Toulouſe. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait diſpoſé par ſon teſtament en faveur de *Charles d'Anjou* comte de Provence & roi de Naples.

*Philippe le hardi*, fils de *St. Louis*, preſſé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaiſſin à l'égliſe romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette ceſſion était abſolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les loix.

Il en eſt de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France* reine de Naples, deſcendante du frère de *St. Louis*, accuſée avec trop de vraiſemblance d'avoir empoiſonné ſon mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui ſiégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comteſſe de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, ſur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ſes ſouverainetés. A peine eut-elle fait ſon ſerment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut ſigné que le 12 Juin 1348; on y ſtipula pour prix de la vente la ſomme de quatre-vingt mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de ſon mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illuſoire.

Ainſi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeſte, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorſque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ſes droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toûjours tant de pouvoir, que les rois de France condeſcendirent à la laiſſer jouïr de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une poſſeſſion légitime, mais une ſimple jouïſſance.

Dans le traité de Piſe, fait par *Louis XIV* en 1664 avec *Alexandre VII*, il eſt dit, *qu'on lèvera tous les obſtacles, afin que le pape puiſſe jouïr d'Avignon comme auparavant*. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des penſions du roi, & ces penſions ſont amovibles.

Avignon & le comtat furent toûjours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes; & le pape n'en profitait guères.

*Louis XIV* rentra deux fois dans ses droits; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorziéme siecle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitiéme, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit, *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le tems.

## AUSTÉRITÉS,

### MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS.

QUe des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens bracmanes, des mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste

de la terre par une vie frugale ; ils ont pu s'abſtenir de toute liqueur enyvrante , & du commerce avec leurs femmes , quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modeſtie & décence. S'ils furent ſavans, les autres hommes les conſultèrent : S'ils furent juſtes, on les reſpecta & on les aima. Mais la ſuperſtition, la gueuſerie , la vanité ne ſe mirent-elles pas bientôt à la place des vertus ?

Le premier fou qui ſe fouetta publiquement pour appaiſer les Dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déeſſe de Syrie qui ſe fouettaient en ſon honneur, des prêtres d'*Iſis* qui en faiſaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodone nommés *Seliens* qui ſe faiſaient des bleſſures , des prêtres de *Bellone* qui ſe donnaient des coups de ſabre ? des prêtres de *Diane* qui s'enſanglantaient à coups de verges , des prêtres de *Cybèle* qui ſe faiſaient eunuques, des faquirs des Indes qui ſe chargèrent de chaînes ? L'eſpérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs auſtérités ?

Les gueux qui ſe font enfler les jambes avec de la titimale , & qui ſe couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux paſſans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les feſſes , & qui vendaient ces ſaints clous aux dévots du pays ?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette ; mais c'eſt pour expier vos fautes. Je marche tout nud ; mais c'eſt pour vous reprocher le faſte de vos vêtemens. Je me nourris d'herbe & de colimaçons ; mais c'eſt pour corriger en vous le vice de la gourmandiſe. Je m'attache un anneau de fer à la verge ; pour vous faire rougir de votre laſciveté. Reſpectez-moi comme un homme cher aux Dieux, qui attirera leurs faveurs ſur vous. Quand vous

ſerez accoutumés à me reſpecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéïr. Je ſerai votre maître au nom des Dieux. Et ſi quelqu'un de vous alors tranſgreſſe la moindre de mes volontés, je le ferai empâler pour appaiſer la colère céleſte.

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en public à coups de verges, & qui ſe tailladaient les bras & les cuiſſes pour ſe donner de la conſidération, firent aiſément croire à des ſauvages imbécilles qu'on devait ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il falait immoler ſa fille pour avoir un bon vent; précipiter ſon fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peſte; jetter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces ſuperſtitions aſiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*a*) Leurs dévots ſe fouettaient & ſe fouettent encor les uns les autres, comme faiſaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (*b*)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confeſſeurs fouettèrent leurs pénitens des deux ſexes. *St. Auguſtin* écrit à Marcellin le tribun, *qu'il faut fouetter les donatiſtes comme les maîtres d'école en uſent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'eſt qu'au dixiéme ſiécle que les moines & les religieuſes commencèrent à ſe fouetter à certains jours de l'année. La coutume de don-

(*a*) Voyez *Confeſſion*. (*b*) Voyez *Apulée*.

ner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien, que le confesseur de *St. Louis* lui donnait très souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri. (*c*) *Raimond* comte de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'église de St. Giles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII*, (*d*) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne faisant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encor dans St. Pierre de Rome les grands pénitenciers, de longues baguettes au-lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encor une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treiziéme siécle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nuds, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

(*c*) En 1209. (*d*) En 1223.

Ces flagellans inondèrent l'Europe ; on en voit encor beaucoup en Italie, en Espagne (*e*) & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seiziéme siécle, que les confesseurs fouettassent leurs pénitentes sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren*, (*f*) rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger* confesseur de *Henri III*, (*g*) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses, on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jetter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. ( Voyez *Expiation*.)

## AUTELS,

### TEMPLES, RITES, SACRIFICES, &c.

IL est universellement reconnu que les premiers chrêtiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les tems & les lieux, & surtout selon les besoins des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athenagore*, de *Théophile*, de *Justin*, de *Tertullien*, que les premiers chrêtiens avaient en abomination

(*e*) Meteren, *Historia belgica anno* 1570.

(*f*) *Histoire des Flagellans.* pag. 198.

(*g*) *De Thou* liv. XXVIII.

les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples, mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cent cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix*, qui vivait au troiſiéme ſiécle. *Vous penſez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU ? *Quel temple lui bâtirons-nous quand le monde, qui eſt ſon ouvrage, ne peut le contenir ? Comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle majeſté dans une ſeule maiſon ? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur ?*

„ Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra & aras non habemus ? Quod enim ſimulacrum DEO fingam, cum ſi recte exiſtimes ſit DEI homo ipſe ſimulacrum ? templum quod ei extruam, cum totus hic mundus ejus opere fabricatus eum capere non poſſit, & cum homo latius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majeſtatis includam ? Nonne melius in noſtra dedicandus eſt mente ? In noſtro imo conſecrandus eſt pectore ?

Les chrêtiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien.* L'égliſe était alors très nombreuſe. On avait beſoin de décorations & de rites qui auraient été juſques-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible longtems méconnu, & pris ſeulement pour une petite ſecte de Juifs diſſidens.

Il eſt manifeſte que dans le tems où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permiſſion d'avoir des temples. Les Juifs qui payaient très chérement leurs ſynagogues s'y feraient oppoſés; ils

étaient mortels ennemis des chrêtiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrêtiens ne faisaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait, que les raisins étaient trop verds.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrêtiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai DIEU.

La providence, en faisant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encor en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux ; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu-à-peu sous *Constantin* & sous ses successeurs ; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui, dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout tems, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun, est diabolique & toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très respectable, puisqu'elle a été autorisée par l'église. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être aujourd'hui pas une seule cérémonie qui ait été en usage du tems des apôtres. Le St. Esprit s'est toûjours conformé aux tems. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans St. Pierre

de Rome qui a coûté deux cent millions ; également divin dans le galetas & dans le ſuperbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III*, & de *Sixte V*. (Voyez *Egliſe primitive*.)

# AUTEURS.

*Auteur* eſt un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres profeſſions, ſignifier du bon & du mauvais, du reſpectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom eſt tellement commun à des choſes différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature* & l'*auteur des chanſons du pont-neuf*, ou l'*auteur de l'Année littéraire*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit ſe garder de trois choſes, du titre, de l'épitre dédicatoire & de la préface. Les autres doivent ſe garder d'une quatriéme, c'eſt d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre ſon nom, ce qui eſt ſouvent très dangereux, il faut du moins que ce ſoit ſous une forme modeſte ; on n'aime point à voir un ouvrage pieux qui doit renfermer des leçons d'humilité par, *Meſſire ou Monſeigneur un tel, conſeiller du roi en ſes conſeils, évêque & comte d'une telle ville*. Le lecteur qui eſt toûjours malin, & qui ſouvent s'ennuye, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faſte. On ſe ſouvient alors que l'auteur de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST n'y a pas mis ſon nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula ſon livre

*Evangile de St. Matthieu*, c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. *St. Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *St. Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce livre était de *Cérinthe* qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiécles paſſés, il me paraît bien hardi dans ce ſiécle de mettre ſon nom & ſes titres à la tête de ſes œuvres. Les évêques n'y manquent pas; & dans les gros *in*-4o qu'ils nous donnent ſous le titre de *Mandémens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; enſuite il eſt dit un mot de l'humilité chrêtienne, & ce mot eſt ſuivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui ſont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs prophanes. Le duc de *la Rochefoucault* n'intitula point ſes *penſées* par *Monſeigneur le duc de la Rochefoucault pair de France*, &c.

Pluſieurs perſonnes trouvent mauvais qu'une compilation dans laquelle il y a de très beaux morceaux, ſoit annoncée par *Monſieur*, &c. ci-devant profeſſeur de l'univerſité, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de Mr. le duc de.... membre d'une académie & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On ſouhaiterait qu'il fût plus court, plus philoſophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, perſonne ne s'en ſoucie.

L'épitre dédicatoire n'a été ſouvent préſentée que par la baſſeſſe intéreſſée à la vanité dédaigneuſe;

*De là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,*
*Stances, odes, ſonnets, épitres luminaires.*
*Où toûjours le héros paſſe pour ſans pareil,*
*Et fût-il louche & borgne, eſt réputé ſoleil.*

Qui croirait que *Robaut* soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise*, lui dit, *que ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les loix fondamentales de l'état, & les droits des souverains.* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épitre. Et que dirait *Henri IV?*

On ne sait pas que la plûpart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres* dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces sont un autre écueil; Le *Moi* est haïssable, disait *Pascal.* Parlez de vous le moins que vous pourez; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui; s'il parvient à être lu dans la foule.

*Les illustres suffrages dont ma piéce a été honorée, devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public.....* rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre piéce est oubliée pour jamais.

*Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisiéme acte, & que la princesse découvre trop tard dans le quatriéme les tendres sentimens de son cœur pour son amant; à cela je réponds que.....* Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé

parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta piéce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuyeuſe & écrite en vers plats & barbares ; ta préface eſt une prière pour les morts ; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires ; ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques Macédoniens, & les hérétiques Valentiniens. Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtêmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre ? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un *in-4o.* pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula ?* vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue ! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relévera ſur une date, ſur un nom de batême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cent pas de l'endroit où il fut en effet poſté. Alors, corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire ſe mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez les confondre, mais nommez-le rarement, de peur de ſouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on ſur le ſtile, ne répondez jamais; c'eſt à votre ouvrage ſeul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, ſans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite ſanté. Et ſurtout, ſouvenez-vous que le public s'embarraſſe fort peu ſi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la ſatyre de ces compilations, dans l'idée d'avoir auſſi du pain; parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permiſſion de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas, parce qu'elles ſavent bien que ce ſont de mauvaiſes pratiques.

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume, leurs *hiſtoriettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes ſur les anguilles*; un *nouveau choix de vers*, un *ſyſtême ſur l'origine des cloches*; les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit, de leurs *opuſcules*, tout le mal qu'il peut. Les léſés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on ſe bat à coups de poing chez l'apoticaire *Le Lièvre*; la ſcène finit par mener le folliculaire au Four-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoi qu'ils n'ayent nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever ſon fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans. Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parce que le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire ou dans la philoſophie, qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont, parmi les gens de lettres, ce que les frelons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie; mais ſurtout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A-propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la *philoſophie de l'hiſtoire* de ce bon abbé Bazin, *que jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Auſſi-tôt le zèle de *St. François* s'allume;

*Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïſe*; que *Joſeph* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, chèr père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'eſt dire il a vécu, il a écrit en tel tems. Le citer c'eſt rapporter un de ſes paſſages, *comme Moïſe le dit dans ſon Exode*, *comme Moïſe a écrit dans ſa Genèſe*. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophêtes Juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin, mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'ayent pas été cenſurés!

## AUTORITÉ.

MIſérables humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire, ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat; ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon; ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiécles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnates *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & uniéme ; & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire, je veux qu'on grave à la porte de votre St. Office ;

Ici sept cardinaux assistés de fréres mineurs, firent jetter en prison le maître à penser de l'Italie, âgé de soixante & dix ans ; le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il instruisait le genre-humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Aristote*, & on statua savamment & équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le stagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit ensuite un décret pour les idées innées, sans que la dite faculté fût seulement informée par ses bedauts de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt & un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toûjours trois angles ; qu'un père est plus âgé que son fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

En conféquence on fe crut très fupérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Ciceron*, à *Pline*, & on fe pavana dans le quartier de l'univerfité.

## AXE.

D'Où vient que l'axe de la terre n'eft pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi fe relève-t-il vers le nord, & s'abaiffe-t-il vers le pole auftral dans une pofition qui ne parait pas naturelle, & qui femble la fuite de quelque dérangement, ou d'un période d'un nombre prodigieux d'annees ?

Eft-il bien vrai que l'écliptique fe relève continuellement par un mouvement infenfible vers l'équateur ; & que l'angle que forment ces deux lignes foit un peu diminue depuis deux mille années ?

Eft-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur ; que les Egyptiens l'ayent dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté ? Ce mouvement de l'écliptique formerait un période d'environ deux millions d'années ; ce n'eft point cela qui effraye ; car la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-neuf mille ans, qui fait la preceffion des équinoxes ; & il eft auffi aifé à la nature de produire une rotation de vingt mille fiecles, qu'une rotation de deux cent quatre-vingt-dix fiécles.

On s'eft trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, felon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition, dont parle *Hérodote*, n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique ; c'eft toute autre chofe.

Les prétendus favans d'Egypte difaient que le foleil, dans l'efpace de onze mille années, s'était cou-

ché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coincidé ensemble, quand toute la terre aurait eu la sphère droite, & que partout les jours eussent été égaux aux nuits, le soleil ne changerait pas pour cela son coucher & son lever. La terre aurait toûjours tourné sur son axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient & dansaient à la suite d'*Osiris*, avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieuës pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui criérent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi *Psaméticus* qui donna sa fille à un voleur pour le récompenser de lui avoir pris son argent très adroitement, &c. &c. &c. &c. &c.

Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine, (à *Hippocrate* près) ancienne géographie, ancienne métaphysique, tout cela n'est qu'ancienne absurdité, qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, sans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie concernant la physique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

# BABEL.

BAbel signifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père*, *la puissance de* DIEU, *la porte de* DIEU, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babilone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appellèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour du père* DIEU.

*Joseph* à la vérité dit, que Babel signifiait *confusion*. Calmet dit après d'autres, que *Bilba*, en caldéen, signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appellé *Lutèce* à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *St. Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jacult*, lui en donnait quatre-vingt & un mille. *Paul Lucas* en a vu les restes, & c'est bien voir à lui; mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de Noé, (a) ayant *partagé entr'eux les isles des nations*, *s'établissant en divers pays dont chacun eut sa langue*, *ses familles & son peuple particulier*, tous les hommes se trouvèrent ensuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour*, *en disant*: (b) *Rendons notre*

(a) Genèse ch. X. v. 5. (b) Ch. XI. v. 2 & 4.

*nom célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la terre.*

La Geneſe parle des états que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la conſtruction de la tour de Babel en 1771; c'eſt-à-dire, cent quinze ans après la deſtruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuſe célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour ſi haute, on eſt effrayé d'un ſi prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, ſelon la Bible, environ quatre cent ans après le déluge; & déja on voyait une ſuite de rois puiſſans en Egypte & en Aſie. *Bochart* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de ſyſtêmes & de mots phéniciens & caldéens qu'ils n'entendent point; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'iſle de Chypre pour Tyr; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après pluſieurs ſiécles, les livres ſacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologiſtes & des étymologiſtes.

Babel eſt Babilone; elle fut fondée, ſelon les hiſtoriens Perſans, (*c*) par un prince nommé *Tâmurath*. La ſeule connaiſſance qu'on ait de ſes anti-

(*c*) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

quités, confifte dans les obfervations aftronomiques de dix-neuf cent trois années, envoyées par *Calliſthène* par ordre d'*Alexandre*, à fon précepteur *Ariſtote.* A cette certitude fe joint une probabilité extrême qui lui eft prefque égale; c'eft qu'une nation qui avait une fuite d'obfervations céleftes depuis près de deux mille ans, était raffemblée en corps de peuple, & formait une puiffance confidérable plufieurs fiécles avant la première obfervation.

Il eft trifte qu'aucun des calculs des anciens auteurs prophanes ne s'accorde avec nos auteurs facrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques affignées au déluge, n'ait eté connu ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babiloniens, ni des Grecs.

Il n'eft pas moins trifte qu'il ne foit refté fur la terre, chez les auteurs prophanes, aucun veftige de la tour de Babel: rien de cette hiftoire de la confufion des langues ne fe trouve dans aucun livre: cette avanture fi mémorable fut auffi inconnue de l'univers entier que les noms de *Noé*, de *Matuſalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve.*

Cet embarras afflige notre curiofité. *Hérodote* qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Rébu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod.* Le nom de *Nembrod* eft inconnu à toute l'antiquité prophane; il n'y a que quelques Arabes & quelques Perfans modernes qui ayent fait mention de *Nembrod* en falfifiant les livres des Juifs. Il ne nous refte, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de fiécles; mais heureufement c'eft un guide infaillible.

*Hérodote* qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de fon tems, qui était celui

de la plus grande puiſſance des Perſes ſouverains de Babilone, toutes les citoyennes de cette ville immenſe étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Milyta*, déeſſe qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour ſe proſtituer aux étrangers; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent comme un tribut ſacré qu'on payait à la déeſſe.

Ce conte des *Mille & une nuit* reſſemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page ſuivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cent ſoixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caſpienne. Que diriez-vous de *Mézerai* s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cent ſoixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de ſa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie ſe préſenter à l'égliſe de Ste. Geneviéve, & de ſe proſtituer à tous les paſſans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable eſt encor plus abſurde dans le ſiécle des *Xerxès* où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le ferait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands ſeigneurs étaient ſoigneuſement gardées par des eunuques. Cet uſage ſubſiſtait de tems immémorial. On voit même dans l'*Hiſtoire juive*, que lorſque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi; (*d*) *Samuel*, pour les en détourner & pour conſerver ſon autorité, dit, qu'*un roi les tyranniſera, qu'il prendra la dixme des vignes & des blés pour donner à ſes eunuques*. Les rois accomplirent cette prédiction, car il eſt dit dans le troiſiéme livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques; & dans

(*d*) Livre I. des Rois ch. VIII. v. 15. ch. XXII. v. 9. ch. VIII. v. 6. ch. IX. v. 32. ch. XXIV. v. 12. & ch. XXV. v. 19.

le quatriéme, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim* & *Sédékias* en avaient auſſi.

Il eſt parlé longtems auparavant dans la Geneſe des eunuques du pharaon, (*e*) & il eſt dit que *Putiphar*, à qui *Joſeph* fut vendu, était eunuque du roi. Il eſt donc clair qu'on avait à Babilone, une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faiſait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babilone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaſte bordel comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainſi que tous les autres contes dans ce goût, ſont aujourd'hui ſi décriés par tous les honnêtes gens, la raiſon a fait de ſi grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croyent plus ces ſottiſes; *non eſt vetula quæ credat, nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'eſt trouvé de nos jours qu'un ſeul homme qui, n'étant pas de ſon ſiécle, a voulu juſtifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute ſimple. Il veut prouver que les princeſſes Babiloniennes ſe proſtituaient par pitié au premier venu, parce qu'il eſt dit, dans la ſainte Ecriture, que les Ammonites faiſaient paſſer leurs enfans par le feu en les préſentant à *Moloch*. Mais cet uſage de quelques hordes barbares, cette ſuperſtition de faire paſſer ſes enfans par les flammes, ou même de les brûler ſur des buchers en l'honneur de je ne ſais quel *Moloch*, ces horreurs iroquoiſes d'un petit peuple infame ont-elles quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe & la plus policée de tout l'Orient connu? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera-t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne ou de celle de France?

(*e*) Chap. XXXVII. v. 36.

Il apporte encor en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magiſtrats reſpectables couraient nuds par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premiérement, il n'eſt point dit que ces Romains de qualité couruſſent tout nuds; *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans ſes *Demandes ſur les Romains*, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En ſecond lieu, il ſemble à la manière dont s'exprime le défenſeur des *coutumes infames*, que les dames Romaines ſe trouſſaient pour recevoir les coups de fouet ſur leur ventre nud; ce qui eſt abſolument faux.

Troiſiémement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babilone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi, des ſatrapes & des mages, de ſe vendre & de ſe proſtituer par dévotion aux paſſans.

Quand on ne connaît ni l'eſprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des paſſages de vieux auteurs qui preſque tous ſe contrediſent, il faut alors propoſer ſon ſentiment avec modeſtie; il faut ſavoir douter, ſecouer la pouſſière du collège, & ne jamais s'exprimer avec une inſolence outrageuſe.

*Hérodote*, ou *Ctéſias*, ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait; vous l'avez lu en grec; donc ce fait eſt vrai. Cette manière de raiſonner n'eſt pas celle d'*Euclide*; elle eſt aſſez ſurprenante dans le ſiécle où nous vivons: mais tous les eſprits ne ſe corrigeront pas

ſi-tôt ; & il y aura toûjours plus de gens qui compilent que de gens qui penſent.

Nous ne dirons rien ici de la confuſion des langues arrivée tout-d'un-coup pendant la conſtruction de la tour de Babel. C'eſt un miracle rapporté dans la ſainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle : nous les croyons d'une foi vive & ſincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons ſeulement que la chûte de l'empire Romain a produit plus de confuſion & plus de langues nouvelles que la chûte de la tour de Babel. Depuis le régne d'*Auguſte* juſques vers le tems des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant ſix ſiécles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une ſeule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les loix ſous leſquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin ; & le grec ſervait d'amuſement : le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Aſie mineure, ſûr d'être entendu partout ſur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On ſe trouvait citoyen de toutes les villes, ſur le Danube comme ſur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamaſque qui voyage dans les petits cantons Suiſſes, dont il n'eſt ſéparé que par une montagne, a beſoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'eſt un des plus grands fléaux de la vie.

## BACCHUS.

DE tous les perſonnages véritables ou fabuleux de l'antiquité prophane, *Bacchus* eſt le plus important pour nous. Je ne dis pas par la belle invention

que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les avantures véritables de *Moïse*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte; il est exposé sur le Nil; & c'est de-là qu'il est nommé *Misæs* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pié avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; il grava ses loix sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

*Vossius* est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangelique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encor *Osiris* & *Tiphon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons:

*Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.*
Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape*, est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les juifs passèrent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une

autre preuve qui n'eſt pas canonique, c'eſt que la verge de *Moïſe* pouvait être comparée au ſceptre de Priape; (*a*) *ſceptrum tribuitur Priapo, virga Moſi.* Ces démonſtrations ne ſont pas celles d'*Euclide.*

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cent ans la guerre de Troye, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans ſa cuiſſe.

Nous nous arrêtons à celui qui paſſa pour être né ſur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre reſpect pour les livres ſacrés juifs ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, & enſuite les Grecs n'ayent voulu imiter l'hiſtoire de *Moïſe.* La difficulté conſiſtera ſeulement à ſavoir comment ils auront pu être inſtruits de cette hiſtoire inconteſtable.

A l'égard des Egyptiens, il eſt très vraiſemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïſe*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'hiſtorien *Joſeph* & *Philon* n'auraient pas manqué de ſe prévaloir de ce mot. *Joſeph* dans ſa *réponſe* à *Appion* ſe fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïſe*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un ſeul de ces miracles. Aucun Juif n'a jamais cité un auteur Egyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du paſſage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle ſcandaleux du divin *Moïſe* avec le prophane *Bacchus.*

Il eſt de la plus grande évidence que ſi un ſeul auteur Egyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïſe*, toute la ſynagogue d'Alexandrie, toute l'é-

(*a*) *Demonſt. Evangel.* pag. 79. 87. & 110.

l'église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière, *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire ; c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjugua la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois & les Normands vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le criait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* & de tant de prophètes : l'univers s'est tû cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte Ecriture approuvée par l'église ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la providence, & soumettons-nous.

Les Arabes qui ont toûjours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; & *Joseph* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant

eu ſeulement deſſein de faire mention d'eux dans ſon ouvrage, devint fou pendant trente jours; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des juifs dans une de ſes tragédies. Voilà les excuſes que *Flavien Joſeph* donne dans ſa *réponſe* à *Appion* de ce que l'hiſtoire juive a été ſi longtems inconnue.

Ces livres étaient d'une ſi prodigieuſe rareté, qu'on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire ſous le roi *Joſias*; & cet exemplaire encor avait été longtems oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* ſcribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette avanture arriva, ſelon le quatriéme livre des Rois, ſix cent vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cent ans après *Homère*, & dans les tems les plus floriſſans de la Grèce. Les Grecs ſavaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babilone augmenta encor leur ignorance de leurs propres livres. Il falut qu'*Eſdras* les reſtaurât au bout de ſoixante & dix ans; & il y avait déja plus de cinq cent ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puiſé leurs fables dans l'hiſtoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéreſſans pour le genre-humain. Les avantures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Matuſalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de ſon funeſte ſerpent, de l'arbre de la ſcience, tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus: & ils n'eurent une faible connaiſſance du peuple Juif que longtems après la révolution que fit *Alexandre* en Aſie & en Europe. L'hiſtorien *Joſeph* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de ſa réponſe à *Appion* qui (par parenthèſe) était mort quand il lui répondit: car *Appion* mourut ſous l'empereur *Claude*, & *Joſeph* écrivit ſous *Veſpaſien*.

(*b*) „ Comme le pays que nous habitons eſt éloi-
„ gné de la mer, nous ne nous appliquons point au
„ commerce, & n'avons point de communication avec
„ les autres nations. Nous nous contentons de cul-
„ tiver nos terres qui ſont très fertiles, & travaillons
„ principalement à bien élever nos enfans, parce que
„ rien ne nous paraît ſi néceſſaire que de les inſ-
„ truire dans la connaiſſance de nos ſaintes loix,
„ & dans une véritable piété qui leur inſpire le déſir
„ de les obſerver. Ces raiſons ajoutées à ce que j'ai
„ dit & à cette manière de vie qui nous eſt parti-
„ culière, font voir que dans les ſiécles paſſés nous
„ n'avons point eu de communication avec les Grecs,
„ comme ont eu les Egyptiens & les Phéniciens.......
„ Y a-t-il donc ſujet de s'étonner que notre nation
„ n'étant point voiſine de la mer, n'affectant point
„ de rien écrire, & vivant en la manière que je l'ai
„ dit, elle ait été peu connue? "

Après un aveu auſſi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de ſa nation qui ait jamais écrit, on voit aſſez qu'il eſt impoſſible que les anciens Grecs euſſent pris la fable de *Bacchus* dans les livres ſacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le ſacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'avanture d'*Euridice* &c.: la quantité d'anciens récits qui ſe reſſemblent eſt prodigieuſe, Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en hiſtoire? Serait-ce par le don de l'invention? Serait-ce par la facilité de l'imitation? Serait-ce parce que les beaux eſprits ſe rencontrent? Enfin, DIEU l'a permis; cela doit ſuffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs ayent dit les mêmes choſes que les Juifs? Ne liſons l'ancien Teſtament que pour nous préparer au nouveau; & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfai-

(*b*) Réponſe de *Joſeph*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*. chap. V.

ſance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

## DE BACON,

### ET DE L'ATTRACTION.

LE plus grand ſervice peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philoſophie, a été de deviner l'attraction.

Il diſait ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, dans ſon livre de *la nouvelle méthode de ſavoir*,

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une eſpèce „ de force magnétique qui opère entre la terre & „ les choſes peſantes, entre la lune & l'océan, en„ tre les planètes.... Il faut ou que les corps gra„ ves ſoient pouſſés vers le centre de la terre, ou „ qu'ils en ſoient mutuellement attirés; &, en ce „ dernier cas, il eſt évident que plus les corps en „ tombant s'approchent de la terre, plus fortement „ ils s'attirent..... Il faut expérimenter ſi la même „ horloge à poids ira plus vîte ſur le haut d'une „ montagne ou au fond d'une mine. Si la force des „ poids diminue ſur la montagne & augmente dans „ la mine, il y a apparence que la terre a une vraie „ attraction. "

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété univerſelle de la matière, cette cauſe qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le ſoleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée par le grand *Newton*; mais quelle ſagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir ſoupçonnée lorſque perſonne n'y penſait?

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes quoique tout fût plein ; ce n'est pas de la matière globuleuse formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces grotesques furent reçus pendant quelque tems chez les curieux ; c'était un très mauvais roman ; non-seulement il réussit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli* & un très petit nombre de sages, il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorsqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation & ses loix, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers ressorts de la nature, ne sont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les causes du mouvement, du ressort, de la génération, de l'immutabilité des espèces, du sentiment, de la mémoire, de la pensée, ne sont-elles pas très occultes ?

*Bacon* soupçonna, *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage en démontrant les loix de l'attraction pour dire qu'il en ignorait la cause ; il ajouta que c'était peut-être une impulsion, peut-être une substance légère prodigieusement élastique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiser par ces *peut-être*, les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de

ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encor fort à la mode.

„ On voit l'or, le plomb, le papier, la plume tom-
„ ber également vîte & arriver au fond du récipient en
„ même tems dans la machine pneumatique.

„ Ceux qui tiennent encor pour le plein de *Des-*
„ *cartes*, pour les prétendus effets de la matière sub-
„ tile, ne peuvent rendre aucune bonne raison de
„ ce fait; car les faits sont leurs écueils. Si tout
„ était plein, quand on leur accorderait qu'il pût y
„ avoir alors du mouvement, (ce qui est absolument
„ impossible) au-moins cette prétendue matière sub-
„ tile remplirait exactement le récipient, elle y serait
„ en aussi grande quantité que de l'eau ou du mer-
„ cure qu'on y aurait mis : elle s'opposerait au-moins
„ à cette descente si rapide des corps : elle résiste-
„ rait à ce large morceau de papier selon la surface
„ de ce papier, & laisserait tomber la balle d'or ou
„ de plomb beaucoup plus vîte. Mais ces chûtes se
„ font au même instant; donc il n'y a rien dans le
„ récipient qui résiste; donc cette prétendue matière
„ subtile ne peut faire aucun effet sensible dans ce
„ récipient; donc il y a une autre force qui fait la
„ pesanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reste une matière subtile
„ dans ce récipient, puisque la lumière le pénètre.
„ Il y a bien de la différence; la lumière qui est
„ dans ce vase de verre n'en occupe certainement
„ pas la cent milliéme partie; mais, selon les carté-
„ siens, il faut que leur matière imaginaire remplisse
„ bien plus exactement le récipient que si je le sup-
„ posais rempli d'or, car il y a beaucoup de vide dans
„ l'or; & ils n'en admettent point dans leur ma-
„ tière subtile.

„ Or, par cette expérience, la piéce d'or qui pèse „ cent mille fois plus que le morceau de papier, „ est descendue aussi vîte que le papier ; donc la „ force qui l'a fait descendre a agi cent mille fois „ plus sur lui que sur le papier ; de même qu'il fau„ dra cent fois plus de force à mon bras pour re„ muer cent livres que pour remuer une livre ; donc „ cette puissance qui opère la gravitation agit en „ raison directe de la masse des corps. Elle agit en „ effet tellement sur la masse des corps, non selon „ les surfaces, qu'un morceau d'or réduit en poudre, „ descend dans la machine pneumatique aussi vîte „ que la même quantité d'or étendue en feuille. „ La figure du corps ne change ici en rien leur gra„ vité ; ce pouvoir de gravitation agit donc sur la „ nature interne des corps, & non en raison des „ superficies.

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités pres„ santes que par une supposition aussi chimérique „ que les tourbillons. On suppose que la matière „ subtile prétendue, qui remplit tout le récipient, „ ne pèse point. Etrange idée, qui devient absurde „ ici ; car il ne s'agit pas dans le cas présent d'une „ matière qui ne pèse pas, mais d'une matière „ qui ne résiste pas. Toute matière résiste par „ sa force d'inertie. Donc si le récipient était „ plein, la matière quelconque qui le remplirait „ résisterait infiniment ; cela paraît démontré en ri„ gueur.

„ Ce pouvoir ne réside point dans la prétendue „ matière subtile. Cette matière serait un fluide ; „ tout fluide agit sur les solides en raison de leurs „ superficies ; ainsi le vaisseau présentant moins de „ surface par sa proue, fend la mer qui résisterait „ à ses flancs. Or quand la superficie d'un corps est „ le quarré de son diamètre, la solidité de ce corps „ est le cube de ce même diamètre ; le même pou-

„ voir ne peut agir à la fois en raiſon du cube &
„ du quarré ; donc la peſanteur, la gravitation n'eſt
„ point l'effet de ce fluide. De plus, il eſt impoſ-
„ ſible que cette prétendue matière ſubtile ait d'un
„ côté aſſez de force pour précipiter un corps de
„ cinquante-quatre mille pieds de haut en une mi-
„ nute, ( car telle eſt la chûte des corps ) & que de
„ l'autre elle ſoit aſſez impuiſſante pour ne pouvoir
„ empêcher le pendule du bois le plus léger de
„ remonter de vibration en vibration dans la ma-
„ chine pneumatique dont cette matière imaginaire
„ eſt ſuppoſée remplir exactement tout l'eſpace. Je
„ ne craindrai donc point d'affirmer ; que, ſi l'on
„ découvrait jamais une impulſion, qui fût la cauſe
„ de la peſanteur des corps vers un centre, en un
„ mot, la cauſe de la gravitation, de l'attraction uni-
„ verſelle, cette impulſion ſerait d'une toute autre
„ nature que celle qui nous eſt connue. "

Cette philoſophie fut d'abord très mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aſpect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction eſt utile ; mais l'auteur du *Spectacle de la nature*, n'a-t-il pas un peu outré ce ſervice rendu à l'eſprit humain, lorſqu'à la fin de ſon *Hiſtoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons ſur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molière* ?

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *ſe tenir en repos que d'exercer laborieuſement ſa géométrie à calculer & à meſurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il eſt pourtant aſſez reconnu que *Galilée*, *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque choſe. Ce diſ-

(*a*) Tom. II. pag. 299.

cours de Mr. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que Mr. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave Italien qui disait: *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruise?*

*Pluche* va plus loin, (*b*) il raille; il demande comment un homme dans une encognure de l'église Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille?

*Huyghens* & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre est un peu applatie vers les poles. Vient un *Pluche* qui vous dit froidement, (*c*) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les loix mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitiéme; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres ayent environ cent soixante & dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante & dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collège, dit ces propres paroles: „ Si l'attraction a pu „ élargir l'équateur . . . . qui empêchera de demander „ si ce n'est pas l'attraction qui a mis en saillie le de- „ vant du globe de l'œil, ou qui a élancé au milieu „ du visage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on „ appelle *le nez?* (*d*) "

(*b*) Pag. 300.
(*c*) Pag. 319.
(*d*) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus physique*, avança cette étrange opinion.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'*Hiſtoire du ciel* & le *Spectacle de la nature* contiennent de très bonnes choſes pour les commençans, & que les erreurs ridicules prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aiſément égarer des eſprits qui ne ſont pas encor formés.

## BADAUT.

QUand on dira que *badaut* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon tems*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux que *badaut* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui ſe diſent des injures, ou un charretier dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne reléveront pas. Il y a des badauts partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

(*a*) *Bacci pur bocca curioſa e ſcaltra*
*O ſeno, ò fronte, ò mano: unqua non ſia*
*Che parte alcuna in bella donna bàcci,*
*Che bacçiatrice ſia*
*Se non la bocca; ove l'una alma & l'altra*
*Corre, e ſi baccia anche ella, e con vivaci*
*Spiriti pellegrini*
*Dà vita al bel téſoro,*
*Di bacianti rubini &c.*

# BAISER.

J'En demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux auxquels il ne convient guères.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du tems de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la *Mère coquette* de Quinault demande des baisers à Laurette : elle lui dit ;

*Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte ;*
*Je t'ai baisé deux fois.*

Champagne lui répond,

*Quoi, tu baises par compte ?*

Les valets demandaient toûjours des baisers aux soubrettes ; on se baisait sur le théatre. Cela était d'ordinaire très fade & très insupportable, surtout dans des acteurs assez vilains, qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor Fido* ; il y a un chœur entier où il n'est parlé que de baisers (*a*) ; & la piéce n'est

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers dans votre ardente flamme,
Si vous pressez belle gorge & beaux bras,
C'est vainement ; ils ne les rendent pas.
Baisez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame se colle aux lévres de rubis,
Aux dents d'yvoire, à la langue amoureuse,
Ame contre ame alors est fort heureuse.
Deux n'en font qu'une ; & c'est un paradis.

fondée que ſur un baiſer que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu du Colin-Maillard, *un baccio molto ſaporito.*

On connaît le chapitre ſur les baiſers, dans lequel *Jean de la Caza* archevêque de Bénévent dit, qu'on peut ſe baiſer de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conſeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiſer était une manière de ſaluer très ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés avant de tuer *Céſar*, lui baiſèrent le viſage, la main & la poitrine. *Tacite* dit, que lorſque ſon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiſer, ne lui dit rien, & le laiſſa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à ſaluer ſon ſupérieur en le baiſant, appliquait ſa bouche à ſa propre main, & lui envoyait ce baiſer qu'on lui rendait de même ſi on voulait.

On employait même ce ſigne pour adorer les Dieux. *Job*, dans ſa *parabole*, (*b*) qui eſt peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit, „ qu'il n'a point „ adoré le ſoleil & la lune comme les autres Arabes, „ qu'il n'a point porté ſa main à ſa bouche en regar- „ dant ces aſtres.

Il ne nous eſt reſté, dans notre Occident, de cet uſage ſi antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enſeigne encor dans quelques petites villes aux enfans, de baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie.

C'était une choſe horrible de trahir en baiſant; c'eſt ce qui rend l'aſſaſſinat de *Céſar* encor plus odieux.

(*b*) *Job* chap. XXXI.

Nous connaiſſons aſſez les baiſers de *Judas* ; ils ſont devenus proverbe.

*Joab*, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza* autre capitaine, lui dit ; (*c*) *Bon jour mon frère, & il prit de ſa main le menton d'Amaza pour le baiſer, & de l'autre main il tira ſa grande épée & l'aſſaſſina d'un ſeul coup, ſi terrible que toutes ſes entrailles lui ſortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiſer dans les autres aſſaſſinats aſſez fréquens qui ſe commirent chez les Juifs, ſi ce n'eſt peut-être les baiſers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne* avant de lui couper la tête dans ſon lit lorſqu'il fut endormi ; mais il n'en eſt pas fait mention, & la choſe n'eſt que vraiſemblable.

Dans une tragédie de *Shakeſpear* nommée *Othello*, cet *Othello* qui eſt un Nègre, donne deux baiſers à ſa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens ; mais des partiſans de *Shakeſpear* diſent que c'eſt la belle nature, ſurtout dans un Nègre.

Lorſqu'on aſſaſſina *Jean Galeas Sforza* dans la cathédrale de Milan le jour de St. Etienne, les deux *Médicis* dans l'égliſe de la Reparata, l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres ; du moins on ne les baiſa pas.

Il y avait chez les anciens je ne ſais quoi de ſymbolique & de ſacré attaché au baiſer, puiſqu'on baiſait les ſtatues des Dieux & leurs barbes, quand les ſculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés ſe baiſaient aux myſtères de *Cérès* en ſigne de concorde.

(*c*) Liv. II. des Rois chap. II.

Les premiers chrêtiens & les premières chrêtiennes se baisaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère & de sœur, *agion filéma*. Cet usage dura plus de quatre siécles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* & de *sœur*, qui attirèrent longtems aux chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone* & dans d'autres auteurs prophanes que les dissolus se nommaient *frère* & *sœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire Romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrêtiennes différentes, comme il y en eut neuf chez

(*d*) En voici la traduction littérale en latin : (*) „ Postquam „ enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum, „ insuper blasphemiam suam in cœlum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir fluxum à masculo in proprias suas manus, & stant ad cœlum intuentes, & immundiciam in manibus habentes, & precantur nimirum stratiotici quidem & gnostici appellati, ad patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent & dicunt : offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immundiciam, & dicunt, hoc est corpus CHRISTI, & hoc est pascha. Ideo patiuntur corpora nostra, & coguntur confiteri passionem CHRISTI. Eodem verò modo etiam de fœmina, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsa immunditiei sanguinem acceptum in communi edunt ; & hic est (inquiunt) sanguis „ CHRISTI.

*Traduction française.*

„ Après s'être tous prostitués, ils étalent leur infamie à „ la face du ciel. Les hommes & les femmes mettent dans „ leurs mains la liqueur qu'ils ont répandue. Ils les élèvent

(*) *Epiphane* contra hæres. liv. I. tom. II.

les Juifs en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut d'abord si honorable & qui signifiait *savant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'hérésie. *St. Epiphane* au troisiéme siécle prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari disait à sa femme, en lui présentant un jeune initié, *Fais l'agape avec mon frère;* & qu'ils faisaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française (*d*) ce que *St. Epiphane* ajoute en grec. Nous dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle; & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

» en se tenant debout; & tant stratiotiques que gnostiques ils
» adressent en cette posture leurs prières à DIEU qu'ils ap-
» pellent le père de l'univers; ils lui offrent la semence qui
» est dans leurs mains; & ils disent, nous te présentons cette
» offrande du corps de CHRIST; c'est ainsi qu'ils le man-
» gent en avalant avec lui leur propre semence; & ils di-
» sent, c'est-là le corps de CHRIST, c'est la pâque; c'est
» pourquoi nos corps souffrent & sont contraints de con-
» fesser la passion de CHRIST. Si une femme de cette com-
» munauté a ses règles, ils prennent ce sang, ils en boivent
» avec elle: c'est, disent-ils, le sang de CHRIST. «

Comment *St. Epiphane* osa-t-il reprocher des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes si elle n'avait pas donné lieu à ses accusations? & comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens? Ou *St. Epiphane* était le plus extravagant des calomniateurs, ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infames, & en même tems les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre église triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-même, à nous faire sentir notre extrême misère.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, & en s'appellant *mon frère*, *ma sœur* ; c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume de baiser sur la bouche, les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France où les dames eurent toûjours plus de liberté que partout ailleurs ; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y a point d'usage si général, que le hazard & l'habitude n'y ayent mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (*f*) *& injurieuse à nos dames d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères. Coutume longtems introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquiéme paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas ; tant

(*f*) Liv. III. chap. V.

tant la nature a tout préparé avec l'induſtrie la plus délicate ; les petites glandes des lèvres, leur tiſſu ſpongieux, leurs mammelons veloutés, leur peau fine, chatouilleuſe, leur donne un ſentiment exquis & voluptueux, lequel n'eſt pas ſans analogie avec une partie plus cachée & plus ſenſible encore. La pudeur peut ſouffrir d'un baiſer longtems ſavouré entre deux piétiſtes de dix-huit ans.

Il eſt à remarquer que l'eſpèce humaine, les tourterelles & les pigeons, ſont les ſeules qui connaiſſent les baiſers ; de-là eſt venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abuſé. Le baiſer deſtiné par la nature à la bouche, à été proſtitué ſouvent à des membranes qui ne ſemblaient pas faites pour cet uſage. On ſait de quoi les templiers furent accuſés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce ſujet intéreſſant, quoique Montagne diſe, *Il en faut parler ſans vergogne ; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir, & nous n'oſerions prononcer qu'entre les dents choſes agréables.*

## BALA, BATARDS.

BAla ſervante de *Rachel*, & *Zelpha* ſervante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob* ; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, auſſi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux ſœurs *Lia* & *Rachel*. Il eſt vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au-lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

*Thierri* bâtard de *Clovis*, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par ſon père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, & n'ont point d'état. En France, depuis longtems, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome; mais il est prince sans difficulté dès que le roi le reconnaît pour le fils de son péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres; & la raison est que leurs pères n'en avaient point; mais on les appella depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuse *Marozie*: mais un exemple n'est pas une loi.

## BANNISSEMENT.

BAnnissement à tems ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas bien longtems, du ressort de la jurisdiction, un petit voleur, un petit faussaire, un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur, grand faussaire, & meurtrier dans une autre jurisdiction. C'est comme si nous jettions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres.

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se sont fort tourmentés, pour savoir au juste si un homme

qu'on a banni de sa patrie est encor de sa patrie. C'est à-peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encor un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens ? Il y en a mille exemples. Combien de protestans Français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères ! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encor pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni ; car après tout, il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger, que de la tirer pour de l'argent.

## BANQUEROUTE.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seiziéme siécle. La grande raison c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinassent ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute* ; on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *banco-rotto*, *bancarotta*, *gambarotta & la justicia non impicar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change; & quand il avait mal fait ses affaires, qu'il se déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très galant homme. On n'avait rien à lui dire, son banc était cassé, *banco rotto*, *banca rotta*; il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens & frustrer ses créanciers, pourvu qu'il s'assît le derrière nud sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les caffés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a falu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, & les coupables partout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1586; mais ces édits renouvellés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est deshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses

biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier soit un fort mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*; &, pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une jurisdiction de marchands très experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toûjours été plus occupés des loix du royaume que de la finance. Comme l'état faisait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingt mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encor une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une di-

gnité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toûjours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.

## BAPTÊME.

NOus ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de tems immémorial, se plongeaient, & se plongent encor dans le Gange. Les hommes qui se conduisent toûjours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

*O nimium faciles qui tristia crimina cædis*
*Fluminea tolli posse putatis aqua.*

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingt ans, traduisit comiquement ces deux vers:

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple Hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appellés *prosélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision; mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les prosélytes de justice étaient circoncis &

(*a*) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces

baptifés ; on baptifait auffi les femmes profélytes, toutes nues, en préfence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophêtes les plus vénérés par le peuple. C'eft pourquoi on courut à *St. Jean* qui baptifait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même qui ne baptifa jamais perfonne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet ufage ayant été longtems un acceffoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même ; il devint le principal rite & le fceau du chriftianifme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérufalem furent tous juifs. Les chrêtiens de la Paleftine conferverent très longtems la circoncifion. Les chrêtiens de *St. Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plufieurs autres fociétés chrêtiennes appliquèrent un cautère au baptifé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de St. Jean-Baptifte, rapportées par St. Luc ; *Je baptife par l'eau, mais celui qui vient après moi baptifera par le feu.*

Les feleuciens, les herminiens & quelques autres en ufaient ainfi. Ces paroles, *il baptifera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plufieurs opinions fur le baptême de feu dont *St. Luc* & *St. Matthieu* parlent. La plus vraifemblable, peut-être, eft que c'était une allufion à l'ancienne coutume des dévots à la déeffe de Syrie, qui après s'être plongés dans l'eau s'imprimaient fur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était fuperftition chez les miférables hommes ; & JESUS fubftitua une cérémonie facrée, un fymbole efficace & divin à ces fuperftitions ridicules. (*a*)

marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déeffe. Voyez le chapitre de la déeffe de Syrie

Dans les premiers fiécles du chriftianifme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Conftantin* en eft une affez forte preuve. *St. Ambroife* n'était pas encor baptifé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour fe mettre dans le bain facré.

## DU BAPTÊME DES MORTS.

On baptifa auffi les morts. Ce baptême eft conftaté par ce paffage de *St. Paul* dans fa lettre aux Corinthiens : *Si on ne reffufcite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'eft ici un point de fait. Ou l'on baptifait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de fes amis & de fes parens.

*St. Epiphane* & *St. Chryfoftome* nous apprennent que dans quelques fociétés chrétiennes, & principalement chez les marcionites, on mettait un vivant fous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptifé; le vivant répondait oui; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée; *St. Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire,

écrit par un initié & inféré dans *Lucien*. *Plutarque*, dans fon *Traité de la fuperftition*, dit, que cette déeffe donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille &c., dit, (*) *Si vous n'obfervez pas ces commandemens vous ferez maudits &c.... Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans les gras des jambes.* C'eft ainfi que le menfonge était en Syrie l'ombre de la vérité hé-

(*) Chap. XXVIII. v. 35.

il s'en fert comme d'un argument invincible qui prouve la réfurrection.

## Du baptême d'aspersion.

Les Grecs confervèrent toûjours le baptême par immerfion. Les Latins, vers la fin du huitiéme fiécle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immerfion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, fubftituèrent la fimple afperfion; ce qui les fit fouvent anathématifer par l'églife grecque.

On demanda à *St. Cyprien* évêque de Carthage, fi ceux-là étaient réellement baptifés, qui s'étaient fait feulement arrofer tout le corps? Il répond dans fa foixante & feiziéme lettre, „ que plufieurs églifes „ ne croyaient pas que ces arrofés fuffent chrêtiens; „ que pour lui il penfe qu'ils font chrêtiens, mais „ qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux „ qui ont été plongés trois fois felon l'ufage. "

On était initié chez les chrêtiens dès qu'on avait été plongé; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il falait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'églife s'affurât de la fidélité des nouveaux chrêtiens, & que les myftères ne fuffent point divulgués. C'eft pourquoi, dans les premiers fiécles, les gentils furent généralement auffi mal inf-

braïque qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineufe.

Le baptême par le feu, c'eft-à-dire ces ftigmates, etaient prefque partout en ufage. Vous lifez dans Ezéchiel; (**) *Tuez tout*, *vieillards*, *enfans*, *filles*, *excepté ceux qui feront marqués du thau*. Voyez dans l'Apocalypfe, (†) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres jufqu'à ce que nous ayons marqué les ferviteurs de* DIEU *fur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(**) Chap. IX. v. 9.

(†) Chap. VII. v. 4 & 5.

truits des myſtères des chrêtiens que ceux-ci l'étaient des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

*Cyrille* d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainſi : *Je parlerais du baptême, ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvînt à ceux qui ne ſont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ſes myſtères, ſes aſſociations, ſes catéchumènes, ſes initiés, ſes profès. Chaque ſecte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ſes pénitens une nouvelle vie. *Initium novæ vitæ*, & de-là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrêtiens & des chrêtiennes était d'être plongés tout nuds dans une cuve d'eau froide ; la rémiſſion de tous les péchés était attachée à ce ſigne. Mais la différence entre le baptême chrêtien & les cérémonies grecques, ſyriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le menſonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le ſecond ſiécle, on commença à baptiſer des enfans ; il était naturel que les chrêtiens déſiraſſent que leurs enfans, qui auraient été damnés ſans ce ſacrement, en fuſſent pourvus. On conclut enfin, qu'il falait le leur adminiſtrer au bout de huit jours ; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'égliſe grecque eſt encor dans cet uſage.

Ceux qui mouraient dans la première ſemaine étaient damnés, ſelon les pères de l'égliſe les plus rigoureux. Mais *Pierre Chriſologue* au cinquiéme ſiécle imagina les *limbes*, eſpèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfans morts ſans baptême, & où les patriarches reſtaient avant la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers. De ſorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était deſcendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose ? & on a décidé qu'il falait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

L'empereur *Julien* le philosophe, dans son immortelle satyre des *Césars*, met ces paroles dans la bouche de *Constance* fils de *Constantin* : „ Quiconque se „ sent coupable de viol, de meurtre, de rapine, de „ sacrilège & de tous les crimes les plus abominables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera „ net & pur. " Cette critique paraît très injuste ; car non-seulement chez les chrétiens, mais chez tous les autres peuples qui recevaient l'initiation du baptême, il falait que le baptême fût accompagné du repentir & d'une pénitence ; l'eau ne lavait l'ame qu'en qualité de symbole ; c'était la vertu qui devait la purifier. Voyez *Expiation*.

A l'égard des enfans incapables de pécher, le baptême seul les purifiait. Il ne faut pas oublier que dans le siécle passé il s'éleva une petite secte de quelques fanatiques qui prétendirent qu'on devait tuer tous les enfans nouvellement baptisés, que c'était leur faire le plus grand bien possible, en les préservant des crimes qu'ils auraient commis s'ils avaient vécu, & en leur procurant la vie éternelle. On sait assez qu'il n'y a rien de si saint que les hommes n'ayent corrompu.

Les anabaptistes & quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne falait baptiser, initier personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre, disent-ils, qu'on sera de la société chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain : mais c'est

un abus d'un ancien uſage. Cette précaution était très convenable dans le premier établiſſement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes venaient ſe préſenter aux premiers diſciples pour être reçus dans la ſociété, pour avoir part aux aumônes, ils avaient beſoin d'une caution qui répondît de leur fidélité; il falait s'aſſurer d'eux; ils juraient d'être à vous: mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs; chrêtien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer; mais cette raiſon qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrêtiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux loix & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latine à la communion grecque; l'uſage était dans le ſiécle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles: *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore & durera longtems dans les provinces.

## BARAC ET DÉBORA,

### ET PAR OCCASION DES CHARS DE GUERRE.

NOus ne prétendons point diſcuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple Juif, pourquoi étant chef, il laiſſa commander ſon armée par une femme; ſi cette femme nommée *Débora* avait épouſé *Lapidoth*; ſi elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même ſa fille ou ſa mère; ni quel jour ſe donna la bataille du Thabor en Galilée entre cette *Débora* & le

capitaine *Sizara* général des armées du roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cent mille fantaſſins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, ſi l'on en croit l'hiſtorien *Joſeph.* (*a*)

Nous laiſſerons même ce *Jabin* roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand Turc. Nous plaignons beaucoup la deſtinée de ſon grand-viſir *Sizara* qui ayant perdu la bataille en Galilée, ſauta de ſon chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied pour courir plus vîte. Il alla demander l'hoſpitalité à une ſainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête, quand il fut endormi. Nous en ſommes très fâchés; mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit: nous voulons parler des chariots de guerre.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cent pas. Il eſt à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ſes trois cent mille hommes en bataille; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point des chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes: mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

*Confucius*, ou plutôt *Confutſé* dit poſitivement, (*b*) que de tems immémorial les vice-rois des provinces

(*a*) Antiq. jud. liv. V. (*b*) Liv. III.

de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage longtems avant la guerre de Troye, puisqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babilone; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques & de faulx: mais quand on y fut accoutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveller cette ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'état fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourait s'en servir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait inutile & même dangereuse, dans un tems où le canon seul gagne les batailles. Il fut repliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvellé des Perses.

# BARBE.

TOus les naturaliſtes nous aſſurent que la ſécrétion qui produit la barbe, eſt la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe; parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans leſquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de la barbe au menton. On ajoute que la plûpart des impuiſſans n'ont point de barbe, par la raiſon qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaiſſeaux abſorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils ſous le menton, ſur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les ſinges; on prétend que ce ſont les plus dignes de propager leur eſpèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout; & on leur fait ſouvent beaucoup trop d'honneur, ainſi qu'à certaines dames qui ſont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait eſt que les hommes & les femmes ſont tous velus de la tête aux pieds; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela eſt égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui ſoient abſolument ſans poil. La ſeule différence, ſurtout dans nos climats froids, c'eſt que les poils des dames, & ſurtout des blondes, ſont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a auſſi beaucoup d'hommes, dont la peau ſemble très unie; mais il en eſt d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité conſtante entre le poil & la liqueur ſéminale, ne peut guère ſe conteſter dans notre hémiſphère. On peut ſeulement demander pourquoi les eunuques & les impuiſſans étant ſans barbe ont pour-

tant des cheveux ? La chevelure ferait-elle d'un autre genre que la barbe, & que les autres poils ? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale ? Les eunuques ont des fourcils & des cils aux paupières ; voilà encor une nouvelle exception. Cela pourait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe eft dans les tefticules. Il y a toûjours quelques difficultés qui arrêtent tout court les fuppofitions les mieux établies. Les fyftêmes font comme les rats qui peuvent paffer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémifphère entier qui femble dépofer contre l'union fraternelle de la barbe & de la femence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque ftature qu'ils foient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil fur le corps, excepté les fourcils & les cheveux. J'ai des atteftations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, converfé, combattu avec trente nations de l'Amérique feptentrionale ; ils atteftent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil fur le corps, & ils fe moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, fe copiant les uns les autres, difent que les Américains ne font fans poil que parce qu'ils fe l'arrachent avec des pinces ; comme fi *Chriftophe Colomb*, *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaiffeaux de ces petites pincettes avec lefquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient diftribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru longtems que les Efquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde : mais on m'affure qu'ils font imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainfi que dans notre continent barbu. La virilité n'eft point attachée en Amérique à des poils tirant fur le noir ou fur le jaune. Il y a donc une différence fpécifique entre ces bipèdes & nous, de même que

que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne ſont pas de la même eſpèce que nos lions d'Afrique.

Il eſt à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié ſur leur conſidération pour la barbe. Le mariage chez eux a toûjours été, & eſt encor l'époque de la vie où l'on ne ſe raſe plus le menton. L'habit long & la barbe impoſent du reſpect. Les Occidentaux ont preſque toûjours changé d'habit, &, ſi on l'oſe dire, de menton. On porta des mouſtaches ſous *Louis XIV* juſques vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis longtems paſſée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par reſpect pour les uſages de leurs pères, ſe faiſaient raſer, tandis que les courtiſans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambaſſade, priaient ſes confrères de ſouffrir qu'il laiſſât croître ſa barbe ſans qu'on ſe moquât de lui dans la chambre des comptes, ou des enquêtes. En voilà trop ſur les barbes.

# BATAILLON.

## ORDONNANCE MILITAIRE.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été ſucceſſivement compoſé, a changé depuis l'impreſſion de l'Encyclopédie, & on changera encor, les calculs par leſquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui

eſt déja à l'article *Bataillon*, & nous n'ajouterons que quelques remarques ſur les propriétés, ou ſur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons ſur quatre hommes de hauteur, leur donne, ſelon pluſieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très faibles : le flottement, ſuite néceſſaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légérement ſur l'ennemi, & la faibleſſe de ſes flancs l'expoſe à être battu toutes les fois que ſes flancs ne ſont pas appuyés ou protégés ; alors il eſt obligé de ſe mettre en quarré, & il devient preſque immobile : voilà, dit-on, ſes défauts.

Ses avantages, ou plutôt ſon ſeul avantage, c'eſt de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le compoſent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compenſe pas ſes défauts, ſurtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui eſt toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus enſuite pour donner & recevoir des coups de fuſil, & l'armée, qui la première s'ennuye de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie françaiſe eſt très bonne, mais le feu de ſon infanterie eſt rarement ſupérieur & fort ſouvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation Françaiſe attaque avec la plus grande impétuoſité, & qu'il eſt très difficile de réſiſter à ſon choc : le même homme qui ne peut pas ſouffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il eſt immobile, & qu'il aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer ou enclouera le canon ; c'eſt ce qu'on a vu pluſieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de

même des Français. Ce ferait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus ; on fait que le maréchal de *Saxe* voulaient réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison, *les Français l'emporteront sur leurs ennemis*, dit Folard, *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la bayonnette avec l'ennemi, &, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons sur un front moins étendu, & en augmenter la profondeur ; ses flancs seraient plus sûrs, sa marche plus prompte, & son attaque plus forte.

(*Cet article est de Mr.* D. P. *officier de l'état major.*)

ADDITION.

Remarquons que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel* secrétaire de Florence. Bataillons sur trois, sur quatre, sur cinq de hauteur ; bataillons marchans à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie, tout est de lui : il apprit à l'Europe l'art de la guerre. On la faisait depuis longtems, mais on ne la savait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes, selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence, & il se réserva pour le conseil.

C'eſt une choſe ſingulière, que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un ſoldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardiſe ſignifie *vigueur alerte*; il veut des yeux vifs & aſſurés dans leſquels il y ait même de la gayeté; le cou nerveux, la poitrine large, le bras muſculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds ſecs, tous ſignes d'agilité & de force.

Mais il veut ſurtout que le ſoldat ait de l'honneur, & que ce ſoit par honneur qu'on le mène. „ La „ guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs; „ & il rappelle le proverbe italien, qui dit, *La* „ *guerre forme les voleurs, & la paix leur dreſſe des* „ *potences.*

*Machiavel* fait très peu de cas de l'infanterie Françaiſe; & il faut avouer que juſqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaiſe. C'était un étrange homme que ce *Machiavel*, il s'amuſait à faire des vers, des comédies, à montrer de ſon cabinet l'art de ſe tuer réguliérement, & à enſeigner aux princes l'art de ſe parjurer, d'aſſaſſiner & d'empoiſonner dans l'occaſion; grand art que le pape *Alexandre VI*, & ſon bâtard *Céſar Borgia* pratiquaient merveilleuſement ſans avoir beſoin de ces leçons.

Obſervons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, ſur tant de différens ſujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'eſt une remarque qu'on a faite ſur *Boileau* même. Il eſt vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme néceſſaire.

# BATARD.

NOus n'ajouterons que deux mots à l'article *Bâtard* de l'Encyclopedie.

En Espagne, les bâtards ont toûjours hérité. Le roi *Henri de Transtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoi qu'il fût enfant illégitime; & cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon*, qui régnait à Naples du tems de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de Dunois signait, *le bâtard d'Orléans*; & l'on a conservé longtems des lettres du duc de Normandie roi d'Angleterre signées, *Guillaume le bâtard*. (Voyez à l'article *Loi* comme toutes les loix & tous les usages se contredisent.)

# BAYLE.

MAis se peut-il que *Louis Racine* ait traité Bayle de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épitre à *Jean-Batiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoi qu'imprimée?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systêmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, Marius dans sa fuite,
Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit Pope, *similé unlike*. Marius n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir;

au contraire, pénétré d'une douleur ſombre & noble, en contemplant la viciſſitude des choſes humaines, il fit cette mémorable réponſe, *Dis au proconſul d'Afrique que tu as vu Marius ſur les ruines de Carthage.* (a)

Nous demandons en quoi *Marius* peut reſſembler à *Bayle*?

On conſent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & *d'homme cruel* à Marius, à Sylla, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à Bayle! *déteſtable plaiſir*, *cœur cruel*, *homme affreux!* il ne falait pas mettre ces mots dans la ſentence portée par *Louis Racine*, contre un philoſophe qui n'eſt convaincu que d'avoir peſé les raiſons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutichiens, & celles de leurs adverſaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait ſe ſouvenir que *Bayle* combattit *Spinoſa* trop philoſophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait reſpecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raiſonner. Mais il était janſéniſte, c'eſt-à-dire, il ſavait les mots de la langue du janſéniſme & les employait au hazard.

Vous appelleriez avec raiſon *cruel & affreux*, un homme puiſſant qui commanderait à ſes eſclaves ſous peine de mort, d'aller faire une moiſſon de froment où il aurait ſemé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laiſſerait mourir de faim les

(a) Il ſemble que ce grand mot ſoit au-deſſus de la penſée de Lucain.

*Solatia fati*
*Carthago Mariuſque tulit, pariterque jacentes,*
*Ignovere Deis.*

Carthage & Marius couchés ſur le même ſable, ſe conſolèrent & pardonnèrent aux Dieux; mais ils ne ſont contens ni dans Lucain, ni dans la réponſe du Romain.

autres ; qui tuerait ſon fils aîné pour laiſſer un gros héritage au cadet. C'eſt-là ce qui eſt affreux & cruel ; *Louis Racine !* On prétend que c'eſt-là le Dieu de tes janſéniſtes : mais je ne le crois pas.

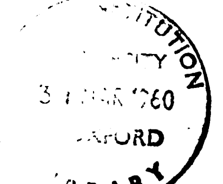
O gens de parti ! gens attaqués de la jauniſſe, vous verrez toûjours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penſeur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philoſophie, adreſſait-il ſa malheureuſe épitre dévote contre le vertueux *Bayle* ? A *Rouſſeau*, à un poëte qui penſait encor moins, à un homme dont le principal mérite avait conſiſté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la ſodomie & la beſtialité, qui traduiſait tantôt un pſaume & tantôt une ordure du moyen de parvenir, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un ſcélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un ſi prodigieux travers ? Le voici ; *Rouſſeau* avait fait des vers pour les janſéniſtes qu'il croyait alors en crédit.

C'eſt tellement la rage de la faction qui s'eſt déchaînée ſur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont heurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philoſophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il eſt leur concitoyen, il eſt de leur ſiécle ; ſa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'eſt la ſource de la haine janſéniſte. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiſet* ni le révérend père *Cauſſin*. C'eſt la ſource de la haine jéſuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant ſon teſtament valide malgré la ſévérité de la loi. La démence de parti ne con-





naît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des Dictionnaires, éloge qui sied pourtant si bien dans celui-ci ; mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

# BDELLIUM.

ON s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison, fleuve du paradis terrestre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or.* Calmet en compilant rapporte que, (*a*) selon plusieurs compilateurs, le bdellium est l'escarboucle, mais que ce pourait bien être aussi du crystal ; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie ; puis il nous avertit que ce sont des capres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochart* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait voir évidemment, dit *Calmet*, que c'est le pays de Colchos : la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses ayent si fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* & de *Jason*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons : tout change dans ce monde : & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'état est toûjours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

(*a*) Notes sur le chap. II. de la Genèse.

# BEAU.

PUisque nous avons cité *Platon* sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer ? On sera peut-être curieux de savoir, comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les mystères sacrés, quand „ il voit un beau visage décoré d'une forme divine, „ ou bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord „ un frémissement secret, & je ne sais quelle crainte „ respectueuse ; il regarde cette figure comme une „ divinité........ quand l'influence de la beauté „ entre dans son ame par les yeux, il s'échauffe ; les „ aîles de son ame sont arrosées, elles perdent leur „ dureté qui retenait leur germe, elles se liquefient ; „ ces germes enflés dans les racines de ses aîles s'efforcent de sortir par toute l'espèce de l'ame, (car „ l'ame avait des aîles autrefois) &c. "

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon* ; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon ? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée, le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront

par du galimatias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétipe du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe ; Que cela est beau ! disait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je ; C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but, lui dis-je ; voilà une belle médecine ? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre : on y joua la même piéce, parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh oh ! dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions, que le beau est souvent très rélatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome ; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin ; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César*, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce & en quarte comme chez nous ; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est prêt de succomber ; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie & achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami ; un fils pour son père ; ..... l'Algonquin, le Français, le

Chinois diront tous que cela eſt fort *beau*, que ces actions leur font plaiſir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de Zoroaſtre; *dans le doute ſi une action eſt juſte, abſtien-toi....*; de celle-ci de Confucius; *oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *Belles*, le donnera ſans héſiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'oſe imiter. Le beau qui ne frappe que les ſens, l'imagination & ce qu'on appelle *l'eſprit*, eſt donc ſouvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'eſt pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade*; mais perſonne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour ſon peuple ne ſoit fort beau, ſuppoſé qu'il ſoit vrai.

Le frère *Attiret*, jéſuite, natif de Dijon, était employé comme deſſinateur dans la maiſon de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maiſon des champs, dit-il dans une de ſes lettres à Mr. *Daſſaut*, eſt plus grande que la ville de Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis, ſur une même ligne; chacun de ces palais a ſes cours, ſes parterres, ſes jardins & ſes eaux; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis & de peintures. Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toiſes de

long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſallons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable ; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cent.

Quand l'empereur donne quelque fête, tous ces bâtimens ſont illuminés en un inſtant ; & de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un caffé, l'autre un cabaret, l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur diſent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes pratiques. Leurs majeſtés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands ſe fâchent & veulent s'en aller ; on les ap-

paiſe : l'empereur achète tout & en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont des ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit & triſte. Des Allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encor une raiſon qui me détermine à ne point faire un traité du *beau.*

## BÉKER,

### OU DU MONDE ENCHANTÉ, DU DIABLE, DU LIVRE D'ENOCH, ET DES SORCIERS.

CE *Baltazar Béker*, très bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encor plus de la préciſion, fit beaucoup de bruit en ſon tems par ſon gros livre du *Monde enchanté.*

Un *Jacques-George de Chauſepié*, prétendu continuateur de *Bayle*, aſſure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raiſons pour croire que ce fut à Franeker. On eſt fort en doute & fort en peine à la cour ſur ce point d'hiſtoire.

Le fait eſt que du tems de *Béker* miniſtre du St. Evangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encor un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les eſpèces au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle, malgré *Bayle* & les bons eſprits qui commençaient à éclairer le monde. La ſorcellerie, les poſſeſſions, & tout ce qui eſt attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient ſouvent des ſuites funeſtes.

Il n'y avait pas un ſiécle que le roi *Jacques* lui-même, ſurnommé par Henri IV, *Maître Jacques*, ce

grand ennemi de la communion romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer ſa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette Démonologie *Jacques* reconnaît des enſorcellemens, des incubes, des ſuccubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, ſelon lui, a le droit de chaſſer *Satan* du corps des poſſedés, tout comme les autres prêtres.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du tems de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelaine Chaudron*, à qui on perſuada qu'elle était ſorciére?

Voici la ſubſtance très exacte de ce que porte le procès verbal de cette ſottiſe affreuſe, qui n'eſt pas le dernier monument de cette eſpèce.

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en ſortant de „ la ville, le diable lui donna un baiſer, reçut ſon „ hommage, & imprima ſur ſa lèvre ſupérieure & à „ ſon teton droit, la marque qu'il a coutume d'ap„ pliquer à toutes les perſonnes qu'il reconnait pour „ ſes favorites. Ce ſceau du diable eſt un petit ſeing „ qui rend la peau inſenſible, comme l'affirment tous „ les juriſconſultes démonographes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enſor„ celer deux filles. Elle obéït à ſon ſeigneur ponc„ tuellement. Les parens des filles l'accuſèrent juri„ diquement de diablerie; les filles furent interro„ gées & confrontées avec la coupable. Elles atteſ„ tèrent qu'elles ſentaient continuellement une four„ millière dans certaines parties de leur corps, & „ qu'elles étaient poſſedées. On appella les méde„ cins, ou du moins ceux qui paſſaient alors pour „ médecins. Ils viſitèrent les filles; ils cherchèrent „ ſur le corps de *Michelle* le ſceau du diable, que „ le procès verbal appelle les *marques ſataniques*. „ Ils y enfoncèrent une longue aiguille, ce qui était

» déja une torture douloureuſe. Il en ſortit du ſang, » & *Michelle* fit connaître par ſes cris que les mar- » ques ſataniques ne rendent point inſenſible. Les » juges ne voyant pas de preuve complette que » *Michelle Chaudron* fût ſorcière, lui firent donner » la queſtion, qui produit infailliblement ces preu- » ves : cette malheureuſe cédant à la violence des » tourmens, confeſſa enfin tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encor la marque ſa- » tanique. Ils la trouvèrent à un petit ſeing noir ſur » une de ſes cuiſſes. Ils y enfoncèrent l'aiguille ; les » tourmens de la queſtion avaient été ſi horribles, » que cette pauvre créature expirante ſentit à peine » l'aiguille ; elle ne cria point : ainſi le crime fut avéré. » Mais comme les mœurs commençaient à s'adou- » cir, elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue » & étranglée. «

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne reten-tiſſaient encor de pareils arrêts. Cette imbécillité bar-bare a duré ſi longtems, que de nos jours, à Vurtz-bourg en Franconie, on a encor brûlé une ſorcière en 1750.

De telles horreurs dont l'Europe était pleine, dé-terminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en proſe & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui reſſemblait beau-coup, étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta ; il commença par nier abſolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même juſqu'à ſoutenir qu'il n'exiſte pas. » S'il y avait un diable, diſait-il, il ſe vengerait de » la guerre que je lui fais. «

*Béker* ne raiſonnait que trop bien, en diſant que le diable le punirait s'il exiſtait. Les miniſtres ſes confrères prirent le parti de *Satan* & dépoſèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunie auſſi
Au nom de Dieu. Genève imite Rome
Comme le ſinge eſt copiſte de l'homme.

*Béker* entre en matière dès le ſecond tome. Selon lui, le ſerpent qui ſéduiſit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai ſerpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était ſi bien un vrai ſerpent, que toute ſon eſpèce qui marchait auparavant ſur ſes pieds, fut condamnée à ramper ſur le ventre. Jamais ni ſerpent, ni autre bête n'eſt appellée *Satan* ou *Belzébuth* ou *Diable* dans le Pentateuque. Jamais il n'y eſt queſtion de *Satan*.

Le Hollandais deſtructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même tems il aſſure qu'on ne peut prouver par la raiſon qu'il y en ait; *& s'il y en a*, dit-il dans ſon chapitre huitième du tome ſecond, *il eſt difficile de dire ce que c'eſt. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'eſt, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi conſiſte la nature d'un eſprit..... La Bible n'eſt pas faite pour les anges, mais pour les hommes.* JESUS *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de ſcrupule ſur les anges, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait ſur les diables; & c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir toutes les contorſions où il met ſon eſprit pour ſe prévaloir des textes qui lui ſemblent favorables, & pour éluder ceux qui lui ſont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il eſt plus prolixe que les amis mêmes de ce ſaint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son tems à le lire. Et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté* de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais, est d'expliquer ces paroles : JESUS *fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable, par le Knathbull.* Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il poura.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus*; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'histoire, l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshireth*, que nous nommons *Osiris*, fait avec *Isbet* ou *Isis* tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses, (*a*) *Mozazor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable ; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les sociniens avaient su cette anecdote de la chûte des anges indiens & de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel, & pour faire espérer leur grace aux damnés qui liront leurs livres.

(*a*) Voyez l'article *Bracmane*.

On eſt obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chûte des anges dans l'ancien Teſtament ; mais il en eſt queſtion dans le nouveau.

On attribua vers le tems de l'établiſſement du chriſtianiſme, un livre à *Enoch ſeptiéme homme après Adam*, concernant le diable & ſes aſſociés. *Enoch* dit, que le chef des anges rebelles, était *Semiaxab* ; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampſiſer* étaient ſes lieutenans : que les capitaines des anges fidèles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. ; mais il ne dit point que la guerre ſe fit dans le ciel ; au contraire, on ſe battit ſur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *St. Jude* cite ce livre dans ſon épître ; DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés juſqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont ſuivi les traces de Caïn, deſquels Enoch ſeptiéme homme après Adam a prophétiſé.*

*St. Pierre*, dans ſa ſeconde épitre, fait alluſion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainſi : DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais il les a jettés dans le Tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* réſiſtât à des paſſages ſi formels. Cependant il fut encor plus inflexible ſur les diables que ſur les anges : il ne ſe laiſſa point ſubjuguer par le livre d'*Enoch*, ſeptiéme homme après *Adam* : il ſoutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'eſt qu'un réchauffé, & que nous ne ſommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appellons Lucifer l'*eſprit malin*, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semiaxab* ou, ſi on veut, *Semexiah* ? C'eſt que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babilone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole.* Il dit dans son quatorziéme chapitre au roi de Babilone; *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les sapins se sont réjouïs; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hautesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine? Comment es-tu tombée du ciel étoile du matin, Helel? toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre!*

On traduisit ce mot caldéen hébraïsé *Helel*, par Lucifer. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal entendus, une lettre changée ou supprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mont *Soracté* on a fait *St. Oreste*, du mot *Rabboni* on a fait *St. Rabboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année; de *Semo sancus* on a fait *St. Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxab* d'Enoch, ou le *Satan* des Babiloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, Béker a raison de dire qu'il ne falait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé la femme de Vurtzbourg, *Magdelaine Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille sorciers en treize cent années dans les états chrêtiens. Si *Baltazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd sa cure.

## BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

DES CINQUANTE MILLE ET SOIXANTE ET DIX JUIFS MORTS DE MORT SUBITE POUR AVOIR REGARDÉ L'ARCHE DES CINQ TROUS DU C... D'OR PAYÉS PAR LES PHILISTINS, ET DE L'INCRÉDULITÉ DU DOCTEUR KENNICOTT.

LEs gens du monde feront peut-être étonnés que ce mot foit le fujet d'un article ; mais on ne s'adreffe qu'aux favans, & on leur demande des inftructions.

Bethshemesh ou Bethfamès, était un village appartenant au peuple de DIEU, fitué à deux milles au nord de Jérufalem, felon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de *Samuel*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille, où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent févérement punis par le Seigneur. (*a*) *Percuffit eos in fecretiori parte natium & ebullierunt villæ & agri ..... & nati funt mures, & facta eft confufio mortis magna in civitate.* Mot-à-mot, *Il les frappa dans la plus fecrète partie des feffes, & les granges & les champs bouillirent, & il naquit des rats, & une grande confufion de mort fe fit dans la cité.*

Les prophêtes des Phéniciens ou Philiftins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient fe délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, felon l'exprès commandement de leurs prophêtes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, fur une charrette atte-

(*a*) Livre de *Samuel* ou I. des Rois, chap. V. & VI.

lée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, & que personne ne conduisait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes, l'arche & les présens droit à Bethsamès; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encor plus sévérement que ne l'avait été la prophanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott* Irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette avanture, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie Palatine, de celle de Gottingue & de l'académie des inscriptions de Paris.* Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*; à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure, appellée en anglais *Panphlet*, que le texte de l'Ecriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions, soixante & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace; *de populo septuaginta viros, & quinquagenta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend mylord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait de forts*

*préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que depuis dix-sept ans sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne ressemblons point au docteur *Kennicott*; & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respectons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

*Il est impossible*, dit Kennicott, *à un lecteur de bonne foi, de ne se pas sentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village*, & *encor c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.*

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais Mr. le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham*, que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer?

*Les juifs & les chrétiens*, ajoute-t-il, *ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.*

Nous répondons que nous sommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui est dans les saintes Ecritures. Nous répondrons avec le révérend père *Dom Calmet*, que s'il falait *rejetter tout ce qui est extraordinaire & hors de la portée de notre esprit; il faudrait rejetter toute la Bible.* Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au sceau de la Divinité, & absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille soixante & dix hommes est une des choses des moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On eſt ſaiſi d'un étonnement encor plus reſpectueux, quand le ſerpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-deſſus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte & ſix cent trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & ſuſpendue, quand *Joſué* arrête le ſoleil & la lune à midi, quand *Samſon* tue mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne... tout eſt miracle ſans exception dans ces tems divins; & nous avons le plus profond reſpect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'eſt pas notre monde, pour cette nature qui n'eſt pas notre nature; pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'eſt la liberté que prend Mr. *Kennicott* d'appeller *déiſtes* & *athées* ceux qui en révérant la Bible plus que lui, ſont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées ſoit de l'académie des inſcriptions & médailles. Peut-être eſt-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuſe de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

## BIBLIOTHÈQUE.

UNe grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraye celui qui la regarde. Deux cent mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureuſement il ſe dit bientôt à lui-même: on ne lit point la plûpart de ces livres-là; & on poura me lire. Il ſe compare à la goutte d'eau qui ſe plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan; un génie eut pitié d'elle; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-Mogol. Ceux qui ne

ſont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phraſes, critiques à la petite ſemaine; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié, reſteront toûjours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de ſon galetas avec l'eſpérance de devenir perle.

Il eſt vrai que dans cette immenſe collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du-moins de ſuite; mais on peut avoir beſoin d'en conſulter quelques-uns une fois en ſa vie. C'eſt un grand avantage, pour quiconque veut s'inſtruire, de trouver ſous ſa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche ſans qu'on le faſſe attendre un moment. C'eſt une des plus nobles inſtitutions. Il n'y a point eu de dépenſe plus magnifique, & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France eſt la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité, & la politeſſe avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les ſavans. Cette bibliothèque eſt ſans contredit le monument le plus précieux qui ſoit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déja remarqué que Paris contient environ ſept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choiſit trois ou quatre amis. Ainſi il ne faut pas plus ſe plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme, qui veut s'inſtruire un peu de ſon être, & qui n'a pas de tems à perdre, eſt bien embarraſſé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinoſa*, *Bayle* qui a écrit contr'eux, *Leibnitz* qui a diſputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a diſputé contre *Leibnitz*,

*Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux tous, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centiéme partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq *King* des Chinois, le *Shastabah* des brames, dont Mr. *Holwell* nous a fait connaître des passages admirables; ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniaton* qu'*Eusèbe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

*St. Clément* d'Alexandrie, le plus savant des pères de l'église, ou plutôt le seul savant dans l'antiquité prophane, lui donne presque toûjours le nom d'*Orphée de Thrace*, d'*Orphée le théologien*, pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères: (*a*)

Lui seul il est parfait; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

(*a*) *Strom.* liv. V.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée*, ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

*Auguste* avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. Voyez *Livres*.

## SOUVERAIN BIEN.

LE bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourait-il pas être regardé comme souverainement chimérique? Les philosophes Grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendians qui raisonnent sur la pierre philosophale?

Le souverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & en a autant qu'il peut à sa façon, & a bien petite mesure.

*Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.*
*Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem*
*Pugnis &c.*

Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs:
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs!

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance

totale de ſentir autre choſe, comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor*; il fait comparaître aux jeux olympiques la richeſſe, la volupté, la ſanté, la vertu ; chacune demande la pomme : la richeſſe dit, c'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir : la ſanté aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile : enfin la vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très miſérable ſi on ſe conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable eſt très ingénieuſe ; elle le ſerait encor plus ſi *Crantor* avait dit que le ſouverain bien eſt l'aſſemblage des quatre rivales réunies, vertu, ſanté, richeſſe, volupté : mais cette fable ne réſout ni ne peut réſoudre la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien : c'eſt un devoir ; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur. Elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très malheureux ; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre eſt très heureux. Dites que le ſage perſécuté eſt préférable à ſon indigne perſécuteur ; dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre ; mais avouez que le ſage dans les fers

enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan. (*a*)

# BIENS D'ÉGLISE.

## SECTION PREMIERE.

L'Evangile défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amasser des trésors & de conserver leurs biens temporels. (*a*) *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra.* — (*b*) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* — (*c*) *Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire* & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St. Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix. *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'église possédait déja des biens-fonds considérables sur la fin du troisiéme siécle, puisque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'église acquit de riches terres. *St. Jérôme* s'en plaignit dans une de

(*a*) Cet article est un de ceux qu'on retrouve ailleurs, mais il est ici plus complet.

(*a*) Matth. chap. VI. v. 19.
(*c*) ibid. v. 25.
(*b*) ibid. v. 29.

ſes lettres à *Euſtochie*; „ Quand vous les voyez, dit-il,
„ aborder d'un air doux & ſanctifié les riches veuves
„ qu'ils rencontrent, vous croiriez que leur main
„ ne s'étend que pour leur donner des bénédictions,
„ mais c'eſt au contraire pour recevoir le prix de leur
„ hypocriſie. "

Les ſaints prêtres recevaient ſans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux eccléſiaſtiques de rien recevoir des veuves & des femmes par teſtament, ni autrement. Cette loi, que l'on trouve au *Code Théodoſien*, fut révoquée par *Martien* & par *Juſtinien.*

*Juſtinien*, pour favoriſer les eccléſiaſtiques, défendit aux juges par ſa novelle XVIII. chap. II. d'annuller les teſtamens faits en faveur de l'égliſe, quand même ils ne feraient pas revêtus des formalités preſcrites par les loix.

*Anaſtaſe* avait ſtatué en 491, que les biens d'égliſe ſe preſcriraient par quarante ans. *Juſtinien* inſéra cette loi dans ſon code; (*b*) mais ce prince qui changea continuellement la juriſprudence, étendit cette preſcription à cent ans. Alors quelques eccléſiaſtiques, indignes de leur profeſſion, ſuppoſèrent de faux titres; (*c*) ils tirèrent de la pouſſière de vieux teſtamens, nuls ſelon les anciennes loix, mais valables ſuivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les poſſeſſions qui juſques-là avaient été regardées comme ſacrées, furent envahies par l'égliſe. Enfin, l'abus fut ſi criant, que *Juſtinien* lui-même fut obligé de rétablir les diſpoſitions de la loi d'*Anaſtaſe* par ſa novelle CXXXI. chap. VI.

Les tribunaux français ont longtems adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'égliſe

(*b*) Cod. tit. *de fund. patrimon.* (*c*) Cod. loi XXIV. *de ſacro ſanctis eccleſiis.*

n'avaient pour objet que des ſommes d'argent, ou des effets mobiliers ; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles, preſque tous les rois de France depuis *Philippe le bardi*, ont défendu aux égliſes d'en acquérir ſans leur permiſſion. Mais la plus efficace de toutes les loix, c'eſt l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Agueſſeau*. Depuis cet édit, l'égliſe ne peut recevoir aucun immeuble, ſoit par donation, par teſtament, ou par échange, ſans lettres-patentes du roi enrégiſtrées au parlement.

## SECTION SECONDE.

Les biens d'égliſe pendant les cinq premiers ſiécles de notre ère, furent régis par des diacres qui en faiſaient la diſtribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquiéme ſiécle ; on partagea les biens de l'égliſe en quatre parts ; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatriéme fut aſſignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques ſe chargérent ſeuls des quatre portions ; & c'eſt pourquoi le clergé inférieur eſt en général très pauvre.

Le parlement de Toulouſe rendit un arrêt le 18 Avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du reſſort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, paſſé lequel tems ſaiſie ſerait faite du ſixiéme de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroiſſes dudit reſſort, &c.

En France l'égliſe n'aliéne pas valablement ſes biens ſans de grandes formalités, & ſi elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation, on juge que l'on peut preſcrire ſans titre, par une poſſeſſion de quarante

ans, les biens d'églife; mais s'il paraît un titre, & qu'il foit défectueux, c'eft-à-dire, que toutes les formalités n'y ayent pas été obfervées, l'acquéreur, ni fes héritiers ne peuvent jamais prefcrire. Et de-là cette maxime, *melius eft non habere titulum, quam habere vitiofum.* On fonde cette jurifprudence fur ce que l'on préfume que l'acquéreur dont le titre n'eft pas en forme eft de mauvaife foi, & que fuivant les canons, un poffeffeur de mauvaife foi ne peut jamais prefcrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être préfumé ufurpateur? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée foit une préfomption de mauvaife foi? Doit-on dépouiller le poffeffeur fur cette préfomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de fon père, le poffède avec mauvaife foi, parce que celui de fes ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité?

Les biens de l'églife néceffaires au maintien d'un ordre refpectable, ne font point d'une autre nature que ceux de la nobleffe & du tiers-état; les uns & les autres devraient être affujettis aux mêmes règles. On fe rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurifprudence équitable.

Il femble que les prêtres & les moines qui afpirent à la perfection évangelique, ne devraient jamais avoir de procès; (*d*) *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

*St. Bafile* entend fans doute parler de ce paffage, lorfqu'il dit, (*e*) qu'il y a dans l'Evangile une loi expreffe, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce paffage. (*f*) *Jubet Chriftus ne litigemus nec folum jubet, fed in tan-*

(*d*) Matth. chap. V. v. 40.
(*e*) Homel. *de legend. græc.*
(*f*) *De gubern. Dei lib. III.* pag. 47. édit. de Paris 1645.

*tum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatriéme concile de Carthage a aussi réïtéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un évêque abandonne ses droits ; il est homme, il doit jouïr du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

( *Ces deux sections sont de* Mr. Christin *célèbre avocat au parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.* )

DE LA PLURALITÉ DES BÉNÉFICES, DES ABBAYES EN COMMANDE, ET DES MOINES QUI ONT DES ESCLAVES.

## SECTION TROISIÉME.

Il en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme de la pluralité des femmes ; c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, serait bien peu chrêtien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guères parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la règle ; qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très grande raison.

On

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin* évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de St. Germain-des-Prés-les-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'église posséder plusieurs abbayes.

*Alcuin* diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à la fois celles de St. Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri & quelques autres. On ne saurait trop en avoir; car si on est un saint, on édifie plus d'ames; & si on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourait bien que dès ce tems-là ces abbés fussent commendataires; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel* & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commendataire & un abbé qu'on appelle *régulier?* La même qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouïr, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouïr aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithême* dans une de ses harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

*Neglecto superum cultu spretoque tonantis*
*Imperio, Baccho indulgent venerique nefandæ, &c.*

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque tems après *Jean Trithême*.

„ Ils se moquent du ciel & de la providence,
„ Ils aiment mieux Bacchus & la mère d'amour;
„ Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
„ Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
„ Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris;
„ L'or est sur leurs catins qu'on paye au plus haut prix.
„ Et passant mollement de leur lit à la table,
„ Ils ne craignent ni loix, ni rois, ni dieu, ni diable.

*Jean Tritbême*, comme on voit, était de très méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars; *Ce n'est pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Tritbême.*

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai* qu'ils l'avaient été par l'abbé *Tritbême.* Il leur applique, dans son apocalypse de Meliton, ces paroles d'Osée : *Vaches grasses qui frustrez les pauvres, qui dites sans cesse, Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par son saint nom que voici les jours qui viendront sur vous; vous aurez agacement de dents & disette de pain en toutes vos maisons.*

La prédiction ne s'est pas accomplie; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute l'Europe en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inspiré plus de décence.

Il faut convenir malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toûjours eu parmi eux des hommes éminens en science & en vertu; que s'ils ont fait de grands maux ils ont rendu de grands services, & qu'en général on doit les plaindre encor plus que les condamner.

## DES BIENS DE L'ÉGLISE.

### SECTION QUATRIÉME.

Tous les abus grossiers qui durèrent dans la distribution des bénéfices depuis le dixiéme siécle jusqu'au seiziéme, ne subsistent plus aujourd'hui ; & s'ils sont inséparables de la nature humaine, ils sont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un Maillard ne dirait plus aujourd'hui en chaire, *O domina quæ facitis placitum domini episcopi &c. O madame qui faites le plaisir de monsieur l'évêque ; si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame sa mère était fort privée de monsieur l'évêque.*

On n'entend plus en chaire un cordelier Menot criant, *deux crosses, deux mîtres, & adhuc non sunt contenti. Entre vous, mesdames, qui faites à monsieur l'évêque le plaisir que savez, & puis dites, oh oh ! il fera du bien à mon fils, ce sera un des mieux pourvus en l'église, isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia, & sunt simoniaci & sacrilegi : & non cessant arripere beneficia, incompatibilia : idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabantur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro recompensatione.*

Si ces protonotaires qui ont des dispenses pour trois, ou même quinze bénéfices, sont simoniaques & sacrilèges, & si on ne cesse d'accrocher des bénéfices incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque un bénéfice ; pour l'avoir on vous donnera une poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, & tout cela pour faire la compensation.

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi : „ Dans quatre plaideurs qu'on rencon-
„ tre au palais, il y a toûjours un moine ; & si on
„ leur demande ce qu'ils font là, un cléricus répon-
„ dra, notre chapitre est bandé contre le doyen,
„ contre l'évêque & contre les autres officiers, &
„ je vais après les queues de ces messieurs pour cette
„ affaire. Et toi, maître moine, que fais-tu ici ? Je
„ plaide une abbaye de huit cent livres de rente pour
„ mon maître. Et toi, moine blanc ? Je plaide un
„ petit prioré pour moi. Et vous, mendians, qui
„ n'avez terre, ni sillon, que battez-vous ici le pa-
„ vé ? Le roi nous a octroié du sel, du bois & autres
„ choses : mais ses officiers les nous dénient. Ou bien,
„ un tel curé par son avarice & envie nous veut em-
„ pêcher la sépulture & la dernière volonté d'un qui
„ est mort ces jours passés, tellement qu'il nous est
„ force d'en venir à la cour. "

Il est vrai que ce dernier abus, dont retentissent tous les tribunaux de l'église catholique romaine, n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encor, c'est celui d'avoir permis aux bénédictins, aux bernardins, aux chartreux même, d'avoir des mainmortables, des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne,

Esclavage de la personne,

Esclavage des biens,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toûjours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura mis entre les mains d'un notaire de Paris, de-

vient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangelique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie ; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant Français, père de famille, attiré par ses affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maison à loyer pendant une année, & étant mort ensuite dans sa patrie, dans une autre province de France, sa veuve, ses enfans ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *St. Claude*, & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux, est ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans dans un triple esclavage sous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté ! chacun demande comment les gouvernemens souffrent ces fatales contradictions ? C'est que les moines sont riches ; & leurs esclaves sont pauvres. C'est que les moines, pour conserver leur droit d'*attila*, font des présens aux commis,

aux maîtreſſes de ceux qui pouraient interpoſer leur autorité pour réprimer une telle oppreſſion. Le fort écraſe toûjours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines ſoient les plus forts ?

Quel horrible état que celui d'un moine dont le couvent eſt riche ! la comparaiſon continuelle qu'il fait de ſa ſervitude & de ſa miſère avec l'empire & l'opulence de l'abbé, du prieur, du procureur, du ſecrétaire, du maître des bois &c., lui déchire l'ame — à l'égliſe & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ſes vœux imprudens & abſurdes : il ſe déſeſpère ; il voudrait que tous les hommes fuſſent auſſi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures, il l'employe en faiſant de fauſſes chartes pour plaire au ſous-prieur ; il accable les payſans qui ont le malheur inexprimable d'être vaſſaux d'un couvent : étant devenu bon fauſſaire, il parvient aux charges : & comme il eſt fort ignorant, il meurt dans le doute & dans la rage.

## TOUT EST BIEN.

JE vous prie, meſſieurs, de m'expliquer le *tout eſt bien*, car je ne l'entends pas.

Cela ſignifie-t-il, *tout eſt arrangé*, *tout eſt ordonné*, ſuivant la théorie des forces mouvantes ? je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun ſe porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que perſonne ne ſouffre ? vous ſavez combien cela eſt faux.

Votre idée eſt-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre ſont *bien* par rapport à DIEU & le réjouïſſent ? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grace, expliquez-moi le *tout est bien*. Platon le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tetraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encor plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre ? &c.

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes ; il l'était auparavant : il pourait donc l'être encore ; & bien des gens croyent qu'il est le pire des globes, au-lieu d'être le meilleur.

*Leibnitz*, dans sa *Théodicée*, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, selon notre coutume : & puisque l'Evangile ne nous a rien révélé sur cette question, nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

*Leibnitz* qui parle de tout, a parlé du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la désobéïssance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens nécessaires de toute la félicité possible. *Calla calla señor don Carlos : todo che se haze e por su ben.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une

pomme ? Quoi ! faire dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siécles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

*Leibnitz* sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'*Apollon* ; mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fiévre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'église, qui dans son chap. XIII. de *la colère de* DIEU, fait parler ainsi *Epicure* : „ Ou DIEU veut ôter „ le mal de ce monde, & ne le peut : ou il le peut, „ & ne le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne le veut ; „ ou enfin il le veut & le peut. S'il le veut & ne „ le peut pas, c'est impuissance, ce qui est contraire „ à la nature de DIEU ; s'il le peut & ne le veut „ pas, c'est méchanceté, & cela est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, „ c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le „ veut & le peut (ce qui seul de ces parties convient à DIEU), d'où vient donc le mal sur la „ terre ? "

L'argument est pressant, aussi *Lactance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal, mais qu'il

nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection ; car elle ſuppoſe que DIEU ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal ; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe !

L'origine du mal a toûjours été un abîme dont perſonne n'a pu voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens philoſophes & des légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perſes. Les manichéens adoptèrent, comme on ſait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légère, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſans, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & faiſant un traité comme les deux médecins de *Molière :* paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

*Baſilide*, après les platoniciens, prétendit, dès le premier ſiécle de l'égliſe, que DIEU avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſière par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un DIEU tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

*Simon* qui a ſenti l'objection, la prévient en diſant, que l'ange qui préſidait à l'attelier eſt damné

pour avoir ſi mal fait ſon ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'avanture de *Pandore* chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boëte où ſe trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reſte l'eſpérance, eſt à la vérité une allégorie charmante; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour ſe venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la bouë.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré; DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui aſſurait une ſanté permanente; l'homme chargea ſon âne de la drogue, l'âne eut ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le ſerpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatriéme ciel, ils s'aviſèrent de manger d'une galette, au-lieu de l'ambroſie qui était leur mets naturel. L'ambroſie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il falait aller à la ſelle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enſeigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui eſt à quelque ſoixante millions de lieuës d'ici, c'eſt-là le privé de l'univers, allez-y au plus vîte: ils y allèrent, on les y laiſſa; & c'eſt depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il eſt.

On demandera toûjours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux ſi épouvantables?

Je paſſe vîte de ce quatriéme ciel à mylord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait ſans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* ſon plan du *tout eſt bien*, qu'on retrouve en effet

mot pour mot dans les œuvres posthumes de mylord *Bolingbroke*, & que mylord *Shaftsbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftsbury* le chapitre *des moralistes*, vous y verrez ces paroles :

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes des
„ défauts de la nature. Comment est-elle sortie si
„ impuissante & si défectueuse des mains d'un être
„ parfait ? mais je nie qu'elle soit défectueuse... sa
„ beauté résulte des contrariétés, & la concorde
„ universelle naît d'un combat perpétuel... Il faut
„ que chaque être soit immolé à d'autres ; les vé-
„ gétaux aux animaux, les animaux à la terre... &
„ les loix du pouvoir central & de la gravitation,
„ qui donnent aux corps célestes leur poids & leur
„ mouvement, ne feront point dérangés pour l'amour
„ d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par
„ ces mêmes loix, sera bientôt par elles réduit en
„ poussière. "

*Bolingbroke*, *Shaftsbury*, & *Pope* leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien*, ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le sait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrièches, les pigrièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une mécanique admirable, des sucs pierreux passent petit-à-

petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urètres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction newtonnienne; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubal-Caïn*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par un mécaniſme néceſſaire; & par le même mécaniſme je meurs dans des tourmens affreux; *tout cela eſt bien*, tout cela eſt la ſuite évidente des principes phyſiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le ſavais comme vous.

Si nous étions inſenſibles, il n'y aurait rien à dire à cette phyſique. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux ſenſibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans ſa quatriéme épitre ſur le tout eſt bien; *s'il y a des maux particuliers, ils compoſent le bien général.*

Voilà un ſingulier bien général, compoſé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les ſouffrances, de la mort, & de la damnation.

La chûte de l'homme eſt l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appellez *ſanté générale*; mais *Shaftsbury* & *Bolingbroke* ont oſé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point; il eſt clair que leur ſyſtême ſappe la religion chétienne par ſes fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce ſyſtême a été approuvé depuis peu par pluſieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à perſonne la conſolation de raiſonner comme il peut

ſur le déluge de maux qui nous inonde. Il eſt juſte d'accorder aux malades déſeſpérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été juſqu'à prétendre que ce ſyſtême eſt conſolant. DIEU, dit Pope, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atome, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de ſavon, ou un monde ſe former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaiſante conſolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de mylord *Shaftsbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ſes loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſibles conſole, elle eſt déſeſpérante pour les philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal, demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une rivière dans un reſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême; auſſi ne ſavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, cela n'est pas clair. Imposons surtout silence aux scélérats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures, en recourant à la foi & à la providence. Copions la fin de l'épitre en vers sur le désastre de Lisbonne: (*a*)

Mon malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point; vous aigrissez mes peines:
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentans nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglans se repaît avec joie:
Tout semble *bien* pour lui, mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périssent:

(*a*) Une partie de cet article se trouve ailleurs, mais moins étendue; de plus il est bon d'inculquer ces vérités au lecteur dans plus d'un ouvrage.

Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, superbe & misérable !
Vous criez, *Tout est bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre :
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?
Est-ce le noir *Typhon* (*b*), le barbare *Arimane* (*c*),
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui (*d*), puisque Dieu seul est maître.
Il existe pourtant. O tristes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
Il visita la terre, & ne l'a point changée ; (*e*)
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne,
Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,

(*b*) Principe du mal chez les Egyptiens.

(*c*) Principe du mal chez les Perses.

(*d*) C'est-à-dire d'un autre principe.

(*e*) Un philosophe Anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral. C'est apparemment le philosophe Anglais de *Rabelais*.

Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadis.
Ou l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race.
Ou ce maître absolu de l'être & de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'eternel torrent:
Ou la matière informe à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve; & ce séjour mortel (*f*)
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères.
Le trépas est un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
Il n'est rien qu'on connaisse, & rien qu'on ne redoute.
La nature est muette, on l'interroge en vain.
On a besoin d'un Dieu, qui parle au genre-humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible, & d'éclairer le sage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
*Leibnitz* ne m'apprend point, par quels nœuds invisibles
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien*:

Je

(*f*) Voilà avec l'opinion des deux principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; & la Révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre. Mais qu'il est affreux d'avoir encor à disputer tous les jours sur la Révélation, de voir la société chrêtienne insociable, divisée en cent sectes sur la Révélation, de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la Révélation, de faire

Je fuis comme un docteur, hélas! je ne fais rien.
*Platon* dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il fouffre, il meurt, tout ce qui naît expire;
De la deftruction la nature eft l'empire.
Un faible compofé de nerfs & d'offemens
Ne peut être infenfible au choc des élémens;
Ce mélange de fang, de liqueurs, & de poudre,
Puifqu'il fut affemblé, fut fait pour fe diffoudre.
Et le fentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut foumis aux douleurs miniftres du trépas.
C'eft-là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne *Platon*, je rejette *Epicure*.
*Bayle* en fait plus qu'eux tous: je vais le confulter:
La balance à la main, *Bayle* enfeigne à douter. (g)
Affez fage, affez grand, pour être fans fyftême,
Il les a tous détruits, & fe combat lui-même:
Semblable à cet aveugle en butte aux Philiftins,
Qui tomba fous les murs abattus par fes mains.
Que peut donc de l'efprit la plus vafte étendue?
Rien: le livre du fort fe ferme à notre vue.
L'homme étranger à foi, de l'homme eft ignoré.
Que fuis-je? où fuis-je? où vais-je? & d'où fuis-je tiré? (h)
Atomes tourmentés fur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le fort fe joue,
Mais atomes penfans, atomes dont les yeux

re des St. Barthelemi pour la Révélation, d'affaffiner *Henri III* & *Henri IV* pour la Révélation? de faire couper la tête au roi *Charles I* pour la Révélation, de traîner un roi de Pologne tout fanglant pour la Révélation! O Dieu révélez-nous donc qu'il faut être humain & tolérant!

(g) Voyez les notes à la fin du poëme.

(h) Voyez les notes à la fin du poëme.

Guidés par la penſée ont meſuré les cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
Ce monde, ce théatre, & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaître. (i)
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre,
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir ;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
*Un jour tout ſera bien*, voilà notre eſpérance ;
*Tout eſt bien aujourd'hui*, voilà l'illuſion.
Les ſages me trompaient, & Dieu ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſouffrance,
Je ne m'élève point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.
Un calife autrefois à ſon heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
*Je t'apporte, ô ſeul Roi, ſeul Etre illimité,*
*Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité,*
*Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.*
Mais il pouvait encor ajouter l'*eſpérance*.

(i) On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes événemens.

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'Etre des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système, je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner.

## BLASPHÊME.

C'Est un mot grec qui signifie, *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démosthène*. De-là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer*. *Blasphême* ne fut employé dans l'église grecque que pour signifier *injure faite à* DIEU. Les Romains n'employèrent jamais cette expression, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonyme. *Blasphême* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilège*. On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de* DIEU, c'est un blasphémateur ; mais on ne dira pas, c'est un sacrilège. L'homme sacrilège est celui qui se parjure sur l'Evangile ; qui étend sa rapacité sur les choses sacrées, qui détruit les autels, qui trempe sa main dans le sang des prêtres.

Les grands sacrilèges ont toûjours été punis de mort chez toutes les nations, & surtout les sacrilèges avec effusion de sang.

L'auteur des *instituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèze-majesté divine au second chef, l'inobservation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobservation accompagnée d'un mépris marqué ; car la simple négligence est un péché, mais non pas un sacrilège, comme il le dit. Il est absurde de mettre dans le même rang, comme fait

cet auteur, la simonie, l'enlévement d'une religieuse, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'est un grand exemple des erreurs où tombent les jurisconsultes, qui n'ayant pas été appellés à faire des loix, se mêlent d'interpréter celles de l'état.

Les blasphêmes prononcés dans l'yvresse, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une conversation indiscrète, ont été soumis par les législateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'ávocat que nous avons déja cité, dit que les loix de France condamnent les simples blasphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la seconde, triple pour la troisiéme, quadruple pour la quatriéme. Le coupable est mis au carcan pour la cinquiéme récidive, au carcan encor pour la sixiéme, & la lèvre supérieure est coupée avec un fer chaud ; & pour la septiéme fois on lui coupe la langue. Il falait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toûjours arbitraires ; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compassion ; & cette compassion est d'une justice étroite : car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse, comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'est qu'un assassinat commis avec le glaive de justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphême dans un pays, fut souvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth*, d'*Oshireth*, & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête, & ne se sera point mis

à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper, il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots Tyriens se moquaient des absurdités égyptiaques. Une servante de cabaret l'aura entendu ; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité sur la poitrine ; & on sait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blasphémateur Tyrien à une mort affreuse & confisque son vaisseau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

*Numa* voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers Latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des loix de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur, & le menacent de le jetter de la roche Tarpeienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle ; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphême à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San Gennaro, soit piété dans Londres, dans Amsterdam, dans Stockholm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Bâle, dans Hambourg. Il est encor plus triste que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je, des dix mille Juifs qui ſont à Rome, il n'y en a pas un ſeul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blaſphêment; & réciproquement les cent mille chrêtiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (*a*) qui la rempliſſaient du tems de *Trajan*, croyent fermement que les Juifs s'aſſemblent les ſamedis dans leurs ſynagogues pour blaſphêmer.

Un cordelier accorde ſans difficulté le titre de blaſphémateur au dominicain, qui dit que la Ste. Vierge eſt née dans le péché originel, quoique les dominicains ayent une bulle du pape qui leur permet d'enſeigner dans leurs couvens la conception maculée; & qu'outre cette bulle ils ayent pour eux la déclaration expreſſe de *St. Thomas* d'Aquin.

La première origine de la ſciſſion, faite dans les trois quarts de la Suiſſe & dans une partie de la Baſſe-Allemagne, fut une querelle dans l'égliſe cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom & un dominicain nommé *Vigand*.

Tout deux étaient yvres, ſelon l'uſage de ce tems-là. L'yvrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans ſon ſermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il falait exterminer les jacobins blaſphémateurs qui croyaient la Ste. Vierge née en péché mortel & délivrée du péché par les ſeuls mérites de ſon fils: l'yvrogne jacobin lui dit tout haut, Vous en avez menti, blaſphémateur vous-même. Le cordelier deſcend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à ſon adverſaire & le laiſſe preſque mort ſur la place.

Ce fut pour venger cet outrage que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne, &

(*a*) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

en Suiſſe. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les ſtigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères laïs nommé *Jetzer*; ce fut la Ste. Vierge elle-même qui lui fit cette operation; mais elle emprunta la main du ſous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré ſa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère laï expoſé tout en ſang ſur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au ſacrilège: les moines, pour l'appaiſer, le communièrent au plus vite avec une hoſtie ſaupoudrée de ſublimé corroſif; l'excès de l'acrimonie lui fit rejetter l'hoſtie. (*b*)

Les moines alors l'accuſèrent devant l'évêque de Lauſanne d'un ſacrilège horrible. Les Bernois indignés accuſèrent eux-mêmes les moines, quatre d'entr'eux furent brûlés à Berne le 31 May 1509 à la porte de Marſilly.

C'eſt ainſi que finit cette abominable hiſtoire qui détermina enfin les Bernois à choiſir une religion (mauvaiſe à la vérité à nos yeux catholiques,) mais dans laquelle ils feraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de ſemblables ſacrilèges eſt incroyable. C'eſt à quoi l'eſprit de parti conduit.

Les jéſuites ont ſoutenu pendant cent ans que les janſéniſtes étaient des blaſphémateurs, & l'ont prouvé

(*b*) Voyez les *Voyages de Burnet* évêque de Salisbury, l'*Hiſtoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat* profeſſeur à Lauſanne, le *Procès verbal de la condamnation des dominicains*, & l'*Original du procès* conſervé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait eſt rapporté dans l'*Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations*. Puiſſe-t-elle être partout: perſonne ne la connaiſſait en France il y a vingt ans.

par mille lettres de cachet. Les janséniftes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jésuites qui blafphémaient. L'écrivain des *gazettes eccléfiaftiques* prétend que toutes les honnêtes gens blafphément contre lui; & il blafphême du haut de fon grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blafphême contre lui & fe plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chofe auffi remarquable que confolante, c'eft que jamais en aucun pays de la terre chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blafphémateur pour avoir reconnu un DIEU fuprême, éternel & tout-puiffant. Ce n'eft pas fans doute pour avoir reconnu cette vérité qu'on fit boire la ciguë à *Socrate*, puifque le dogme d'un DIEU fuprême était annoncé dans tous les myftères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accufa au hazard de ne pas reconnaître les Dieux fecondaires; ce fut fur cet article qu'on le traita de blafphémateur.

On accufa de blafphême les premiers chrêtiens par la même raifon; mais les partifans de l'ancienne religion de l'empire, les joviens, qui reprochaient le blafphême aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blafphémateurs fous *Théodofe II.* Driden a dit:

*This fide to day and the other to morow burn's*
*And they are all god's al mithy in their turn's.*

Tel eft chaque parti, dans fa rage obftiné,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

# BLED OU BLÉ.

## SECTION PREMIÈRE.

### *Origine du mot, & de la chofe.*

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *Céfar*; où avaient-ils pris ce mot de *blé?* On prétend que c'eft de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge, par le chancelier Desvignes, *de Vineis*, à qui l'empereur *Fréderic II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces fiécles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudefques latinifés. *Bladum* venait donc de notre *blead*; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens difaient *biada*; & les pays, où l'ancienne langue romance s'eft confervée, difent encor *blia*.

Cette fcience n'eft pas infiniment utile : mais on ferait curieux de favoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le femer? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Efpagne, les Efpagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce préfent aux Grecs? C'était autrefois *Cérès* fans doute; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut guères aller plus haut. Il faut que *Cérès* foit defcendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du feigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Isbet* ou *Isis* qui en gratifia l'Egypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

*Sanchoniaton* assure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien, & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et, chose encor plus étrange, nous sommes si ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons nous une seule en l'honneur de *Noé*, notre bienfaicteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les chataignes, les nesfles dans l'Occident. Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philosophes dont nous estimons les talens, & dont nous ne suivons point les systêmes, ont prétendu, dans l'*Histoire naturelle du chien*, (pag. 195.) que les hommes ont fait le blé; que nos pères à force de semer de l'yvraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout

différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune tranſmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens ſe moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puiſque c'eſt notre nourriture principale, le blé eſt devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit ſur cette matière, que ſi un laboureur ſemait autant de blé peſant que nous avons de volumes ſur cette denrée, il pourait eſpérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs ſallons vernis & dorés ignorent l'excès de ſa peine & de ſa miſère.

## SECTION SECONDE.

### *Richeſſe du blé.*

Dès qu'on commenee à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voiſins & les voiſines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien ſa fille aura-t-elle en mariage, &c ? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle ( & non pas récolte-t-elle ) de plus belles moiſſons que l'Eſpagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande queſtion eſt de ſavoir ſi un pays purement agricole eſt plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La ſupériorité du pays de blé eſt démontrée par le livre auſſi petit que plein de Mr. *Melon*, le premier homme qui ait raiſonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraiſon univerſelle du ſyſtême de *Laſs*. Melon a pu tomber

dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains inſtruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorſqu'après pluſieurs ſiécles qu'il eſt difficile de compter au juſte, les habitans eurent trouvé le ſecret de faire ſervir à la fécondité du ſol un fleuve deſtructeur, qui avait toûjours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Egypte, aux inſectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même mêlée d'une bourbe noire ne pouvait deſaltérer ni laver les habitans. Il falut des travaux immenſes, & un tems prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, & changer les cavernes des rochers en vaſtes bâtimens.

Tout cela eſt plus étonnant que des pyramides; tout cela fait, voilà un peuple ſûr de ſa nourriture avec le meilleur blé du monde, ſans même avoir preſque beſoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraiſſe de la volaille ſupérieure à celle de Caux. Il eſt vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun beſoin réel des autres peuples.

Les Arabes ſes voiſins au contraire ne recueillent pas un ſeptier de blé depuis le déſert qui entoure le lac de Sodome & qui va juſqu'à Jéruſalem, juſqu'au voiſinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad; ce qui compoſe un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils diſent: Nous avons des voiſins qui ont tout le néceſſaire; allons dans l'Inde leur chercher du ſuperflu; portons-leur du ſucre, des aromates, des épiceries, des curioſités; ſoyons les pourvoyeurs de leurs fantaiſies, & ils nous donneront de la farine. Ils en diſent autant des Babiloniens; ils

s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui régorgent de blé ; & en étant toûjours leurs serviteurs, ils restent toûjours pauvres. Memphis & Babilone jouïssent ; & les Arabes les servent ; la terre à blé demeure toûjours la seule riche ; le superflu de son froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toûjours la loi à celui qui a besoin de pain. Et *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé, que les habitans d'un marais persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des isles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles à Memphis & à Babilone : Les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Asie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé ? C'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Caldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de son froment. C'était le marchand Caldéen ou l'Egyptien adroit qui en faisait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chérement aux riches. Tel est le Hollandais ; il achète partout & revend partout ; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte ; il est toûjours prêt à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, sobres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute

crainte, s'établiffent dans un port ; que leurs vaiffeaux foient bons, que leur équipage fache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils faffent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils fachent le conferver, qu'ils fachent attendre; & ils feront précifément ce que font les Hollandais.

## SECTION TROISIÉME.

### *Hiftoire du blé en France.*

Dans les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne fais quel feigneur ou roi de Soiffons qui mit tant d'impôts fur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laiffa fans pain régner tout feul à fon aife. (*a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorfque les Normands, qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre, lorfque les guerres féodales achevèrent de tout détruire ; lorfque ces brigandages féodaux fe mêlèrent aux irruptions des Anglais, quand *Edouard III* détruifit les moiffons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, & égorgeaient pères, mères & enfans, pour favoir fi on devait fe fervir de pain fermenté ou de pain azime les dimanches ?

Comment on faifait ? Le peuple ne mangeait pas la moitié de fon befoin; on fe nourriffait très mal; on périffait de mifère; la population était très médiocre; des cités étaient défertes.

(*a*) C'était un Chilpéric. La chofe arriva l'an 562.

Cependant vous voyez encor de prétendus hiftoriens qui vous répètent que la France poffédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la St. Barthelemi.

C'eft apparemment fur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la St. Barthelemi; il a prétendu que le maffacre de foixante & dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors floriffant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité eft que la France avait peu d'hommes & peu de blé; & qu'elle était exceffivement miférable, ainfi que l'Allemagne.

Dans le court efpace du régne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'adminiftration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Auffi-tôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de fi heureufes moiffons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encor meilleure que la précédente. Elle fut très mauvaife; le peuple alors fut dans le cas de Mlle. *Bernard*, qui avait vendu fes chemifes & fes draps pour acheter un collier; elle fut obligée de vendre fon collier à perte pour avoir des draps & des chemifes. Le peuple pâtit davantage. On racheta chérement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le miniftère défendit l'exportation; & cette loi ne fut point révoquée. Mais fous *Henri IV*, fous *Louis XIII* & fous *Louis XIV*, non-feulement la loi fut fouvent éludée; mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient bien fournis, il expédiait des permiffions particulières fur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permiffions firent fouvent murmurer le peuple; les mar-

chands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette, elle était toûjours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie.

Cependant année commune, la France avait de quoi se nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toûjours; ( & il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins ) mais la France depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitiéme siécle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante; c'était son excellent vin de Bourgogne, de Champagne & de Bordeaux, le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord, de son huile, de ses fruits, de son sel, de ses toiles, de ses draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours, de ses rubans, de ses modes de toute espèce, enfin des progrès de l'industrie. Le pays est si bon, le peuple si laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'état. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de sa force.

Le blé resta toûjours à vil prix : la main-d'œuvre par conséquent ne fut pas chère ; le commerce prospéra ; & on cria toûjours contre la dureté du tems.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709 ; elle fut très malade ; mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument ; il falut que les Français en achetassent de leurs ennemis mêmes ; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques désastres que la France ait éprouvés ; quelques succès qu'elle ait eus ; que les vignes ayent gelé, ou qu'elles ayent produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste, le prix du blé a toûjours été

assez

affez uniforme ; &, année commune, un feptier de blé a toûjours payé quatre paires de fouliers depuis *Charlemagne.*

Vers l'an 1750 la nation raffafiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'hiftoires romanefques, de réflexions morales plus romanefques encore, & de difputes théologiques fur la grace & fur les convulfions, fe mit enfin à raifonner fur les blés.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de feigle. On écrivit des chofes utiles fur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On fuppofa, au fortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieufement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation.

Auffi-tôt on exporta. Il arriva précifément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV*; on vendit un peu trop ; une année ftérile furvint ; il falut pour la feconde fois que Mlle. *Bernard* revendît fon collier pour ravoir fes draps & fes chemifes. Alors quelques plaignans pafferent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il eft difficile de contenter tout le monde & fon père.

Des gens de beaucoup d'efprit, & d'une bonne volonté fans intérêt, avaient écrit avec autant de fagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'efprit & des vues auffi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; & Mr. l'abbé *Gagliani* Napolitain, réjouït la nation Françaife fur l'exportation des blés ; il trouva le fecret de faire, même en français, des dialogues auffi amufans que nos meilleurs romans, & auffi inftructifs que nos meil-

leurs livres ſérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaiſir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partiſans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le réſultat fut que les lecteurs ne ſurent plus où ils en étaient : la plûpart ſe mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de ſuite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne ſurent pas diſtinguer davantage le froment du ſeigle. Les habitués de paroiſſe continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

## SECTION QUATRIÉME.

### *Des blés d'Angleterre.*

Les Anglais, juſqu'au dix-ſeptiéme ſiécle, furent des peuples chaſſeurs & paſteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en ſelle raze avec un bridon : l'autre moitié nourriſſait des moutons & préparait les laines. Les ſiéges des pairs ne ſont encor que de gros ſacs de laine, pour les faire ſouvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'appercevoir au tems de la reſtauration qu'ils avaient auſſi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère juſqu'alors labouré que pour leurs beſoins. Les trois quarts de l'Irlande ſe nourriſſaient de pommes de terre appellées alors *potâtôs*, & par les Français *topinambous*, & enſuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecoſſe ne connaiſſait point le blé. Il courait une eſpèce de proverbe en vers anglais aſſez plaiſans, dont voici le ſens.

Si l'époux d'Eve la féconde
Au pays d'Ecoſſe était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre Auvergnac & Limousin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre Anglais en mange à peine une avec du fromage; & boit d'une bière aussi nourrissante que dégoûtante, qui l'engraisse.

On peut encor, sans raillerie, ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé longtems leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses hautes d'un demi-pié sur le front, & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme; de sorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé Mr. *Des Soupirs*, secouait sa perruque sur le théatre, on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel, il faut savoir qu'en 1689, la première année du règne de *Guillaume* & de *Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé; & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu.

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit shelings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq shelings = 6l. de France.
à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une

livre ſterling & douze shelings, on donnait de récompenſe trois shelings & ſix ſous = 3l. 12ſ. de France. Le reſte dans une proportion aſſez exacte.

Quand le prix des grains hauſſait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permiſe. Ce réglement a éprouvé quelques variations; mais enfin le réſultat a été un profit immenſe. On a vu par un extrait de l'exportation des grains préſenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. ſterling, qui font cent ſoixante & dix millions trois cent trente-trois mille ſoixante & dix-huit livres de France. Et ſur cette ſomme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait ſa fortune à ſa culture qu'elle avait trop longtems négligée; mais auſſi elle la devait à ſon terrain. Plus ſa terre a valu, plus elle s'eſt encor améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais auſſi la France a preſque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'eſt que d'un cinquiéme plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes: ce qui eſt bien compenſé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

## SECTION CINQUIÉME.

*Mémoire court ſur les autres pays.*

L'Allemagne eſt comme la France; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres ſtériles; les pays

voiſins du Rhin & du Danube, la Bohême, ſont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grains que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Eſpagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en eſt toûjours bien fournie & n'en eſt pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Ruſſie en régorgent; on le tranſporte à celles du Nord avec beaucoup de peine; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie; le reſte ne produit que du ſeigle; les provinces ſeptentrionales rien.

Le Dannemarck peu.

L'Ecoſſe encor moins.

La Flandre Autrichienne eſt bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe juſqu'à Terracine, ſont ſtériles. Le Bolonois, dont les papes ſe ſont emparés, parce qu'il était à leur bienſéance, eſt preſque la ſeule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur crû pour le beſoin, & ſont ſouvent obligés d'acheter des *firmans* à Conſtantinople, c'eſt-à-dire, des permiſſions de manger. C'eſt leur ennemi & leur vainqueur qui eſt leur pourvoyeur.

Le Milanais eſt la terre promiſe en ſuppoſant que *la terre promiſe* avait du froment.

La Sicile se souvient toûjours de *Cérès*; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi bien la terre que du tems d'*Hiéron* qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoye a toûjours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est guères plus riche; elle a peu de froment; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année, & du besoin du moment.

*Resumé.*

Suivez le précepte d'*Horace*: Ayez toûjours une année de blé par devers vous; *provisæ frugis in annum.*

## BLÉ,

### GRAMMAIRE MORALE.

*Section seconde.*

On dit proverbialement, *manger son blé en herbe; être pris comme dans un blé; crier famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela ſignifie une infinité de bonnes choſes, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitiéme ſiécle comme on gouvernait du tems d'Albouin, de Gondebald, de Clodevik nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des loix de Dagobert, quand nous avons les œuvres du chancelier d'Agueſſeau, les diſcours de Mrs. les gens du roi, Montclar, Servant, Caſtillon, la Chalotais, Du Paty, &c.

Ne nous cite plus les miracles de St. Amable, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laiſſe pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, ſonge dans quel ſiécle nous vivons.

Si jamais on aſſaſſine à coups de piſtolet un maréchal d'Ancre; ne fais point brûler ſa femme en qualité de ſorcière ſous prétexte que ſon médecin Italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérir de ſes vapeurs.

Diſtingue toûjours les honnêtes gens qui penſent, de la populace qui n'eſt pas faite pour penſer.

Si l'uſage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & ſi en chemin tu rencontres quelques gens d'eſprit, averti-les par un ſigne de tête; par un coup d'œil que tu penſes comme eux; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaibli peu-à-peu toutes les ſuperſtitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les loix doivent être pour tout le monde; mais laiſſe chacun ſuivre ou rejetter à ſon gré ce qui ne peut être fondé que ſur un uſage indifférent.

Si la ſervante de Bayle meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à Bayle; ni à Bayle comme à ſa ſervante.

Si les imbécilles veulent encor du gland, laiſſe-les-en manger; mais trouve bon qu'on leur préſente du pain.

En un mot, ce proverbe eſt excellent en mille occaſions.

## BŒUF APIS.

IL a été agité ſi le bœuf *Apis* était révéré à Memphis comme Dieu, comme ſymbole, ou comme bœuf. Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu, les ſages un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. *Cambyſe* fit-il bien quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilège. *Hérodote* ajoute qu'il fit bien fouetter les prêtres; il avait tort, ſi ces prêtres avaient été de bonnes gens qui ſe fuſſent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, ſans moleſter les citoyens. Mais s'ils avaient été perſécuteurs, s'ils avaient forcé les conſciences, s'ils avaient établi une eſpèce d'inquiſition & violé le droit naturel, *Cambyſe* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre.

On a fort vanté les Egyptiens: il faut pourtant qu'il y ait toûjours eu dans leur caractère, & dans

leur gouvernement un vice radical, qui en a toûjours fait de vils esclaves.

Je consens que dans les tems presqu'inconnus, ils ayent conquis la terre; mais dans les tems de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine, par les Assyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelus, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe, à changer de religion, quoique les bœuf-latres & les singe-latres se haïssent vivement; la seconde, qu'ils ont fait toûjours éclorre des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans, on a dit même au bout de trois mille. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle? L'observatoire que fit bâtir *Louis XIV*, me paraît un plus beau monument que les pyramides, parce qu'il est plus utile.

# BOIRE A LA SANTÉ.

D'Où vient cette coutume ? eſt-ce depuis le tems qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour ſa propre ſanté, mais non pas pour la ſanté d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne ſignifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien ; mais je bois avant vous pour que vous buviez ; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un feſtin on buvait pour célébrer ſa maîtreſſe, & non pas pour qu'elle eût une bonne ſanté. Voyez dans Martial,

*Nævia ſex cyathis, ſeptem Juſtina bibatur.*

Six coups pour Nevia, ſept au moins pour Juſtine.

Les Anglais qui ſe ſont piqués de renouveller pluſieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames ; c'eſt ce qu'ils appellent *toſter* ; & c'eſt parmi eux un grand ſujet de diſpute ſi une femme eſt toſtable ou non, ſi elle eſt digne qu'on la toſte.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguſte*, pour le retour de ſa ſanté. *Dion Caſſius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le ſénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au ſecond ſervice. C'eſt un étrange décret. Il eſt plus vraiſemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette baſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, vous liſez dans Horace,

*Hinc ad vina redit lætus, & alteris*
*Te menſis adhibet Deum.*
*Te multa prece, te proſequitur mero*
*Defuſo pateris : & laribus tuum*

*Miſcet numen, uti Græcia Caſtoris,*
*Et magni memor Herculis.*
*Lorgas ô utinam, dux bone, ferias*
*Præſtes heſperiæ: dicimus integro*
*Sicci mane die, dicimus uvidi,*
*Quum ſol oceano ſubeſt.*

Sois le Dieu des feſtins, le Dieu de l'allégreſſe,
Que nos tables ſoient tes autels.
Préſide à nos jeux ſolemnels
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours; que tes jours ſoient ſans fin.
C'eſt ce que nous diſons en revoyant l'aurore;
Ce qu'en nos douces nuits nous rediſons encore
Entre les bras du Dieu du vin. (*a*)

On ne peut, ce me ſemble, faire entendre plus expreſſément ce que nous entendons par ces mots, *Nous avons bu à la ſanté de votre majeſté.*

C'eſt de-là probablement que vint, parmi nos nations barbares, l'uſage de boire à la ſanté de ſes convives; uſage abſurde, puiſque vous videriez quatre bouteilles ſans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la ſanté du roi*, s'il ne ſignifie pas ce que nous venons de voir?

Le Dictionaire de Trévoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la ſanté de ſes ſupérieurs en leur préſence.* Paſſe pour la France & pour l'Allemagne; mais en Angleterre c'eſt un uſage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

On ſait de quelle importance il eſt en Angleterre de boire à la ſanté d'un prince qui prétend au trône; c'eſt ſe déclarer ſon partiſan. Il en a coûté cher à

(*a*) *Dacier* a traduit *ſicci* & *uvidi* dans nos prières du ſoir & du matin.

plus d'un Ecossais & d'un Irlandais pour avoir bu à la santé des *Stuarts*.

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à sa santé, mais à sa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que Cork en anglais signifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots; il écrivit en 1702 une brochure (ce sont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, & surtout à leur *mémoire*; que c'est une prophanation de ces paroles de JESUS-CHRIST, *Buvez-en tous*, *faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'est que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui, le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroisse de Ste. Foi, qui publia *la divine potion, pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé, avec des argumens clairs & solides contre cette coutume criminelle, le tout pour la satisfaction du public; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut* 1648.

Notre révérend père *Garasse*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père *Nonotte* n'ont rien de supérieur à ces profondeurs anglaises. Nous avons longtems lutté, nos voisins & nous, à qui l'emporterait.

# BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie ? & comment ſon bras & ſa main ſe remuaient à ſa volonté ? Il répondit bravement, qu'il n'en ſavait rien. Mais, du moins, lui dit-on, vous qui connaiſſez ſi bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raiſon elles tournent dans un ſens plutôt que dans un autre ; & il avoua encor qu'il n'en ſavait rien.

Ceux qui enſeignèrent que l'Océan était ſalé de peur qu'il ne ſe corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaiſſeaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur repliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Muſshembroek* lui-même eſt tombé dans cette inadvertence.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire préciſément, comment une buche ſe change dans ſon foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux eſt-il bien connu ? ſait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les ſenſations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaiſſons pas plus l'eſſence de la matière que les enfans qui en touchent la ſuperficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jettons en terre ſe relève pour produire un tuyau chargé d'un épic, & comment le même ſol produit une pomme au haut de cet arbre & une chataigne à l'arbre voiſin ? Pluſieurs docteurs ont dit : que ne ſais-je pas ? *Montagne* diſait : que ſais-je !

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras-tu par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau ;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses aîles ?
Le sage Dufay parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi.
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toûjours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Couriers de la physique, argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux ;

Ramenez des climats foumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos fecteurs, & furtout deux Laponnes.
Vous avez recherché, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut fans fortir de chez lui:
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toûjours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces refforts, qui font la pefanteur.
Vous connaiffez les loix qu'établit fon auteur.
Parlez, enfeignez-moi, comment fes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le foleil notre globe entraîné,
Se meut autour de foi fur fon axe incliné?
Parcourant en douze ans les céleftes demeures,
D'où vient que Jupiter a fon jour de dix heures?
Vous ne le favez point. Votre favant compas
Mefure l'univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deffiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceffible;
Les angles, les côtés font marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eft fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, fi ma débile vue
Ne peut percer la nuit fur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux favant,
Qui des feux de l'Etna fcrutateur imprudent,
Marchant fur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut confumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Nos bornes font donc partout, & avec cela nous fommes orgueilleux comme des *paons* que nous prononçons *pans*.

# BOUC.

## BESTIALITÉ, SORCELLERIE.

LEs honneurs de toute espèce, que l'antiquité a rendus aux boucs, seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot de *bouc*. Vous trouvez dans Zacharie : (*a*) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(*b*) *Sortez de Babilone*, dit Jérémie aux chefs du peuple ; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

*Isaïe* s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeller leurs rois *boucs*, ils consacrèrent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très bien que le peuple ait pris en effet un emblême pour une divinité, c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shotim d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, ayent à la fois immolé & adoré des boucs. On sait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jusqu'au nom même d'*Hazazel*, ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais

(*a*) Chap. X. v. 3. (*b*) Chap. L. v. 8.

Mais les boucs reçurent encor un honneur plus ſingulier ; il eſt conſtant qu'en Egypte pluſieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Paſiphaë* avec ſon taureau. *Hérodote* raconte que lorſqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt que *Plutarque* & *Pindare* qui vivaient dans des ſiécles ſi éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire, qu'on préſentait des femmes au bouc conſacré. (*c*) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent ſur vos lèvres
Les doux baiſers que je prendrais ?
Quoi ! ce ſont les maris des chèvres !

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (*d*) *Jeroboam* inſtitua des prêtres pour le ſervice de ſes veaux & de ſes boucs. Le texte hébreu porte expreſſément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent paſſionnées pour des boucs, & des juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il falut une loi expreſſe pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, (*e*) & y eſt exprimée à pluſieurs repriſes. D'abord c'eſt une défenſe éternelle de ſacrifier aux velus avec leſquels on a forniqué. (*f*) Enſuite une autre défenſe aux femmes de ſe proſtituer aux bêtes, & aux hommes de ſe ſouiller du même crime. Enfin, il eſt ordonné (*g*)

(*c*) Mr. *Larcher* du collège Mazarin, a fort approfondi cette matière.

(*d*) Liv II. Paralip. ch. XI. v. 15.

(*e*) Levit. chap. XVII. v. 7

(*f*) Chap. XVIII. v. 23.

(*g*) Chap. XX. v. 15. & 16.

que quiconque ſe ſera rendu coupable de cette turpitude, ſera mis à mort avec l'animal dont il aura abuſé. L'animal eſt réputé auſſi criminel que l'homme & la femme ; il eſt dit que leur ſang retombera ſur eux tous.

C'eſt principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces loix, devenues malheureuſement néceſſaires au peuple Hébreu. C'eſt aux boucs & aux chèvres, aux aſirim, qu'il eſt dit que les Juifs ſe ſont proſtitués ; *aſiri*, un bouc & une chèvre ; *aſirim* des boucs ou des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans pluſieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un déſert où l'on ne peut guères nourrir que des chèvres & des boucs. On ne ſait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre & dans pluſieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans ſa troiſiéme églogue : Le *novimus & qui te tranſverſa tuentibus hircis*, n'eſt que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte & dans les ſables d'une partie de la Paleſtine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans & de quelques autres monſtres auxquels on donnait toûjours une tête de bouc.

La magie, la ſorcellerie paſſa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appellait *ſabbatum* chez les Romains l'eſpèce de ſorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainſi leur jour ſacré avec leurs ſecrets infames. C'eſt de-là qu'enfin être ſorcier & aller au ſabbat, fut la même choſe chez les nations modernes.

De miſérables femmes de village trompées par des fripons, & encor plus par la faibleſſe de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot

*abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouſe de vache & de poil de chèvre, elles allaient au ſabbat ſur un manche à balai pendant leur ſommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouïſſance.

Cette opinion était univerſelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui ſe métamorphoſait en bouc. C'eſt ce qu'on peut voir dans les *diſquiſitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquiſition, cité par *Del Rio*, (*g*) dit que les ſorcières appellent le bouc *Martinet*. Il aſſure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait ſur ſon dos & était tranſportée en un inſtant dans les airs à un endroit nommé *La noix de Benevent.*

Il y eut des livres où les myſtères des ſorciers étaient écrits. J'en ai vu un, à la tête duquel on avait deſſiné aſſez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appellait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs l'*alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères preſque indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'almanach du berger.

La raiſon & une meilleure éducation auraient ſuffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au-lieu de raiſon on employa les ſupplices. Si les prétendus ſorciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des ſorciers. Le jéſuite *Del Rio* docteur de Louvain, fit imprimer ſes *Diſquiſitions magiques* en l'an 1599: il aſſure que tous les hérétiques ſont magiciens; & il recommande ſouvent qu'on leur donne la queſtion. Il ne doute pas que le diable ne ſe transforme en bouc & n'accorde ſes faveurs à toutes les femmes qu'on lui préſente. (*h*) Il cite

(*g*) *Del Rio* pag. 190. (*h*) Pag. 180.

plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes*, (*i*) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la sorcellerie, est un nommé *Boguet*, grand-juge en dernier ressort d'une abbaye de St. Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des sorcières & des sorciers: le nombre en est très considérable. Presque toutes ces sorcières sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déja dit que plus de cent mille prétendus sorciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles.

## BOUFON, BURLESQUE,

### BAS COMIQUE.

IL était bien subtil ce scholiaste qui a dit le premier que l'origine de *boufon* est dûe à un petit sacrificateur d'Athènes nommé *Bupho*, qui lassé de son métier s'enfuit & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appella *boufonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Boufon n'était pas un nom propre, *boufonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les

(*i*) Pag. 181.

Grecs ne fut appellée *boufonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine ſage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le ſacrificateur ſubalterne, ou plutôt le boucher ſacré, prêt d'immoler un bœuf s'enfuyait comme ſaiſi d'horreur, pour faire ſouvenir les hommes que dans des tems plus ſages & plus heureux on ne préſentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduiſit que lorſqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraiſſer de ce ſang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de boufon.

Ce mot de *boufon* eſt reçu depuis longtems chez les Italiens & chez les Eſpagnols; il ſignifiait *mimus*, *ſcurra*, *joculator*; mime, farceur, jongleur. Ménage après Saumaiſe le dérive de *bocca infiata*, bourſouflé; & en effet on veut dans un boufon un viſage rond & la joue rebondie. Les Italiens diſent *bufo magro*, maigre boufon, pour exprimer un mauvais plaiſant qui ne vous fait pas rire.

*Boufon*, *boufonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuſer la populace. C'eſt par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'eſprit humain. *Theſpis* fut un boufon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Au ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiécle les tragédies eſpagnoles & anglaiſes furent toutes avilies par des boufonneries dégoûtantes. (Voyez l'article *Dramatique.*)

Les cours furent encor plus deshonorées par les boufons que le théatre. La rouille de la barbarie était ſi forte, que les hommes ne ſavaient pas goûter des plaiſirs honnêtes.

*Boileau* a dit de *Molière* :

C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
Peut-être de ſon art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ſes figures ;
Quitté pour le boufon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnais plus l'auteur du Miſantrope.

Mais il faut conſidérer que *Raphaël* a daigné peindre des groteſques. *Molière* ne ferait point deſcendu ſi bas s'il n'eût eu pour ſpectateurs que des *Louis XIV*, des *Condes*, des *Turenne*, des ducs de la *Rochefoucault*, de *Montauſier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Monteſpan* & de *Thiange* ; mais il travaillait auſſi pour le peuple de Paris qui n'était pas encor décraſſé ; le bourgeois aimait la groſſe farce, & la payait. Les *Jodelets* de Scaron étaient à la mode. On eſt obligé de ſe mettre au niveau de ſon ſiécle avant d'être ſupérieur à ſon ſiécle ; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'eſt-ce que la *Batrachomiomachie* attribuée à *Homère*, ſinon une boufonnerie, un poëme burleſque ?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouït.

Le boufon n'eſt pas toûjours dans le ſtile burleſque. Le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin* ne ſont point dans le ſtile des *Jodelets* de Scaron. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scaron*. Ses perſonnages les plus bas n'affectent point des plaiſanteries de gilles. La boufonnerie eſt dans la choſe & non dans l'expreſſion. Le ſtile burleſque eſt celui de *Don Japhet* d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai, l'honneur de defcendre,
Noé qui fur les eaux fit flotter fa maifon
Quand tout le genre-humain but plus que de raifon.
Vous voyez qu'il n'eft rien de plus net que ma race,
Et qu'un cryftal auprès paraîtrait plein de craffe.

Pour dire qu'il veut fe promener, il dit qu'*il va exercer fa vertu caminante.* Pour faire entendre qu'on ne poura lui parler, il dit,

Vous aurez avec moi difette de loquelle.

C'eft prefque partout le jargon des gueux ; le langage des halles ; & même il eft inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiffé, piffeufe abominable.

Enfin, la groffiéreté de fa baffeffe eft pouffée jufqu'à chanter fur le théatre,

Amour nabot
Qui du jabot
De Don Japhet
A fait
Une ardente fournaife:
Et dans mon pis
A mis
Une effence de braife.

Et ce font ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un fiécle alternativement avec le *Mifantrope ;* ainfi qu'on voit paffer dans une rue indifféremment un magiftrat & un chiffonnier.

Le *Virgile* travefti eft à-peu-près dans ce goût; mais rien n'eft plus abominable que fa *Mazarinade.*

Notre Jules n'eft pas Céfar,
C'eft un caprice du hazard,

Qui naquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ſes deſſeins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'état.
Singe du prélat de Sorbonne,
Ma foi tu nous la baille bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illuſtre en ta partie honteuſe,
Ta ſeule braguette eſt fameuſe.

. . . . . . . . . . .

Va rendre compte au vatican
De tes meubles mis à l'encan ;
D'être cauſe que tout ſe perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces ſaletés font vomir, & le reſte eſt ſi exécrable qu'on n'oſe le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'eſt peut-être plus extraordinaire que l'eſpèce de conſidération qu'il eut pendant ſa vie, ſi ce n'eſt ce qui arriva dans ſa maiſon après ſa mort.

On commença par donner d'abord le nom de *poëme burleſque* au lutrin de *Boileau ;* mais le ſujet ſeul était burleſque ; le ſtile fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre ſorte de burleſque qui était bien ſupérieur au nôtre, c'eſt celui de l'*Arétin*, de l'archevéque *La Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce.* La décence y eſt ſouvent ſacrifiée à la plaiſanterie ; mais les mots deshonnêtes en ſont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque La Caza roule à la vérité ſur un ſujet qui fait enfermer à Biſſêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Déchauſours.* Cependant il n'y a pas un

mot qui offenſe les oreilles chaſtes ; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre. *Buttler* dans ſon *Hudibras*, qui eſt la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la *querelle des apoticaires & des médecins* ; Prior dans ſon *hiſtoire de l'âme*, où il ſe moque fort plaiſamment de ſon ſujet ; *Philippe* dans ſa piéce du *Brillant Sheling.*

*Hudibras* eſt autant au-deſſus de *Scaron* qu'un homme de bonne compagnie eſt au-deſſus d'un chanſonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un perſonnage très réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appellait le *chevalier Samuel Luke.* Voici le commencement de ſon poëme aſſez fidélement traduit.

Quand les prophanes & les ſaints
Dans l'Angleterre étaient aux priſes,
Qu'on ſe battait pour des égliſes,
Auſſi fort que pour des catins ;
Lorſqu'anglicans & puritains
Faiſaient une ſi rude guerre,
Et qu'au ſortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiſſe en chaire ;
Que partout ſans ſavoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens-d'armes couvraient la terre ;
Alors monſieur le chevalier,
Longtems oiſif ainſi qu'Achile,
Tout rempli d'une ſainte bile,
Suivi de ſon grand écuyer,
S'échappa de ſon poulaillier,

Avec son sabre & l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.
Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraissant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence,
Et son mérite & sa prudence,
Il passa chez quelques savans
Pour être un de ces instrumens,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse;
Cet instrument s'appelle un *sot*.
Ce n'est pas qu'en théologie,
En logique, en astrologie,
Il ne fût un docteur subtil;
En quatre il séparait un fil,
Disputant sans jamais se rendre,
Changeant de thèse tout-à-coup,
Toûjours prêt à parler beaucoup
Quand il falait ne point s'étendre.
D'Hudibras la religion
Etait tout comme sa raison,
Vuide de sens & fort profonde.

Le puritanisme divin,
La meilleure secte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraie église militante,
Qui prêche un pistolet en main,
Pour mieux convertir son prochain,
A grands coups de sabre argumente,
Qui promet les célestes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour se mieux pardonner les siens ;
Secte qui toûjours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple philistin,
Mais il périt par sa vengeance,
Et lui-même il s'ensevelit,
Ecrasé sous la chûte immense
De ce temple qu'il démolit.
Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chûte du parlement ;
L'état entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :

Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en fomme,
Tout jufte à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et fouvent dans la même bière,
Par juftice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de fon derrière.
Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deffus fa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de fa felle
Deux piftolets & du jambon.
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout tems fa manière;
Sachant que fi fa talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne refterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti;
Que Dieu béniffe fon voyage,
Ses argumens & fon parti,
Sa barbe rouffe & fon courage.

Le poëme de *Garth* fur les médecins & les apoticaires, eft moins dans le ftile burlefque que dans celui du lutrin de *Boileau*; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté &c. que dans le lutrin; & ce qui eft étonnant, c'eft qu'une profonde érudition y eft embellie par la fineffe & par les graces: il commence à-peu-près ainfi:

Mufe, raconte-moi les débats falutaires,
Des médecins de Londre & des apoticaires.

Contre le genre-humain ſi longtems réunis,
Quel Dieu pour nous ſauver les rendit ennemis ?
Comment laiſſèrent-ils reſpirer leurs malades
Pour frapper à grands coups ſur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coëffure en armet,
La ſeringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un ſur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie & nous laiſſaient la nôtre.

*Prior* que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, ſe fit médiateur entre les philoſophes qui diſputent ſur l'ame. Son poëme eſt dans le ſtile d'*Hudibras* qu'on apppelle *Dogrel rimes*, c'eſt le *ſtilo Bernieſco* des Italiens.

La grande queſtion eſt d'abord de ſavoir ſi l'ame eſt toute en tout, ou ſi elle eſt logée derrière le nez & les deux yeux ſans ſortir de ſa niche. Suivant ce dernier ſyſtême, *Prior* la compare au pape qui reſte toûjours à Rome, d'où il envoye ſes nonces & ſes eſpions pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans la chrêtienté.

*Prior*, après s'être moqué de pluſieurs ſyſtêmes, propoſe le ſien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtiſe de l'emmaillotter ; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds ; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps ; qu'elle va enſuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en ſort à pieds joints quand l'animal finit ſa vie.

A la fin de ce poëme ſingulier, rempli de vers ingénieux & d'idées auſſi fines que plaiſantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle :*

Il eſt des hochets pour tout âge.

*Prior* prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

*Give us play things for our old age.*

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion.

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre Caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie;
Etre gai c'est avoir raison.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Aristote la rapsodie,
De René la philosophie;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant, le léger, le naturel, le familier, du grotesque, du boufon, du bas, & surtout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs, qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

*La Fontaine* a bien voulu quelquefois descendre au stile burlesque.

Autrefois Carpillon Fretin,
Il eut beau faire, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.

Il appelle les louvetaux, *messieurs les louvats*. Phèdre ne se sert jamais de ce stile dans ses fables;

mais aussi il n'a pas la grace & la naïve mollesse de *La Fontaine*, quoi qu'il ait plus de précision & de pureté.

## BOULEVARD, ou BOULEVART.

BOulevard, fortification, rempart. Belgrade est le boulevard de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart ; ce gazon s'appellait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On boulait sur le verd.* De-là vient que les Anglais, dont la langue est une copie de la nôtre presque dans tous ses mots qui ne sont pas saxons, ont appellé leur jeu de boule *boulin-green*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appellé d'après eux *boulingrins*, sans savoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoises qui s'allaient promener sur le *Bouleverd*, & non pas sur le *Boulevard*. On se moquait d'elles & on avait tort. Mais en tout genre l'usage l'emporte ; & tous ceux qui ont raison contre l'usage sont sifflés ou condamnés.

## BOURGES.

NOs questions ne roulent guères sur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le*

*siége de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des rois ? Cette fureur d'antiquité eſt une maladie dont on ne guérira pas ſi-tôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord n'ont rien d'antique que le ſol, les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Aſie ; & encor c'eſt fort peu de choſe. Les hommes ſont anciens & les monumens nouveaux ; c'eſt ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il ſerait très raiſonnable de faire remonter la fondation de ſa ville au tems de la guerre des géants. Mais puiſqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'eſt tout ce que j'avais à dire ſur *Bourges*.

## BOURREAU.

IL ſemble que ce mot n'aurait point dû ſouiller un dictionnaire des arts & des ſciences ; cependant il tient à la juriſprudence & à l'hiſtoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de ſe ſervir fort ſouvent de ce mot dans les tragédies ; Clitemneſtre dans *Iphigénie* dit à Agamemnon :

» Bourreau de votre fille, il ne vous reſte enfin
» Que d'en faire à ſa mère un horrible feſtin.

On employe gaiement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitrion* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau,

Et les Romains se permettaient de dire :

*Quorsum vadis, carnifex ?*

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, (*a*) détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince.* C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille ; & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines dont cet auteur a régalé notre siècle. Il aurait été sans doute par convenance un des garçons ... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princesse, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âcres ; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïse*, un jeune Suisse qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas ; & qui dit à sa suissesse, *garde tes baisers, ils sont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages ayent eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle si elle avait duré. Les pères de famille

(*a*) Roman intitulé *Emile*, tom. IV, pages 177 & 178.

ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût appercevoir entre le pourſuivant & la pourſuivie.

*Eſt modus in rebus ſunt certi denique fines*
*Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.*

## BRACMANES, BRAMES.

AMi lecteur, obſervez d'abord que le pére *Thomaſſin*, l'un des plus ſavans hommes de notre Europe, dérive les bracmanes d'un mot juif *barac* par un C, ſuppoſé que les Juifs euſſent un C. Ce *barac* ſignifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les bracmanes s'enfuyaient des villes; ſuppoſé qu'alors il y eût des villes.

Ou, ſi vous l'aimez mieux, bracmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biſcayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran* qui exprimait quelque choſe que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejettant entiérement on ſaurait moins, & on ſaurait mieux.

N'eſt-il pas vraiſemblable que les bracmanes ſont les premiers légiſlateurs de la terre, les premiers philoſophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous reſtent de l'ancienne hiſtoire, ne forment-ils pas une grande préſomption en leur faveur, puiſque les premiers philoſophes Grecs allérent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curioſités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine ſont toutes indiennes, ainſi que les rélations l'atteſtent dans la collection de *Du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du *Shasta* ; c'est le premier livre de théologie des bracmanes, écrit environ quinze cent ans avant leur *Veidam*, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun tems. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler* ne se trouvent ni dans les fragmes du *Shasta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le *Cormoveidam*. Je puis du moins assurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Shasta qui parle d'une conspiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presqu'isle enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux qui furent connus si tard, ne nomment jamais les bracmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre* ; & leurs établissemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (Voyez *Job*.) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de massacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur ; c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des bracmanes que nous tenons l'idée de la chûte des êtres célestes révoltés contre le souverain de la nature ; & c'est-là probablement que les Grecs ont puisé la fable des titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier siécle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le ciel sans en avoir vu sur la terre ? Un

tel faut de la nature humaine à la nature divine ne fe conçoit guères. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géants qu'après avoir vu quelques hommes plus robuftes que les autres tyrannifer leurs femblables. Il falait ou que les premiers bracmanes euffent éprouvé des difcordes violentes, ou qu'ils en euffent vu du moins chez leurs voifins pour en imaginer dans le ciel.

C'eft toujours un très étonnant phénomène qu'une fociété d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une efpèce de guerre faite dans les efpaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empirée*. (Voyez *Ciel matériel.*) Mais il faut bien foigneufement remarquer que dans cette révolte des êtres céleftes contre leur fouverain, il n'y eut point de coups donnés, point de fang célefte répandu; point de montagnes jettées à la tête, point d'anges coupés en deux ainfi que dans le poëme fublime & grotefque de *Milton*.

Ce n'eft, felon le *Shafta*, qu'une défobéiffance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vafte lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour eft de quatre cent vingt-fix millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle efpèce, fous peine de retourner à l'ondéra.

Ce font là les principaux articles de la foi des bracmanes, qui a duré fans interruption de tems immémorial jufqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché auffi grave de manger un poulet que d'exercer la fodomie.

Ce n'eft là qu'une petite partie de l'ancienne cofmogonie des bracmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils repréfentent encore la vertu fous l'emblême d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monftres. Nos miffionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'affurer que le diable eft adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

## DE LA MÉTEMPSYCOSE DES BRACMANES.

La doctrine de la métempfycofe, vient d'une ancienne loi de fe nourrir de lait de vaches ainfi que de légumes, de fruits & de ris. Il parut horrible aux bracmanes de tuer & de manger fa nourrice : on eut bientôt le même refpect pour les chèvres, les brebis & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de fe purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainfi que dans ceux des hommes. La nature du climat feconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmofphère brûlante exige une nourriture rafraîchiffante, & infpire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des veftiges dans les anciens livres facrés. DIEU, dans la Ge-

nèse, (*a*) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame.* C'est ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (*b*) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes.* Il dit dans le Lévitique, (*c*) l'*ame de la chair est dans le sang.* Il fait plus ; il fait un pacte solemnel avec les hommes & avec tous les animaux, (*d*) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des tems très postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement : (*e*) DIEU *fait voir que l'homme est semblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition est égale, comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les prophanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les bracmanes, & les pytagoriciens après eux, ayent cru que les ames passaient successivement dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant* qui imagina que les diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres Orientaux.

(*a*) Genèse chap. IX. v. 4.
(*b*) v. 5.
(*c*) Lev. ch. XVII. v. 14.
(*d*) Genèse ch. IX. v. 10.
(*e*) Eccles. chap. XVIII. v. 19.

## DES HOMMES ET DES FEMMES QUI SE BRULENT CHEZ LES BRACMANES.

Les brames, ou bramins d'aujourd'hui, qui ſont les mêmes que les anciens bracmanes, ont conſervé comme on ſait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le ſang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & eſt-il encor de ſe brûler publiquement ? La ſuperſtition qui allie tous les contraires, eſt l'unique ſource de cet affreux ſacrifice ; coutume beaucoup plus ancienne que les loix d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophête fils de DIEU, deſcendit parmi eux, & eut pluſieurs femmes ; qu'étant mort, celle de ſes femmes qui l'aimait le plus ſe brûla ſur ſon bucher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme ſe brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre ſon mari ? ou eſt-ce une fable inventée par les prêtres ? Y eut-il un *Brama* qui ſe donna en effet pour un prophête & pour un fils de DIEU ? Il eſt à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la ſuite on vit des *Zoroaſtres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur hiſtoire ; ce qu'elle a toûjours continué de faire partout.

Dès que la femme du fils de DIEU ſe brûle, il faut bien que les dames de moindre condition ſe brûlent auſſi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris qui ſont devenus chevaux, éléphans, ou éperviers ? Comment démêler préciſément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître & être encor ſa femme ? Cette difficulté n'embarraſſe point des théologiens Indous ; ils trouvent aiſément des diſtinguo, des ſolutions, *in ſenſu compoſito*, *in ſenſu diviſo*. La métempſycoſe n'eſt que pour les perſonnes

du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles vont se purifiant, celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin les prêtres ont raison & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort : c'est à elle de descendre au bucher ; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente ; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à la fois sur le bucher d'un raya ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européans négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guères de gouverneur de Madrass & de Pondichéri qui n'ait vu quelque Indienne périr volontairement dans les flammes. Mr. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans, se brûla en présence de madame *Roussel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madrass : elle résista aux prières, aux larmes de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans de ne les pas laisser orphelins : l'Indienne lui répondit, DIEU *qui les a fait naître aura soin d'eux ;* ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa main le feu au bucher, & consomma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

Mr. *Shernoc* négociant Anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable qui

defcendait dans le bucher, l'en arracha de force lorfqu'elle allait y mettre le feu ; & , fecondé de quelques Anglais, l'enleva & l'époufa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible facrilège.

Pourquoi les maris ne fe font-ils jamais brûlés pour aller retrouver leurs femmes ? pourquoi un fexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique ? eft-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais époufé une fille de *Brama*, au-lieu qu'elle affure qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce Dieu ? eft-ce parce que les femmes font plus fuperftitieufes que les hommes ? eft-ce parce que leur imagination eft plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée ?

Les anciens bracmanes fe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleffe, & furtout pour fe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne fe ferait peut-être pas mis fur un bucher fans le plaifir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrêtien renégat *Pellegrinus* fe brûla en public par la même raifon qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas auffi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable facrifice des femmes Indiennes ? Peut-être, fi on portait une loi de ne fe brûler qu'en préfence d'une feule femme de chambre, cette abominable coutume ferait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'Indiennes tout-au-plus, a donné ce terrible fpectacle. Et nos inquifitions, nos fous atroces qui fe font dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des chofes que perfonne n'entendait. Plaignons & condamnons

les brames : mais rentrons en nous-mêmes misérables que nous sommes.

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article des bracmanes ; c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas. Et les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expresses de *Birma*, de *Brama* & de *Vitsnou*, qui fermeraient la bouche à tout raisonneur.

## BULGARES, OU BOULGARES.

PUisqu'on a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent ; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *L* & *A*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga ; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septiéme siécle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie ; & ils inondèrent l'empire

Romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769 sous l'empire de *Catherine II.*

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encor *Bulgarie.* Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du tems de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contr'eux après avoir été vaincu par les Sarrasins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom*, lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuviéme siécle, un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrêtien.

Les Boulgares qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous batiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs Grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

*Et voilà justement comme on écrit l'histoire.*

Théodora était, disent-ils, une princesse très religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices cent mille hommes qu'on accusait d'être

manichéens. (*a*) „ C'était, dit le modeste continua-
„ teur d'*Echard*, la plus impie, la plus détestable,
„ la plus dangereuse, la plus abominable de toutes les
„ héréfies. Les censures ecclésiastiques étaient des
„ armes trop faibles contre des hommes qui ne re-
„ connaissaient point l'église. "

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce tems-là plus que jamais entre l'église grecque sous le patriarche *Photius*, & l'église latine sous le pape *Nicolas I*. Les Bulgares prirent le parti de l'église grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*; & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encor aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'héréfie du manichéisme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté ils se firent manichéens. Il se peut très bien que ces Bulgares qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares qui ne savaient ni lire ni écrire, ayent été régardés comme des hérétiques très déliés, contre lesquels il était très dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant

(*a*) **Histoire rom. prétendue traduite de *Laurent Echard*, tom. II. pag. 242.**

quatre ſiécles de ſuite, & qu'ils aſſiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treiziéme ſiécle, l'empereur *Alexis* voulant ſe faire reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne ſerait jamais ſon vaſſal. Le Pape *Innocent III* ne manqua pas de ſaiſir cette occaſion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le ſacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du St. Siége.

C'était le tems le plus violent des croiſades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ſes croiſés, prit le prétendu empereur *Baudouin* priſonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête; & ſe fit une coupe de ſon crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien aſſez pour que les Boulgares fuſſent en horreur à toute l'Europe, on n'avait pas beſoin de les appeller *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même choſe. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas ſe ſoumettre à l'égliſe romaine.

Le mot de *boulgare* tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'eſt pourquoi, ſous *St. Louis*, frère *Robert*, grand inquiſiteur, qui était un ſcélérat, fut accuſé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie.

Ce terme changea enſuite de ſignification vers les frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait, c'eſt un joli *boulgare*; un bon-homme était un bon *boulgare*.

Lorſque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands diſaient en le voyant, *Notre gouverneur eſt un bien plat boulgare en comparaiſon de celui-ci.*

En voilà aſſez pour l'étymologie de ce beau nom.

## BULLE.

CE mot déſigne la boule ou le ſceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un inſtrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux reſcrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St. Pierre* à droite, & de *St. Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de ſon pontificat. La bulle eſt écrite ſur parchemin. Dans la ſalutation le pape ne prend que le titre de *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, ſuivant cette ſainte parole de JESUS à ſes diſciples : (*a*) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous ſera votre ſerviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une eſpèce de ſyſtême féodal, par lequel la chrêtienté eſt ſoumiſe à un chef qui eſt DIEU, dont les grands vaſſaux, *St. Pierre* & *St. Paul*, ſont repréſentés par le pontife leur ſerviteur ; & les arrière-vaſſaux ſont tous les princes ſéculiers, ſoit empereurs, rois, ou ducs.

Ils ſe fondent, ſans doute, ſur la fameuſe bulle *in Cœna Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi ſaint, en préſence du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, ſa ſainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathême.

(*a*) Matthieu chap. XX. v. 27.

Cette bulle se trouve pag. 714. tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & pag. 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrêtienne, & pour entretenir l'union des fidèles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des graces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront, ou publieront des édits, réglemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du St. Siége seront blessés, ou restraints en la moindre chose, tacitement ou expréssément.

14°. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse être, les présidens des chancelleries, conseils ou parlemens, comme aussi les procureurs-généraux, qui

évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques ; même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre les dits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux & autres excommuniés, lesquels ne pouront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus ; &, afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres, & à celle de St. Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques & évêques, en vertu de la sainte obédience, ayent à publier solemnellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que, si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle, il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant, & celle des bienheureux apôtres *St. Pierre* & *St. Paul.*

Les autres bulles postérieures appellées aussi *in Cœna Domini*, ne sont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs états de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils

qu'ils n'en ayent obtenu l'approbation du St. Siége, ſont excommuniés *ipſo facto*.

La troiſiéme bulle *in Cœna Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans leſquels *Paul V* renouvelle les diſpoſitions des deux précédentes.

La quatriéme & dernière bulle *in Cœna Domini*, qu'on trouve dans le *Bullaire*, eſt du 1 Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la juſtice & la tranquillité publique, il ſe ſert du glaive ſpirituel de la diſcipline eccléſiaſtique pour excommunier en ce jour qui eſt l'anniverſaire de la cène du Seigneur:

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile; & le reſte comme dans les trois premières.

On dit que celle qui ſe lit à préſent eſt de plus fraiche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Hiſtoire de Naples* par Giannone, fait voir quels déſordres les eccléſiaſtiques ont cauſé dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées ſur tous les ſujets du roi, juſqu'à leur refuſer l'abſolution & les ſacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proſcrite ſolemnellement, ainſi que dans la Lombardie Autrichienne, dans les états de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. (*b*)

(*b*) Le pape *Ganganelli* informé des réſolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ſes prédéceſſeurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuſe bulle le jeudi de l'abſoute l'an 1770.

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœna Domini.* Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Brisson*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier ; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encor faite ; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre ; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires à comparaître devant la chambre, & à répondre au requisitoire du procureur-général ; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi ; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt sous peine d'être puni comme ennemi de l'état & criminel de lèze-majesté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le bel.* La bulle *Ausculta Fili* du 5 Décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait : „ DIEU nous a établi sur les rois „ & les royaumes pour arracher, détruire, perdre, „ dissiper, édifier & planter en son nom & par sa doc- „ trine. Ne vous laissez donc pas persuader que vous „ n'ayez point de supérieur, & que vous ne soyez „ pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique. „ Qui pense ainsi est insensé ; & qui le soutient opi- „ niâtrément est un infidèle séparé du troupeau du „ bon pasteur. " Ensuite ce pape entrait dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à

faire des reproches au roi fur le changement de la monnoie.

*Philippe le bel* fit brûler à Paris cette bulle, & publier à fon de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 Février 1302. Le pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le bel*, mais fans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameufe décrétale *Unam fanctam* dont voici la fubftance.

„ Nous croyons & confeffons une églife fainte,
„ catholique & apoftolique, hors laquelle il n'y a
„ point de falut; nous reconnaiffons auffi qu'elle eft
„ unique, que c'eft un feul corps qui n'a qu'un chef
„ & non pas deux comme un monftre. Ce feul chef
„ eft JESUS-CHRIST & *St. Pierre* fon vicaire & le
„ fucceffeur de *St. Pierre*. Soit donc les Grecs, foit
„ d'autres qui difent qu'ils ne font pas foumis à ce
„ fucceffeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne font pas
„ des ouailles de JESUS-CHRIST; puis qu'il a dit lui-
„ même, (Jean, C. X. ℣. 16.) qu'*il n'y a qu'un trou-*
„ *peau & un pafteur*.

„ Nous apprenons que dans cette églife & fous fa
„ puiffance font deux glaives, le fpirituel & le tem-
„ porel: mais l'un doit être employé par l'églife &
„ par la main du pontife, l'autre pour l'églife &
„ par la main des rois & des guerriers, fuivant l'or-
„ dre ou la permiffion du pontife. Or il faut qu'un
„ glaive foit foumis à l'autre, c'eft-à-dire, la puif-
„ fance temporelle à la fpirituelle; autrement elles
„ ne feraient point ordonnées, & elles doivent l'être
„ felon l'apôtre, (Rom. C. XIII. ℣. 1.) Suivant le
„ témoignage de la vérité, la puiffance fpirituelle
„ doit inftituer & juger la temporelle, & ainfi fe
„ vérifie à l'égard de l'églife la prophétie de Jéré-

„ mie : (C. I. ℣. 10.) *Je t'ai établi ſur les nations & „ les royaumes, & le reſte.*

*Philippe le bel* de ſon côté aſſembla les états généraux ; & les communes, dans la requête qu'ils préſentèrent à ce monarque, diſaient en propres termes : C'eſt grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme Boulgare (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'eſperitualité ; (en St. Matthieu C. XVI. ℣. 19.) *Ce que tu lieras en terre ſera lié au ciel.* Comme ſi cela ſignifiait que s'il mettait un homme en priſon temporelle, DIEU pour ce le mettrait en priſon au ciel.

## BULLES DE LA CROISADE ET DE LA COMPOSITION.

Si on diſait à un Africain ou à un Aſiatique ſenſé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le ſamedi, le pape donne la permiſſion d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Aſiatique & cet Africain ? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ſes uſages ; & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choſes, & quelque déguiſement qu'on y apporte, tout ſe fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles ſous le nom de la *Cruzada*, la croiſade, l'une du tems d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permiſſion de manger les ſamedis, ce qu'on appelle la *groſſura*, les *iſſues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *geziers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *freſſures*, les *fraizes*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'aîles*, les *pieds*.

La ſeconde bulle accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permiſſion de manger gras pendant tout

le carême, & abſout de tout crime, excepté celui d'héréſie.

Non-ſeulement on vend ces bulles, mais il eſt ordonné de les acheter, & elles coûtent plus cher, comme de raiſon, au Pérou & au Mexique qu'en Eſpagne. On les y vend une piaſtre. Il eſt juſte que les pays qui produiſent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles eſt de faire la guerre aux Maures. Les eſprits difficiles ne voyent pas quel eſt le rapport entre des freſſures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans ſous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui eſt appellée la *bulle de la compoſition*. Elle eſt affermée & a rendu longtems des ſommes honnêtes dans toute l'Eſpagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'état, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, ſe confeſſent à eux, leur expoſent combien il ſerait triſte de reſtituer le tout. Ils offrent cinq, ſix & quelquefois ſept pour cent aux moines pour garder le reſte en ſûreté de conſcience; & la compoſition faite, ils reçoivent l'abſolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilège, chez Jean-Batiſte de l'Epine, s'exprime ainſi ſur cette bulle. (c) *N'eſt-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix ſi raiſonnable, ſauf à en voler davantage quand on aura beſoin d'une plus groſſe ſomme?*

(c) Tom. V. pag. 210.

## BULLE UNIGÉNITUS.

La bulle *in Cœna Domini*, indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs états ; mais la bulle *Unigénitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe ; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère ; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en faisant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il faisait un très grand cas.

Ce jésuite fils d'un procureur de Vire en basse Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maitre. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encor des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour ; le roi s'aigrit contre le cardinal, Mad. de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une ſuite d'intrigues dont tout le monde voulut ſe mêler d'un bout du royaume à l'autre ; & plus la France était malheureuſe alors dans une guerre funeſte, plus les eſprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Queſnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier* & deux autres jéſuites nommés *Doucin* & *l'Allemand*, extrairent cent trois propoſitions que le pape *Clément XI* devait condamner ; la cour de Rome en retrancha deux pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jéſuites, fit dreſſer la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le ſervite *Caſtelli*, & même un jéſuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laiſſa faire ; il voulait ſeulement plaire au roi de France qu'il avait longtems indiſpoſé en reconnaiſſant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Eſpagne. Il ne lui en coûtait pour ſatisfaire le roi qu'un morceau de parchemin ſcellé en plomb, ſur une affaire qu'il mépriſait lui-même.

*Clément XI* ne ſe fit pas prier, il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue preſque dans toute la France avec des ſifflets & des huées. *Comment donc*, diſait-il au cardinal Carpegne, *on me demande inſtamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque !*

Tout le monde fut ſurpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, ſentant l'héréſie, mal-ſonnante, & offenſant les oreilles pieuſes, cette propoſition, *Il eſt bon de lire des livres de piété le dimanche, ſurtout la*

*ſainte Ecriture.* Et cette autre, *La crainte d'une excommunication injuſte ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partiſans des jéſuites étaient allarmés eux-mêmes de cette cenſure, mais ils n'oſaient parler. Les hommes ſages & déſintéreſſés criaient au ſcandale, & le reſte de la nation au ridicule.

*Le Tellier* n'en triompha pas moins juſqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'eſt rien que ce malheureux ne tentât pour faire dépoſer le cardinal de *Noailles*; mais ce boutefeu fut exilé après la mort de ſon pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans ſa régence, appaiſa ces querelles en s'en moquant. Elles jettèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles ſont oubliées & probablement pour jamais. C'eſt bien aſſez qu'elles ayent duré plus d'un demi-ſiécle. Heureux encor les hommes s'ils n'étaient diviſés que pour des ſottiſes qui ne font point verſer le ſang humain!

## CALEBASSE.

Ce fruit, gros comme nos citrouilles, croit en Amérique aux branches d'un arbre auſſi haut que les plus grands chênes.

Ainſi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre, & ne ſoient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raiſon au Mexique. Il aurait eu encor raiſon dans l'Inde où les cocos ſont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais ſe hâter de conclure. DIEU *fait bien ce qu'il fait*; ſans doute; mais il n'a

(*) Voyez la fable de Matthieu Garo dans *La Fontaine.*

pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrafent le nez de *Matthieu Garo.*

La calebaffe ne fervira ici qu'à faire voir qu'il faut fe défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'eft verd que pour réjouïr la vue. Les apparences pourtant feraient que l'herbe eft plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trêfle font affez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque efpèce, il eft difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourriffent une multitude prodigieufe d'infectes : les oifeaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y compofent l'induftrieux artifice de leurs nids, & les troupeaux fe repofent fous leurs ombres.

L'auteur du *Spectacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaiffeaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raifonnait encor mieux : la Méditerranée fur laquelle on a tant de vaiffeaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philofophe.

Jouïffons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici fur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma préfence : ils ne font pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.
Tu te fais centre : encor fi c'était ligne !
Mais dans l'efpace à grand'peine es-tu *point.*
Va, fois *zero* : ta fottife en eft digne.

# CARACTÈRE.

PEut-on changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant pleureur, timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang, & sa moëlle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur Anglais du *dispensari*, petit poëme très supérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au lutrin de *Boileau*, a très bien dit, ce me semble,

> Un mêlange secret de feu, de terre & d'eau
> Fit le cœur de César, & celui de Nassau.
> D'un ressort inconnu, le pouvoir invincible
> Rendit Slone impudent & sa femme sensible.

Le caractère est formé de nos idées & de nos sentimens : or il est très prouvé qu'on ne se donne ni sentimens ni idées ; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a personne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens ; pourquoi nous donnerions-nous des qualités ?

Quand on ne réfléchit pas, on se croit le maître de tout ; quand on y réflechit, on voit qu'on n'est maître de rien.

Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme ; purgez-le tous les jours avec des délayans

jusqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans sa fiévre de suppuration sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On disposait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers, & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, se présente devant *François I* roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit ; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme ; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté ; mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid ; la majesté de *François I* ne fait plus sur lui la même impression ; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur se fâche, mon homme envoye promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

*Sixte-Quint* était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouïr de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien & l'assomme à coups de poing : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence : le voilà cardinal, il est possedé *da la rabbia papale :* cette rage l'emporte sur son natu-

rel ; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape ; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité longtems retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

*Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.*

Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'yvrogne dans un cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enyvrera plus, mais il aimera toûjours le vin.

L'âge affaiblit le caractère ; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toûjours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu ; mais il est toûjours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poësie à celui qui manque de goût & d'oreille ; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vuë à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas ; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons, le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son œconomie ? Ce cam-

pagnard, c'eſt toi-même; une de tes paſſions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne reſſemblons-nous pas preſque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faiſaient un peu de déſordre avec des filles, leur dit tout en colère, Meſſieurs, eſt-ce là l'exemple que je vous donne?

## CARÊME.

NOs queſtions ſur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encor de jeunes poulets ni de pigeons en Fevrier & en Mars, tems auquel le carême arrive. Il eſt bon de faire ceſſer le carnage quelques ſemaines dans les pays où les pâturages ne ſont pas auſſi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magiſtrats de la police ont très ſagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'eſt un tribut preſque inſenſible que payent alors le luxe & la gourmandiſe à l'indigence: car ce ſont les riches qui n'ont pas la force de faire carême; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il eſt très peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il falait qu'ils en mangeaſſent tous les jours, il n'y en aurait pas aſſez pour le plus floriſſant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient ſept milliards trois cent millions de livres par année. Ce calcul eſt effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magiſtrats, grands ſeigneurs, grandes da-

mes qui daignent faire servir du maigre (*a*) à leurs tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des saumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des couriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense faisait vivre les couriers, les maquignôns qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*), les constructeurs de bateaux &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues rafinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encor remarquer que la marée en entrant dans Paris, paye à l'état un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets de chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriasse, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs chataignes, leur pain de seigle; les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis; & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des églises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il

(*a*) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poissons plus gros que les poulardes? & qui donnent de si terribles indigestions?

à manger ? rien. Ils consentent à jeûner ; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitans, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pêtris, & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses apôtres ; au contraire, il leur a dit, (*b*) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La sainte église a ordonné le carême ; mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines spirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magistrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergistes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne sa-

(*b*) *St. Luc* chap. X. v. 8.

vent pas que c'eſt à la ſeule magiſtrature qu'il appartient de faire la police. C'eſt une inquiſition odieuſe & puniſſable.

Il n'y a que les magiſtrats qui puiſſent être informés au juſte des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus ſublimes. Ne ſerait-ce donc pas aux magiſtrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême? Qui aura l'inſpection ſur le comeſtible d'un pays, ſinon la police du pays ?

# CARTÉSIANISME.

ON a pu voir à l'article *Ariſtote* que ce philoſophe & ſes ſectateurs ſe ſont ſervis de mots qu'on n'entend point, pour ſignifier des choſes qu'on ne conçoit pas. *Entélechie*, *formes ſubſtantielles*, *eſpéces intentionnelles.*

Ces mots après tout ne ſignifiaient que l'exiſtence des choſes dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un roſier produit une roſe & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un liévre, ce qui conſtitue les propriétés de chaque être a été appellé *forme ſubſtantielle ;* ce qui fait que nous penſons a été nommé *entélechie ;* ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *eſpèce intentionnelle ;* nous n'en ſavons pas plus aujourd'hui ſur le fond des choſes. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaiſſons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne ſerons que des hommes.

L'eſſen-

L'effentiel eft de nous fervir avec avantage des inftrumens que la nature nous a donnés fans pénétrer jamais dans la ftructure intime du principe de ces inftrumens. *Archimède* fe fervait admirablement du reffort, & ne favait pas ce que c'eft que le reffort.

La véritable phyfique confifte donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaîtrons les caufes premières quand nous ferons des Dieux. Il nous eft donné de calculer, de pefer, de mefurer, d'obferver; voilà la philofophie naturelle; prefque tout le refte eft chimère.

Le malheur de *Defcartes* fut de n'avoir pas, dans fon voyage d'Italie, confulté *Galilée* qui calculait, pefait, mefurait, obfervait, qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pefanteur de l'atmofphère, découvert les fatellites de *Jupiter* & la rotation du foleil fur fon axe.

Ce qui eft furtout bien étrange, c'eft qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jéfuite *Skeiner* plagiaire & ennemi de *Galilée*, (*a*) qui déféra ce grand-homme à l'inquifition, & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre, lorfque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Defcartes* font:

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne falait rien croire fans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toûjours également de mouvement dans la nature, ce qui eft démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du foleil & qu'elle eft tranfmife à nos yeux en un inftant, démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Mo-*

(*a*) *Principes* de *Defcartes* 3e. partie pag. 159.

*lineux* & de *Bradley*, & même par la ſimple expérience du priſme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il eſt démontré que tout mouvement ſerait impoſſible, & qu'un pied cube d'air peſerait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir ſuppoſé un tournoiement imaginaire dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière ſubtile qui emporte la terre & la lune parallélement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il eſt démontré que dans l'hypothèſe de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient ſuivant une ligne perpendiculaire de l'axe de la terre.

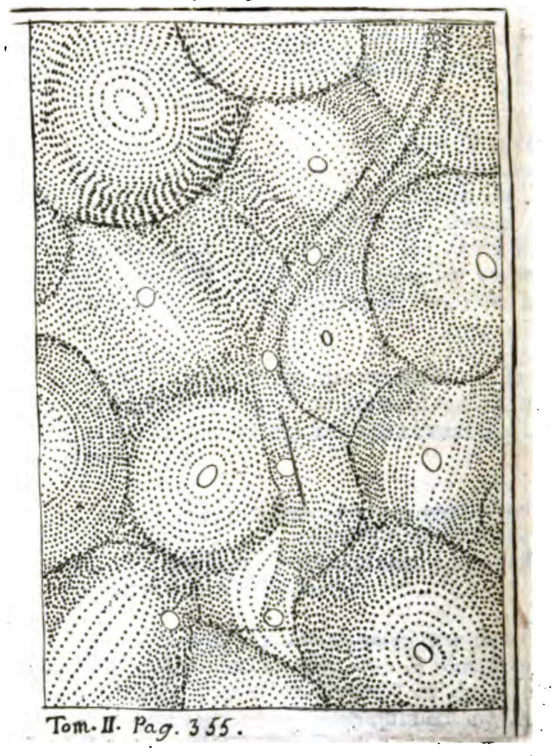
7°. D'avoir ſuppoſé que des comètes qui ſe meuvent d'orient en occident & du nord au ſud, ſont pouſſées par des tourbillons qui ſe meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir ſuppoſé que dans le mouvement de rotation les corps les plus denſes allaient au centre, & les plus ſubtils à la circonférence, ce qui eſt contre toutes les loix de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des ſuppoſitions encor plus chimériques que le roman même, d'avoir ſuppoſé contre toutes les loix de la nature que ces tourbillons ne ſe confondraient pas enſemble, & d'en avoir donné pour preuve cette figure qui n'eſt pas aſſurément une figure géométrique.

10°. D'avoir donné cette figure même pour la cauſe des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

Figure des tourbillons de Descartes



11°. D'avoir ſuppoſé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de ſon premier élément mêlée avec celle du ſecond, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux élémens, eſt coulant comme l'eau & compact comme la terre.

13°. Que la terre eſt un ſoleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités ſous toutes les montagnes qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de ſel viennent de la mer.

16°. Que les parties de ſon troiſiéme élément compoſent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu eſt produit par un combat du premier & du ſecond élément.

18°. Que les pores de l'aimant ſont remplis de la matière cannelée, enfilée par la matière ſubtile qui vient du pole boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorſqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chaſſe le ſecond élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'eſtomac paſſent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui eſt entiérement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il eſt formé, acquiert dans le foie la forme du ſang, ce qui n'eſt pas moins faux.

22°. Que le ſang ſe dilate dans le cœur par un feu ſans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaiſſeaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie eſt preſſé par ſes nerfs, les plus ſubtiles parties du ſang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réſide dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutiſſent à cette glande, & qu'on a diſſéqué des ſujets dans qui elle manquait abſolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *natès*, les *teſtes*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. Enſuite *Lanciſi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & ſavant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame* marqué d'une étoile, dit avec raiſon qu'on ne ſait plus où la mettre.

26°. Que le cœur ſe forme des parties de la ſemence qui ſe dilate, c'eſt aſſurément plus que les hommes n'en peuvent ſavoir; il faudrait avoir vu la ſemence ſe dilater & le cœur ſe former.

27°. Enfin, ſans aller plus loin, il ſuffira de remarquer que ſon ſyſtême ſur les bêtes n'étant fondé ni ſur aucune raiſon phyſique, ni ſur aucune raiſon morale, ni ſur rien de vraiſſemblable, a été juſtement rejetté de tous ceux qui raiſonnent & de tous ceux qui n'ont que du ſentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une ſeule nouveauté dans la phyſique de *Deſcartes* qui ne fût une erreur. Ce n'eſt pas qu'il n'eût beaucoup de génie; au contraire, c'eſt parce qu'il ne conſulta que ce génie, ſans conſulter l'expérience & les mathématiques; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, &

il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables qu'il avait pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir, celui des expériences ; les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de *Guéric* &c., & surtout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systêmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encor quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi ni expliqué, ni même réfuté ; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été longtems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France ; mais les expériences de *Newton* sur la lumière & ses principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai ; il faut être juste ; le philosophe n'est ni Français ni Anglais, ni Florentin, il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marl-*

*borough* qui, dans une fiévre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina parce qu'on l'appellait en Angleterre *la poudre des jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systêmes.

Le philosophe surtout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel les persécuteurs de *Descartes* qui osèrent l'accuser d'athéïsme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de Mr. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infame théologien nommé *Voëtius* qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle* &c. &c. &c., comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe, comme le vinaigrier *Chaumel* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie, comme on calomnie tous les jours. Et plût à DIEU qu'on ne pût que calomnier.

## DE CATON, DU SUICIDE, ET DU LIVRE DE L'ABBÉ DE ST. CYRAN QUI LÉGITIME LE SUICIDE.

L'Ingénieux *La Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poëtiques :

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'est, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toûjours égale, & qu'elle conserva jusqu'au dernier moment

le même amour pour les loix & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elles que de ramper ſous un tyran ; il finit comme il avait vécu.

*Incapable de ſe rendre !* Et à qui ? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le tréſor public pour faire la guerre à ſes concitoyens, & les aſſervir avec leur argent même ?

*Un pardon !* il ſemble que *La Motte Houdart* parle d'un ſujet révolté qui pouvait obtenir ſa grace de ſa majeſté avec des lettres en chancellerie.

Malgré ſa grandeur uſurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'eſt à ce juge inébranlable
Que Céſar, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* ſe tua par *faibleſſe.* Il faut une ame forte pour ſurmonter ainſi l'inſtinct le plus puiſſant de la nature. Cette force eſt quelquefois celle d'un frénétique ; mais un frénétique n'eſt pas faible.

Le ſuicide eſt défendu chez nous par le droit canon. Mais les décrétales qui font la juriſprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Caſſius*, à la ſublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine* & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuſe.

Nous nous tuons auſſi nous autres ; mais c'eſt quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très rare d'une folle paſſion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui ſe ſont tuées pour les plus ſots hommes du monde. On ſe tue auſſi

quelquefois parce qu'on eſt malade ; & c'eſt en cela qu'il y a de la faibleſſe.

Le dégoût de ſon exiſtence, l'ennui de ſoi-même, eſt encor une maladie qui cauſe des ſuicides. Le remède ſerait un peu d'exercice, de la muſique, la chaſſe, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie ſe tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai preſque vu de mes yeux un ſuicide qui mérite l'attention de tous les phyſiciens. Un homme d'une profeſſion ſérieuſe, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de paſſions, étant au-deſſus de l'indigence, s'eſt tué le 17 Octobre 1769, & a laiſſé au conſeil de la ville où il était né, l'apologie par écrit de ſa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Juſques-là il n'y a rien de bien extraordinaire ; on voit partout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & ſon père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle diſpoſition ſecrète d'organes, quelle ſympathie, quel concours de loix phyſiques fait périr le père & les deux enfans de leur propre main & du même genre de mort, préciſément quand ils ont atteint la même année ? Eſt-ce une maladie qui ſe développe à la longue dans une famille, comme on voit ſouvent les pères & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie ou d'un autre mal ? Trois, quatre générations ſont devenues ſourdes, aveugles ou goutteuſes, ou ſcorbutiques dans un tems préfix.

Le phyſique, ce père du moral, tranſmet le même caractère de père en fils pendant des ſiècles. Les *Appius* furent toûjours fiers & inflexibles ; les *Catons* toûjours ſévères. Toute la lignée des *Guiſes* fut au-

dacieuſe, téméraire, factieuſe, pêtrie du plus inſolent orgueil & de la politeſſe la plus ſéduiſante. Depuis *François de Guiſe* juſqu'à celui qui ſeul & ſans être attendu alla ſe mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage & d'un tour d'eſprit au-deſſus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guiſe*, du *Balafré* & de ſon fils; leur taille eſt de ſix pieds; mêmes traits, même courage, même audace ſur le front, dans les yeux & dans l'attitude.

Cette continuité, cette ſérie d'êtres ſemblables eſt bien plus remarquable encor dans les animaux; & ſi l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que pluſieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chaſſe, les généalogies ſeraient écrites ſur les viſages, & ſe manifeſteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de boſſus, de ſix-digitaires, comme nous en voyons de rouſſeaux, de lippus, de longs nez & de nez plats.

Mais que la nature diſpoſe tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la paſſion de ſe tuer, c'eſt un problême que toute la ſagacité des anatomiſtes les plus attentifs ne peut réſoudre. L'effet eſt certainement tout phyſique; mais c'eſt de la phyſique occulte. Eh quel eſt le ſecret principe qui ne ſoit pas occulte?

On ne nous dit point, & il n'eſt pas vraiſemblable que du tems de *Jules-Céſar* & des empereurs, les habitans de la Grande-Bretagne ſe tuaſſent auſſi délibérément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *ſpleen*, & que nous prononçons le *ſpline*.

Au contraire, les Romains qui n'avaient point le ſpline, ne faiſaient aucune difficulté de ſe donner la mort. C'eſt qu'ils raiſonnaient; ils étaient philoſophes, & les ſauvages de l'iſle *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens Anglais ſont philoſophes, & les citoyens Romains ne ſont rien. Auſſi les Anglais quittent la vie fiérement quand il leur en prend fantaiſie. Mais il faut à un citoyen Romain une *indulgentia in articulo mortis;* ils ne ſavent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit, qu'il faut partir quand il n'y a plus d'eſpérance de reſter agréablement. C'eſt ainſi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui ſe noyent & qui ſe pendent par amour, ont donc tort; elles devraient écouter l'eſpérance du changement qui eſt auſſi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen preſque ſûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'eſt d'avoir toûjours quelque choſe à faire. *Crech*, le commentateur de Lucrèce, mit ſur ſon manuſcrit. NB. *Qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire.* Il ſe tint parole pour avoir le plaiſir de finir comme ſon auteur. S'il avait entrepris un commentaire ſur *Ovide*, il aurait vécu plus longtems.

Pourquoi avons-nous moins de ſuicides dans les campagnes que dans les villes? C'eſt que dans les champs il n'y a que le corps qui ſouffre; à la ville c'eſt l'eſprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique. Ce ſont les oiſifs qui ſe tuent; ce ſont ces gens ſi heureux aux yeux du peuple.

Je réſumerai ici quelques ſuicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déja été publiés dans

d'autres volumes. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

### Précis de quelques suicides singuliers.

*Philippe Mordant*, coufin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, fi connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui fe vantait d'être l'homme de l'univers qui a vu le plus de poftillons & le plus de rois; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-fept ans, beau, bien fait, riche, né d'un fang illuftre, pouvant prétendre à tout; & ce qui vaut encor mieux, paffionnément aimé de fa maîtreffe. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya fes dettes, écrivit à fes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en français:

> L'opium peut aider le fage;
> Mais, felon mon opinion,
> Il lui faut au-lieu d'opion
> Un piftolet & du courage.

Il fe conduifit felon fes principes, & fe dépêcha d'un coup de piftolet, fans en avoir donné d'autre raifon, finon que fon ame était laffe de fon corps, & que quand on eft mécontent de fa maifon, il faut en fortir. Il femblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de fon bonheur.

*Richard Smith* en 1726 donna un étrange fpectacle au monde pour une caufe fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux: il avait été riche, & il était pauvre; il avait eu de la fanté, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que fa mifère: un enfant au berceau était le feul bien qui lui reftât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun confentement, après s'être tendrement embraffés, &

avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. „ Nous croyons, disent-ils, „ que DIEU nous pardonnera, &c. Nous „ avons quitté la vie, parce que nous étions malheu- „ reux sans ressource; & nous avons rendu à notre fils „ unique le service de le tuer, de peur qu'il ne devînt „ aussi malheureux que nous, &c. " Il est à remarquer, que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il était plus aise de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Mylord *Scarbourou* en 1727 a quitté la vie depuis peu avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. „ Messieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion „ ne dépend pas de ma place, je m'en démets dans „ l'instant. " Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne sais pourtant, si à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que si nos gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont

eu la démence de vouloir ſe tuer, & le triſte courage de le faire, nous pourions ſur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes ſont plus diſcrètes : les avantures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'oſe dire avec aſſurance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre, que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu ; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſans dont elle ſe ſert pour arrêter très ſouvent la main du malheureux prêt à ſe frapper.

On entendit un jour le cardinal *Dubois* ſe dire à lui-même, Tue-toi donc ! tu n'oſerais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conſeil était établi pour permettre aux citoyens de ſe tuer, quand ils en avaient des raiſons valables. Je réponds, ou que cela n'eſt pas, ou que ces magiſtrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un ſérieux examen, c'eſt que les anciens héros Romains ſe tuaient preſque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de ſa propre main. Il eſt vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien & ceux d'un héros payen ; cependant pourquoi ces hommes, que le chriſtianiſme retenait quand ils voulaient ſe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoiſonner, aſſaſſiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus ſur des échaffauts, &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homi-

cides-là, encor plus que l'homicide de ſoi-même, dont le nouveau Teſtament n'a jamais parlé ?

Les apôtres du ſuicide nous diſent, qu'il eſt très permis de quitter ſa maiſon quand on en eſt las. D'accord ; mais la plûpart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maiſon que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il propoſait un prix à celui qui *prouverait* le mieux qu'il faut ſe tuer dans l'occaſion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais nommé Mr. *Bacon Moris* vint me trouver à Paris en 1724 ; il était malade, & me promit qu'il ſe tuerait s'il n'était pas guéri au 20 Juillet. En conſéquence il me donna ſon épitaphe conçue en ces mots : *Qui mare & terrâ pacem quæſivit, hìc invenit.* Il me chargea auſſi de vingt-cinq louis d'or pour lui dreſſer un petit monument au bout du fauxbourg St. Martin. Je lui rendis ſon argent le 20 Juillet, & je gardai ſon épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maiſon de *Courtenai*, très vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très jeune, ſe ſont donné la mort ſans qu'on en ait preſque parlé. Ces avantures ſont un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort ſont partagés on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les ſuicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de Juin 1770.

Un jeune homme très connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, eſt amoureux d'une jeune fille, que les parens ne veulent point lui donner. Juſqu'ici

ce n'eſt que la première ſcène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va ſuivre.

L'amant ſe rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui diſent qu'il n'y a point de remède; ſa maîtreſſe lui donne un rendez-vous avec deux piſtolets & deux poignards, afin que ſi les piſtolets manquent leur coup les deux poignards ſervent à leur percer le cœur en même tems. Ils s'embraſſent pour la dernière fois; les détentes des piſtolets étaient attachées à des rubans couleur de roſe; l'amant tient le ruban du piſtolet de ſa maîtreſſe, elle tient le ruban du piſtolet de ſon amant. Tous deux tirent à un ſignal donné, tous deux tombent au même inſtant.

La ville entière de Lyon en eſt témoin. *Arrie & Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran; & l'amour ſeul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe:

A votre ſang mêlons nos pleurs:
Attendriſſons-nous d'âge en âge
Sur vos amours & vos malheurs.
Mais admirons votre courage.

## DES LOIX CONTRE LE SUICIDE.

Y a-t-il une loi civile ou religieuſe qui ait prononcé défenſe de ſe tuer ſous peine d'être pendu après ſa mort, ou ſous peine d'être damné?

Il eſt vrai que Virgile a dit:

*Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum*
*Inſontes peperere manu, lucemque peroſi*
*Projecere animas; quam vellent æthere in alto*
*Nunc & pauperiem & duros perferre labores!*
*Fata obſtant, triſtique Palus innabilis unda*
*Adligat, & novies Styx interfuſa coërcet.*

Virg. Æneïd. Lib. VI. v. 434. & ſeqq.

Là ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.
Hélas! ils voudraient tous ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière:
Ils regrettent la vie, ils pleurent; & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

Telle était la religion de quelques payens; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de ſe tuer; tant les mœurs des hommes ſont contradictoires. Parmi nous le duel n'eſt-il pas encor malheureuſement honorable, quoique défendu par la raiſon, par la religion & par toutes les loix? Si *Caton* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte* ne ſe ſont pas battus en duel, ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent auſſi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars* & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier ſupplice dans une charrette, comme des voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus*; ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raiſon c'eſt, que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bucher de leurs maris: ont-elles plus de courage que *Cornélie?* Non; mais la coutume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au

Au Japon, la coutume eſt que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en préſence de ſon ennemi, & lui dit, Fais-en autant ſi tu as du cœur. L'agreſſeur eſt deshonoré à jamais s'il ne ſe plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La ſeule religion dans laquelle le ſuicide ſoit défendu par une loi claire & poſitive, eſt le mahométiſme. Il eſt dit dans le ſura IV, *Ne vous tuez pas vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux envers vous; & quiconque ſe tue par malice & méchamment, ſera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduiſons mot-à-mot. Le texte ſemble n'avoir pas le ſens commun, ce qui n'eſt pas rare dans les textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux?* Peut-être faut-il entendre, ne ſuccombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir; ne ſoyez pas aſſez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

*Et quiconque ſe tue par malice & méchamment?* Cela eſt plus difficile à expliquer. Il n'eſt peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'Euripide, de ſe pendre exprès pour faire accroire à *Théſée* qu'*Hippolite* l'avait violée. De nos jours, un homme s'eſt tiré un coup de piſtolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jetter le ſoupçon ſur un autre.

Dans la comédie de *George Dandin*, la coquine de femme qu'il a épouſée, le menace de ſe tuer pour le faire pendre. Ces cas ſont rares. Si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Hauranne* abbé de St. Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit

vers l'an 1608 un traité ſur le ſuicide (*a*), qui eſt devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

„ Le Décalogue, dit-il, ordonne de ne point tuer. „ L'homicide de ſoi-même ne ſemble pas moins com- „ pris dans ce précepte que le meurtre du prochain. „ Or s'il eſt des cas où il eſt permis de tuer ſon pro- „ chain, il eſt auſſi des cas où il eſt permis de ſe „ tuer ſoi-même.

„ On ne doit attenter ſur ſa vie qu'après avoir „ conſulté la raiſon. L'autorité publique qui tient la „ place de DIEU peut diſpoſer de notre vie. La rai- „ ſon de l'homme peut auſſi tenir lieu de la *raiſon* de „ DIEU, c'eſt un rayon de la lumière éternelle. "

*St. Cyran* étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il eſt plus difficile de lui répondre. „ On peut, dit-il, ſe tuer pour le bien „ de ſon prince, pour celui de ſa patrie, pour celui „ de ſes parens. "

Nous ne voyons pas en effet qu'on puiſſe condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de ſouverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ſerait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en eſt point qui oſât ne la pas récompenſer. *St. Thomas* avant *St. Cyran* avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Verger de Hauranne*, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de *St. Cyran* conclut qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce qui eſt allégué dans

(*a*) Il fut imprimé *in*-12 à Paris chez *Touſſaints du Brai* en 1609, avec privilège du roi: il doit être dans la bibliothèque de S. M.

*Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne* & dans cent autres philosophes en faveur du suicide. C'est un lieu commun épuisé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent ; mais ni l'ancien Testament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de sortir de la vie quand il ne peut plus la supporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin* qui ne fut jamais révoquée.

„ (*b*) Si votre père ou votre frère, n'étant pré„ venu d'aucun crime, se tue ou pour se soustraire „ aux douleurs ou par ennui de la vie ou par dé„ sespoir ou par démence, que son testament soit „ valable, ou que ses héritiers succèdent par intestat. "

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encor sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infame autant qu'on le peut. Nous deshonorons sa famille autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari. On confisque même le bien du mort ; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme plusieurs autres, est dérivée de notre droit canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre *de pœnitentiâ*, assure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

(*b*) Ier. Cod. *De bonis eorum qui sibi mortem. leg.* 2. *ff. eod.*

# CAUSES FINALES.

Virgile dit :

*Mens agitat molem & magno se corpore miscet.*

L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

*Virgile* a bien dit ; & *Benoit Spinosa* (*a*) qui n'a pas la clarté de *Virgile* & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit, *Benoit*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ?

Il vient en 1770 un homme très supérieur à *Spinosa* à quelques égards, aussi éloquent que le juif Hollandais est sec ; moins méthodique ; mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *Système de la nature* : il a pris le nom de *Mirabeau* secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Système de la nature*, chapitre V. pag. 153 & suivantes.

„ On prétend que les animaux nous fournissent
„ une preuve convaincante d'une cause puissante de
„ leur existence ; on nous dit que l'accord admirable
„ de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours

(*a*) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appellait *Baruch* comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinosa*. Quelques chrétiens fort mal instruits & qui ne savaient pas que *Spinosa* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benédictus*, *Benoit*.

» mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse. Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature ; elle produit tous les animaux à l'aide des combinaisons de la matière, qui est dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite des loix nécessaires de leur nature & de leur combinaison ; dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence (*b*) ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisait honneur d'un accord si vanté ? ces animaux si merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un DIEU immuable, ne s'altèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toûjours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité (*c*) d'un ouvrier qui ne paraît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme les chefs-d'œuvre de sa puissance & de son habileté ? si ce DIEU ne peut faire autrement, (*d*) il n'est ni libre, ni tout-puissant. S'il change de volonté, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendues sensibles éprouvent de la douleur, il manque de bonté. (*e*) S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que tous les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou que tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier qui l'a fait agir est dépourvu de plan, de puissance, de constance, d'habileté, de bonté.

(*b*) Y a-t-il moins d'intelligence parce que les générations se succèdent ?

(*c*) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez *Dieu*.

(*d*) Etre libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

(*e*) Voyez la *réponse* dans les articles *Dieu*.

„ L'homme, qui se regarde lui-même comme le
„ chef-d'œuvre de la Divinité, nous fournirait plus
„ que toute autre production la preuve de l'incapa-
„ cité ou de la malice (*f*) de son auteur prétendu.
„ Dans cet être sensible, intelligent, pensant, qui se
„ croit l'objet constant de la prédilection divine, &
„ qui fait son Dieu d'après son propre modèle,
„ nous ne voyons qu'une machine plus mobile, plus
„ frêle, plus sujette à se déranger par sa grande com-
„ plication que celle des êtres les plus grossiers. Les
„ bêtes dépourvues de nos connaissances, les plantes
„ qui végètent, les pierres privées de sentiment, sont
„ à bien des égards des êtres plus favorisés que l'hom-
„ me; ils sont au moins exempts des peines d'esprit,
„ des tourmens de la pensée, des chagrins dévorans,
„ dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce
„ qui ne voudrait point être un animal ou une pierre
„ toutes les fois qu'il se rappelle la perte irrépara-
„ ble d'un objet aimé? (*g*) Ne vaudrait-il pas mieux
„ être une masse inanimée qu'un superstitieux inquiet
„ qui ne fait que trembler ici-bas sous le joug de
„ son DIEU, & qui prévoit encor des tourmens in-
„ finis dans une vie future? Les êtres privés de sen-
„ timent, de vie, de mémoire & de pensée ne sont
„ point affligés par l'idée du passé, du présent & de
„ l'avenir; ils ne se croyent pas en danger de deve-
„ nir éternellement malheureux pour avoir mal rai-
„ sonné, comme tant d'êtres favorisés, qui préten-
„ dent que c'est pour eux que l'architecte du monde
„ a construit l'univers.

(*f*) S'il est malin, il n'est pas incapable; & s'il est capable, ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

(*g*) L'auteur tombe ici dans une inadvertence à laquelle nous sommes tous sujets. Nous disons souvent, j'aimerais mieux être oiseau, quadrupède, que d'être homme, avec les chagrins que j'essuie. Mais quand on tient ce discours on ne songe pas qu'on souhaite d'être anéanti; car si vous êtes autre que vous-même, vous n'avez plus rien de vous-même.

„ Que l'on ne nous dise point que nous ne pou-
„ vons avoir l'idée d'un ouvrage, sans avoir celle d'un
„ ouvrier distingué de son ouvrage. La nature n'est
„ point un ouvrage : elle a toûjours existé par elle-
„ même, (*h*) c'est dans son sein que tout se fait ; elle est
„ un attelier immense pourvu de matériaux, & qui
„ fait les instrumens dont elle se sert pour agir : tous
„ ses ouvrages sont des effets de son énergie & des
„ agens ou causes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle
„ met en action. Des élémens éternels, incréés, in-
„ destructibles, toûjours en mouvement, en se com-
„ binant diversement, font éclorre tous les êtres, &
„ les phénomènes que nous voyons, tous les effets
„ bons ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le
„ désordre, que nous ne distinguons jamais que par
„ les différentes façons dont nous sommes affectés,
„ en un mot toutes les merveilles sur lesquelles nous
„ méditons & raisonnons. Ces élémens n'ont besoin
„ pour cela que de leurs propriétés, soit particulières,
„ soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel,
„ sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier
„ inconnu pour les arranger, les façonner, les com-
„ biner, les conserver & les dissoudre.

„ Mais en supposant pour un instant qu'il soit im-
„ possible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui
„ l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où place-
„ rons-nous cet ouvrier ? (*i*) sera-t-il dedans ou hors
„ de l'univers ? est-il matière ou mouvement ? ou
„ bien n'est-il que l'espace, le néant ou le vuide ?
„ Dans tous ces cas, ou il ne serait rien, ou il serait
„ contenu dans la nature & soumis à ses loix. S'il
„ est dans la nature, je n'y pense voir que de la ma-
„ tière en mouvement, & je dois en conclure que

(*h*) Vous supposez ce qui est en question, & cela n'est que trop ordinaire à ceux qui font des systêmes.

(*i*) Est-ce à nous à lui trouver sa place ? C'est à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponse*.

„ l'agent qui la meut eſt corporel & matériel, & que „ par conſéquent il eſt ſujet à ſe diſſoudre. Si cet „ agent eſt hors de la nature, je n'ai plus aucune „ idée (*k*) du lieu qu'il occupe, ni d'un être imma- „ tériel, ni de la façon dont un eſprit ſans étendue „ peut agir ſur la matière dont il eſt ſéparé. Ces eſpa- „ ces ignorés, que l'imagination a placés au-delà „ du monde viſible, n'exiſtent point pour un être „ qui voit à peine à ſes pieds (*l*) : la puiſſance idéale „ qui les habite, ne peut ſe peindre à mon eſprit „ que lorſque mon imagination combinera au hazard „ les couleurs fantaſtiques qu'elle eſt toûjours forcée „ de prendre dans le monde où je ſuis ; dans ce cas „ je ne ferai que reproduire en idée ce que mes ſens „ auront réellement apperçu : & ce DIEU, que je „ m'efforce de diſtinguer de la nature & de placer hors „ de ſon enceinte, y rentrera toûjours néceſſairement „ & malgré moi.

„ L'on inſiſtera, & l'on dira que ſi l'on portait une „ ſtatue ou une montre à un ſauvage qui n'en aurait „ jamais vu, il ne pourait s'empêcher de reconnaî- „ tre que ces choſes ſont des ouvrages de quelque „ agent intelligent, plus habile & plus induſtrieux „ que lui-même : l'on conclura de-là que nous ſom- „ mes pareillement forcés de reconnaître que la ma- „ chine de l'univers, que l'homme, que les phéno- „ mènes de la nature ſont des ouvrages d'un agent „ dont l'intelligence & le pouvoir ſurpaſſent de beau- „ coup les nôtres.

„ Je réponds en premier lieu, que nous ne pou- „ vons douter que la nature ne ſoit très puiſſante „ & très induſtrieuſe, (*m*) nous admirons ſon induſ-

(*k*) Etes-vous fait pour avoir des idées de tout, & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable ?

(*l*) Ou le monde eſt infini, ou l'eſpace eſt infini. Choiſiſſez.

(*m*) *Puiſſante & induſtrieuſe.* Je m'en tiens là. Celui qui eſt aſſez puiſſant pour former l'homme & le monde eſt Dieu. Vous admettez Dieu malgré vous.

„ trie toutes les fois que nous sommes surpris des
„ effets étendus, variés & compliqués que nous trou-
„ vons dans ceux de ses ouvrages que nous prenons
„ la peine de méditer : cependant elle n'est ni plus
„ ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que
„ dans les autres. Nous ne comprenons pas plus com-
„ ment elle a pu produire une pierre, ou un métal
„ qu'une tête organisée comme celle de *Newton* :
„ nous appellons *industrieux* un homme qui peut
„ faire des choses que nous ne pouvons pas faire
„ nous-mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une
„ chose existe, c'est une preuve qu'elle a pu la faire.
„ Ainsi ce n'est jamais que rélativement à nous-mê-
„ mes que nous jugeons la nature industrieuse ; nous
„ la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous
„ jouïssons d'une qualité que nous nommons *intel-*
„ *ligence*, à l'aide de laquelle nous produisons des
„ ouvrages où nous montrons notre industrie, nous
„ en concluons que les ouvrages de la nature qui
„ nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point,
„ mais sont dûs à un ouvrier intelligent comme nous,
„ dont nous proportionnons l'intelligence à l'éton-
„ nement que ses œuvres produisent en nous ; c'est-
„ à-dire, à notre faiblesse & à notre propre igno-
„ rance. (*n*)

Voyez la réponse à ces argumens aux articles *Athéïsme* & *Dieu*, & à l'article suivant, *Cause finale*, écrit longtems avant le *Systême de la nature*.

## CAUSE FINALE.

### SECTION PREMIÈRE.

Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont des chi-

(*n*) Si nous sommes si ignorans, comment oserons-nous affirmer que tout se fait sans DIEU ?

mères ; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause finalier*, c'est-à-dire, un imbécille.

Toutes les piéces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejettées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir ; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger ; & ils osaient nier à la nature, au grand-Etre, à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales ; nous avons remarqué qu'en vain Mr. *le Prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout tems & sur toutes les mers ; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts ar-

bitraires, qui tous ont paru ſi tard; mais il eſt bien évident que ſi les nez n'ont pas été faits pour les béſicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles ſont viſiblement deſtinées à tous les uſages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muſcle circulaire du poignet nous procurent.

*Cicéron* qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des cauſes finales.

Il paraît bien difficile ſurtout, que les organes de la génération ne ſoient pas deſtinées à perpétuer les eſpèces. Ce mécaniſme eſt bien admirable, mais la ſenſation que la nature a jointe à ce mécaniſme eſt plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaiſir eſt divin, & que ce plaiſir eſt une cauſe finale, par laquelle ſont produits ſans-ceſſe ces êtres ſenſibles qui n'ont pu ſe donner la ſenſation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour ſon tems; il vit ce que *Deſcartes* a nié, ce que *Gaſſendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement ſans vuide. Il conçut la néceſſité des atomes pour ſervir de parties conſtituantes aux eſpèces invariables. Ce ſont là des idées très philoſophiques. Rien n'était ſurtout plus reſpectable que la morale des vrais épicuriens; elle conſiſtait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la ſageſſe, & dans l'amitié, ſans laquelle la vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de *Deſcartes*. C'eſt, ce me ſemble, ſe boucher les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun deſſein dans la nature; &, s'il y a du deſſein, il y a une cauſe intelligente, il exiſte un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de fables mouvans, quelques petites montagnes abîmées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'ensuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cent fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cryftallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la systole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

## SECTION SECONDE.

Mais, dit-on, si DIEU a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne résulte de cette objection, rien autre, ce me semble, sinon que tout est l'effet prochain ou éloigné d'une cause finale générale; que tout est la suite des loix éternelles.

Les pierres en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garderobe Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales; & des effets en très grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître; c'est lui qui à créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart: c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoye en sept minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siécles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les brames & les respectables primitifs qu'on

nomme *quakers* ne tuent perſonne : mais la pâte dont nous ſommes pêtris produit ſouvent des maſſacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perſécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſottiſes ; car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpèce humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons notre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain. Mais ſi ce fléau, en battant mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par hazard ; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu ; mais jamais on ne pourra dire ; L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les inſtrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toûjours des cauſes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne ſont pas toûjours ouverts ; chaque ſens a ſes tems de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle ; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins ; elle agira dès qu'elle ſera libre.

# CELTES.

PArmi ceux qui ont eu aſſez de loiſir, de ſecours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il s'en eſt trouvé qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée; cette illuſion était le ſeul prix de leurs travaux immenſes : il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque choſe des Huns (quoiqu'ils ne méritent guères d'être connus, puiſqu'ils n'ont rendu aucun ſervice au genre humain) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains tems, comme des loups affamés ravager des pays regardés encor aujourd'hui comme des lieux d'exil & d'horreur. C'eſt une bien triſte & bien miſérable ſcience. Il vaut mieux ſans doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux que d'étudier ſérieuſement l'hiſtoire des Huns & des ours; mais enfin on eſt aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives; on ne connaît pas plus leurs antiquités que celles des Samoyèdes & des terres auſtrales.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que *Jules-Céſar* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ſes commentaires par diſtinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitainiens & Celtes.

De là quelques fiers ſavans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes; & dans ces Scythes-Celtes ils ont

compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrêter en si beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet* fils de *Noé*, vint au plus vîte au sortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vastes contrées, qu'il gouverna merveilleusement bien. Mais des auteurs plus modestes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confusion des langues, à Gomer dont jamais personne n'entendit parler jusqu'au tems très récent, où quelques occidentaux lurent le nom de Gomer dans une mauvaise traduction des Septante.

*Et voilà justement comme on écrit l'histoire.*

Bochart dans sa chronologie sacrée (quelle chronologie!) prend un tour fort différent; il fait de ces hordes innombrables des Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où sans doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne & les mystères d'*Isis*, sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encor mieux rencontrés, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appellés Cottiens, de leur roi *Cottius*; les Bérichons de leur roi *Betrich*, les Welches ou Gaulois de leur roi *Wallus*; les Belges de *Balgen*, qui veut dire hargneux.

Une origine encor plus belle, c'est celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *Pannus*, drap; attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtissaient de vieux morceaux de drap mal cousus, assez ressemblans à l'habit d'arlequin. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages, qui ne savaient ni lire

lire ni écrire, j'admire votre laborieuse opiniâtreté! Et vous, pauvres Celtes-Welches, permettez-moi de vous dire aussi-bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez antropophages; mais qui ne l'a pas été?

On me parle de vos druides qui étaient de très savans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

## CERÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOutes ces choses qui feraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont de tous les peuples celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies: il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix, les charretiers Chinois sont obligés au moindre embarras qu'ils causent dans les rues, de se mettre à genoux l'un devant l'autre, & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres; ils ont le tems de s'appaiser, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies; moins de titres fastueux; moins de démonstration d'anéantissement devant son supérieur. On disait à Scipion, *Scipion*; & à César, *César*: & dans la suite

des tems on dit aux empereurs, *Votre majesté*, *votre divinité.*

Les titres de *St. Pierre* & de *St. Paul* étaient *Pierre* & *Paul.* Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté* que l'on ne voit jamais dans les *Actes des apôtres*, ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne* que le dauphin de France qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord.*

Il fut ensuite un tems où les chanceliers eurent la préséance sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III.*

La dignité de la pairie était avant ce tems si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elizabeth* épouse de *Charles IX*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que *les dames & damoiselles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin & le cierge avec l'argent pour l'offerte pour être présentés à la reine par la dite dame d'honneur; cette dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses*, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency.*

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant plusieurs siécles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez

nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Longtems après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes ; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir ? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies ; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I* avec les ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte ; & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nud entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encor des témoignages de grandeur,

des ſources de prétentions, de diſputes & de combats pendant un ſiécle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire de faire paſſer un carroſſe devant un autre carroſſe. Il ſemblait à voir les ambaſſadeurs ſe promener dans les ruës, qu'ils diſputaſſent le prix dans des cirques; & quand un miniſtre d'Eſpagne avait pu faire reculer un cocher Portugais, il envoyait un courier à Madrid informer le roi ſon maître de ce grand avantage.

Nos hiſtoires nous réjouïſſent par vingt combats à coups de poing pour la préſéance, le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV*, la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge, le duc d'*Epernon* dans l'égliſe de St. Germain contre le garde-des-ſceaux *Du Vair*. Les préſidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conſeillers de grand'chambre *Savare*, pour le faire ſortir de ſa place d'honneur; (tant l'honneur eſt l'ame des gouvernemens monarchiques) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le préſident *Barillon* qui frappait comme un ſourd ſur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles conteſtations dans l'aréopage ni dans le ſénat Romain.

A meſure que les pays ſont barbares, ou que les cours ſont faibles, le cérémonial eſt plus en vogue. La vraie puiſſance & la vraie politeſſe dédaignent la vanité.

Il eſt à croire qu'à la fin on ſe défera de cette coutume qu'ont encor quelquefois les ambaſſadeurs, de ſe ruiner pour aller en proceſſion par les rues avec quelques carroſſes de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire ſon entrée*; & il eſt aſſez plaiſant de faire ſon entrée dans une ville ſept ou huit mois après qu'on y eſt arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui conftitue la grandeur des Romains modernes ; cette fcience du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monfignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait ; de fe promener dans une chambre à droite ou à gauche ; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baiffer : & les caudataires des cardinaux fe plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français était dans Bruxelles un an après la prife de cette ville par le maréchal de *Saxe* ; & ne fachant que faire, il voulut aller à l'affemblée de la ville. Elle fe tient chez une princeffe, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe ? Mais il n'y a que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce font de bons princes ; j'en avais l'année paffée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville, & ils étaient tous fort polis.

En relifant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épitre à Mécène : *Te dulcis amice revifam.* J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la feconde perfonne de l'empire Romain, c'eft-à-dire, un homme plus confidérable & plus puiffant que ne l'eft aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relifant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri* gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainfi au fujet du cardinal de Richelieu, *Monfieur le cardinal votre maître & le mien.* C'eft peut-être la première fois qu'on a parlé ainfi d'un miniftre, depuis qu'il y a dans le monde des miniftres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* tréforier de l'épargne, qu'il compare fans façon à *Augufte*. Je fuis fâché qu'il n'ait pas appellé *Montauron* monfeigneur.

On conte qu'un vieil officier qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de Louvois, *Monsieur*, & n'ayant point eu de réponse, lui écrivit *Monseigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le ministre avait encor le *Monsieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit, *à mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois*; & au commencement de la lettre il mit, *Mon* DIEU *mon* CREATEUR. Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modestes, & que nous sommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? disait un duc & pair à un gentilhomme; A votre service, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence*. Le Castillan lui répondait, Votre courtoisie, *Vuestra merced*; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Espagnol à son tour, *Votre courtoisie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais lassé lui dit, Pourquoi me donnez-vous toûjours de la courtoisie, quand je vous donne de l'excellence? & pourquoi m'appellez-vous, Votre excellence, quand je vous dis Votre courtoisie? C'est que tous les titres me sont égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plûpart des rois de l'Asie étaient, & sont encor cousins germains du soleil & de la lune: leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, serait empâlé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

*Constantin* fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *Dieu* aux empereurs. Mais ce mot *Dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *St. Auguste*, *St. Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire Romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordait le titre de *Saint*, de *Divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison, que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appellaient tous, *votre sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait appeller *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de* DIEU. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape Pie IV: *A Pie IV serviteur des serviteurs de* DIEU. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire; & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appellaient *votre altesse*, *votre sérénité*, *votre grace*. Louis XI fut le premier en France qu'on appella communément *majesté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les rois de France longtems après lui; & on voit encor des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appellée *majesté*. Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toûjours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des loix au saint empire Romain; jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes rois de France & de Suède*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *sacrées majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

*Philippe II* fut la première *majesté* en Espagne; car la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *altesses*, & ensuite ils furent *altesses royales*. Le duc d'Orléans frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse royale*: alors le prince de *Condé* prit celui d'*altesse sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *altesse royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc, s'est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi & grand roi*; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que le légat en bu-

vant lui dise, *Monsieur le marquis*, *à votre santé*, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatriéme partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris, qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur*, *marquis & comte*; & son fils sera chez son notaire, *Très haut & très puissant seigneur*; & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs Français se vantent d'avoir des *barons* Allemands dans leurs écuries : quelques seigneurs Allemands disent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuisines : il n'y a pas longtems, qu'un étranger étant à Naples fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y serez *comte* ou *marquis*, tant qu'il vous plaira; soyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquisat bien réel, vous ne serez jamais pour cela *monsieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cent *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le roi lui-même, l'appellent *mylord*, monseigneur. Il en est de même en Italie : il y a le protocole des *monsignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que mon *révérendissime père en* DIEU.

Avant l'année 1635, non-seulement les évêques ne se monseigneurisaient pas, mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Chartres, qui alla en camail & en rochet appeller *monseigneur* le cardinal de *Richelieu*; sur quoi *Louis XIII* dit, (si l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Toulouse Montchal) *Ce Chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & pousserait son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dît, c'est assez.*

Ce n'est que depuis ce tems que les évêques se donnèrent réciproquement du *monseigneur.*

Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeller que *sieurs*: & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *monsieur.*

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croyent être vos égaux; mais il est bien difficile d'arriver à ce point: on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président, qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit, „Monsieur, de quel bras voulez-vous „ que je vous saigne?“ Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un

plaideur lui dit, *Monseigneur*, *monsieur votre secrétaire*.... Le conseiller l'arrêta tout court; Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur*, mon secrétaire n'est point *monsieur*, c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, „ Seigneur, *votre courtoisie* a-t-elle pris „ son chocolat ? " Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'Inde qui passent leur vie à faire la roue.

## CERTAIN, CERTITUDE.

JE suis certain, j'ai des amis, ma fortune est sûre; mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra justice; mon ouvrage est bon, il sera bien reçu; on me doit, on me payera; mon amant sera fidèle, il l'a juré; le ministre m'avancera, il l'a promis en passant : toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de son dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Danglade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, *Montbailli* & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cépendant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper, de mal juger, de s'aveugler ; celle d'errer en homme d'esprit, & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Danglade*, ils s'aveuglèrent sur des apparences qui pouvaient éblouïr ; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires, ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Danglade* avait commis un vol, qu'il n'avait certainement pas commis : & sur cette pauvre certitude incertaine de l'esprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire. De là replongé sans secours dans un cachot & condamné aux galères où il mourut ; sa femme renfermée dans un autre cachot avec sa fille âgée de sept ans, laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt s'ils n'avaient été *certains*. Cependant, dès le tems même de cet arrêt, plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* associé avec un voleur de grand chemin : & l'innocence de *Danglade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certains*, lorsque par une sentence en première instance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* est assez connu; celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélérat lui dérobe son habit, & va, sous cet habit, assassiner sur le grand chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé ; son habit dépose contre lui ; les juges regar-

dent cet indice comme une certitude. Ni la conduite paſſée du priſonnier, ni une nombreuſe famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnoie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le ſauver. Le juge ſubalterne ſe fait un mérite de ſa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué; &, par une fatalité malheureuſe, la ſentence eſt confirmée à la Tournelle. Le vieillard *Martin* eſt rompu vif en atteſtant DIEU de ſon innocence juſqu'au dernier ſoupir. Sa famille ſe diſperſe; ſon petit bien eſt confiſqué. A peine ſes membres rompus ſont-ils expoſés ſur le grand chemin, que l'aſſaſſin qui avait commis le meurtre & le vol eſt mis en priſon pour un autre crime; il avoue ſur la roue à laquelle il eſt condamné à ſon tour, que c'eſt lui ſeul qui eſt coupable du crime pour lequel *Martin* a ſouffert la torture & la mort.

*Montbailli* qui dormait avec ſa femme eſt accuſé d'avoir de concert avec elle tué ſa mère morte évidemment d'apoplexie: le conſeil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer ſur la roue, & ſa femme à être brûlée. Leur innocence eſt reconnue, mais après que *Montbailli* a été roué.

Ecartons ici la foule de ces avantures funeſtes qui font gémir ſur la condition humaine. Mais gémiſſons du moins ſur la *certitude* prétendue que les juges croyent avoir quand ils rendent de pareilles ſentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il eſt phyſiquement & moralement poſſible que la choſe ſoit autrement. Quoi! il faut une démonſtration pour oſer aſſurer que la ſurface d'une ſphère eſt égale à quatre fois l'aire de ſon grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un ſupplice affreux?

Si tel eſt le malheur de l'humanité qu'on ſoit obligé de ſe contenter d'extrêmes probabilités, il faut du moins conſulter l'âge, le rang, la conduite de l'accuſé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ſes ennemis à le perdre : il faut que chaque juge ſe diſe ; La poſtérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma ſentence ! dormirai-je tranquille les mains teintes du ſang innocent ?

Paſſons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'eſt que je ſuis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophête. Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voiſinage au mont Athos, & tu verras trois mille gueux qui ſont certains que tu iras dans le gouffre qui eſt ſous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, miſérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te perſuade que tu ſeras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde ſi tu te brûles ſur ſon bucher. Non, je me brûlerai ; je ſuis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuſes, & qui ayent un peu plus de vraiſemblance.

Quel âge a votre ami *Chriſtophe ?* Vingt-huit ans ; j'ai vu ſon contrat de mariage, ſon extrait-batiſtaire, je le connais dès ſon enfance ; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en ſuis certain.

A peine ai-je entendu la réponſe de cet homme ſi ſûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment

la même chofe, que j'apprends qu'on a antidaté par des raifons fecrètes, & par un manège fingulier, l'extrait-batiftaire de *Chriftophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en favent encor rien ; cependant, ils ont toûjours la certitude de ce qui n'eft pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic*, Le foleil eft-il levé ? s'eft-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu, nous en avons une certitude entière ; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les fortilèges, les divinations, les obfeffions, ont été longtèms la chofe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles chofes, qui en ont été certains ! aujourd'hui cette certitude eft un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en eft encor qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits ? Il me répond que non-feulement il n'en eft point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propofition ; je la lui démontre, il en devient alors très certain, & il le fera pour toute fa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités ; & ces probabilités examinées font devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique eft immuable & éternelle.

J'exifte, je penfe, je fens de la douleur, tout cela eft-il auffi certain qu'une vérité géométrique ? Oui ; tout douteur que je fuis, je l'avoue. Pourquoi ? C'eft que ces vérités font prouvées par le même principe qu'une chofe ne peut être, & n'être pas en même

tems. Je ne peux en même tems exifter & n'*exifter* pas, fentir, & ne fentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingt degrés, qui font la fomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyfique de mon exiftence, de mon fentiment, & la certitude mathématique font donc de même valeur, quoiqu'elles foient d'un genre différent.

Il n'en eft pas de même de la certitude *fondée* fur les apparences, ou fur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exifte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas affuré de l'exiftence de cette ville? Je réponds, qu'il m'eft extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville exifte; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une chofe fort plaifante; on y foutient qu'un homme devrait être auffi fûr, auffi certain que le maréchal de *Saxe* eft reffufcité, fi tout Paris le lui difait, qu'il eft fûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raifonnement eft admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chofe moralement poffible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chofe moralement & phyfiquement impoffible.

Appa-

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*a*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions, nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

(*a*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire encyclopédique.

*Fin du tome second.*

# TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

ARISTOTE. . . . . . Pag. 1.
*De sa logique.* . . . . . ibid.
*De sa physique.* . . . . . 4.
*Traité d'*Aristote *sur les animaux.* . . 5.
*Du monde éternel.* . . . 6.
*De sa métaphysique.* . . . ibid.
*De sa morale.* . . . ibid.
*De sa rhétorique.* . . . . 7.
*Poëtique.* . . . . . 10.
ARMES, ARMÉES, &c. . . . 13.
AROT ET MAROT, *& courte revue de l'Alcoran.* . . . . . . 20.
ARRÊTS NOTABLES, *sur la liberté naturelle.* 29.
ART DRAMATIQUE, *Ouvrages dramatiques, Tragédie, Comédie, Opéra.* . . . . 33.
*Du théatre espagnol.* . . . 36.
*Du théatre anglais.* . . . 39.
*Scène traduite de la* Cléopatre *de Shakespear.* 41.
*Du mérite de* Shakespear. . . . 46.
*D'*Adisson. . . . . . 48.

*De la bonne tragédie française.* . Pag. 50.
*Second acte d'*Iphigénie. . . . 53.
*Troisième acte.* . . . . . 56.
*Quatrième acte.* . . . . . . 58.
*Cinquième acte.* . . . . . . 60.
*D'*Athalie. . . . . . . . 62.
*Des chefs-d'œuvre tragiques français.* . . 63.
*Comédie.* . . . . . . . . 64.
*De l'opéra.* . . . . . . . . 68.
*Du récitatif de* Lulli. . . . . . 75.
ART POËTIQUE. . . . . . . . 79.
ARTS, BEAUX-ARTS. (*Article dédié au roi de Prusse.*) . . . . . . 82.
*Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.* . . . . . . 84.
*Des petits inconvéniens attachés aux arts.* . 86.
ASMODÉE. . . . . . . ibid.
ASPHALTE, *Lac Asphaltide, Sodome.* . . 89.
ASSASSIN. . . . . . . . 95.
ASSASSINAT. Section seconde. . . . 99.
ASSEMBLÉE. . . . . . . 100.
ASTRONOMIE, & *quelques réflexions sur l'astrologie.* . . . . . . . . . 102.
*Digression sur l'astrologie, si improprement nommée* judiciaire. . . . . . 107
ATHÉISME. Section première. *De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.* 109.
Section seconde. *Des athées modernes. Raisons des adorateurs de* DIEU. . . . . 113.
*Raisons des athées.* . . . . . . 114.

*Nouvelle objection d'un athée moderne.* Pag. 116.
*Epitre à l'auteur du livre des* Trois imposteurs. 118.
Section troisiéme. *Des injustes accusations, & de la justification de* Vanini. . . . 121.
Section quatriéme. *De* Bonaventure Des-Périers *accusé d'athéisme.* . . . . 126.
*De* Théophile. . . . . 128.
*De* Des-Barreaux. . . . . 131.
*De* La Motte le Vayer. . . . . 132.
*De* St. Evremont. . . . . ibid.
*De* Fontenelle. . . . . 133.
*De l'abbé de* St. Pierre. . . . . 135.
*De* Barbeirac. . . . . ibid.
*De* Freret. . . . . 136.
*De* Boulanger. . . . . 140.
ATOMES. . . . . 141.
AVARICE. . . . . 146.
AUGURE. . . . . 148.
AUGUSTE OCTAVE. . . . . 152.
*Des mœurs d'*Auguste. . . . . 154.
*Des cruautés d'*Auguste. . . . . 156.
AUGUSTIN. . . . . 160.
AVIGNON. . . . . 163.
AUSTÉRITÉS. *Mortifications, Flagellations.* 167.
AUTELS, *Temples, Rites, Sacrifices*, &c. 171.
AUTEURS. . . . . 174.
AUTORITÉ. . . . . 180.
AXE. . . . . 182.
BABEL. . . . . 184.
BACCHUS. . . . . 190.

BACON (*de*), & *de l'attraction*. . . Pag. 196.
BADAUT. . . . . . . . 202.
BAISER. . . . . . . . 203.
BALA, BATARDS. . . . . . 209.
BANNISSEMENT. . . . . . 210.
BANQUEROUTE. . . . . . 211.
BAPTÊME. . . . . . . 214.
*Du baptême des morts*. . . . 216.
*Du baptême d'aspersion*. . . . 217.
BARAC ET DÉBORA, & *par occasion* des chars de guerre. . . . . . 220.
BARBE. . . . . . . . 223.
BATAILLON. *Ordonnance militaire*. . 225.
*Addition*. . . . . . . 227.
BATARD. . . . . . . 229.
BAYLE. . . . . . . ibid.
BDELLIUM. . . . . . . 232.
BEAU. . . . . . . . 233.
BÉKER, ou Du monde enchanté, *du diable*, *du livre d'Enoch*, & *des sorciers*. . . . 237.
BETHSAMÈS, *ou* BETHSHEMESH. *Des cinquante mille & soixante & dix Juifs morts de mort subite pour avoir regardé l'arche des cinq trous du c... d'or payés par les Philistins*, & *de l'incrédulité du docteur* Kennicott. . 244.
BIBLIOTHÈQUE. . . . . . 247.
BIEN (*Souverain*). . . . . . 250.
BIENS D'ÉGLISE. Section première. . 252.
Section seconde. . . . . . 254.
*De la pluralité des bénéfices*, *des abbayes en com-*

*mande, & des moines qui ont des esclaves.* Section troisiéme. . . . . . Pag. 256.
*Des biens de l'église.* Section quatriéme. . 259.
BIEN (*Tout est*). . . . . . 262.
BLASPHÊME. . . . . . . 275.
BLED, *ou* BLÉ. Section premiere. *Origine du mot, & de la chose.* . . . . . . . . . 281.
Section seconde. *Richesse du blé.* . . 283.
Section troisiéme. *Histoire du blé en France.* 286.
Section quatriéme. *Des blés d'Angleterre.* . 290.
Section cinquiéme. *Mémoire court sur les autres pays.* . . . . . . 292.
BLÉ, *Grammaire morale.* Section seconde. 294.
BŒUF APIS. . . . . . 296.
BOIRE À LA SANTÉ. . . . . 298.
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN. . 301.
BOUC. *Bestialité, Sorcellerie.* . . . . 304.
BOUFON, *Burlesque, Bas comique.* . . 308.
BOULEVARD, *ou* BOULEVART. . 319.
BOURGES. . . . . . ibid.
BOURREAU. . . . . . 320.
BRACMANES, BRAMES. . . . 322.
*De la métempsycose des bracmanes.* . . . . 325.
BULGARES, *ou* BOULGARES. . . 330.
BULLE. . . . . . . 334.
*Bulles de la croisade & de la composition.* 340.
*Bulle* Unigenitus. . . . . . . 342.
CALEBASSE. . . . . 344.
CARACTÈRE. . . . . . 346.
CARÊME. . . . . . . 349.

CARTÉSIANISME. . . Pag. 352.
CATON (*de*), *du suicide & du livre de l'abbé de St. Cyran qui légitime le suicide.* . 358.
*Précis de quelques suicides singuliers.* . 363.
*Des loix contre le suicide.* . . . 367.
CAUSES FINALES. . . . 372.
*Cause finale.* Section première. . . 377.
Section seconde. . . . 380.
CELTES. . . . . 383.
CÉRÉMONIES, *Titres*, *Prééminence*, &c. 385.
CERTAIN, CERTITUDE. . . 395.

